

Direction des bibliothèques

AVIS

Ce document a été numérisé par la Division de la gestion des documents et des archives de l'Université de Montréal.

L'auteur a autorisé l'Université de Montréal à reproduire et diffuser, en totalité ou en partie, par quelque moyen que ce soit et sur quelque support que ce soit, et exclusivement à des fins non lucratives d'enseignement et de recherche, des copies de ce mémoire ou de cette thèse.

L'auteur et les coauteurs le cas échéant conservent la propriété du droit d'auteur et des droits moraux qui protègent ce document. Ni la thèse ou le mémoire, ni des extraits substantiels de ce document, ne doivent être imprimés ou autrement reproduits sans l'autorisation de l'auteur.

Afin de se conformer à la Loi canadienne sur la protection des renseignements personnels, quelques formulaires secondaires, coordonnées ou signatures intégrées au texte ont pu être enlevés de ce document. Bien que cela ait pu affecter la pagination, il n'y a aucun contenu manquant.

NOTICE

This document was digitized by the Records Management & Archives Division of Université de Montréal.

The author of this thesis or dissertation has granted a nonexclusive license allowing Université de Montréal to reproduce and publish the document, in part or in whole, and in any format, solely for noncommercial educational and research purposes.

The author and co-authors if applicable retain copyright ownership and moral rights in this document. Neither the whole thesis or dissertation, nor substantial extracts from it, may be printed or otherwise reproduced without the author's permission.

In compliance with the Canadian Privacy Act some supporting forms, contact information or signatures may have been removed from the document. While this may affect the document page count, it does not represent any loss of content from the document.

Université de Montréal

**L'expérience des jeunes de la rue au centre-ville de Montréal :
occasion d'interactions multiples**

Par

Sabine Éléonore Rainville

École de criminologie
Faculté des arts et des sciences

Mémoire présenté à la Faculté des études supérieures
en vue de l'obtention du grade de Maître ès sciences (M. Sc.)
en criminologie

Décembre, 2007

© Sabine Éléonore Rainville, 2007



Université de Montréal
Faculté des études supérieures

Ce mémoire intitulé :

**L'expérience des jeunes de la rue au centre-ville de Montréal :
occasion d'interactions multiples**

présenté par :

Sabine Éléonore Rainville

a été évalué par un jury composé des personnes suivantes :

Marie-Marthe Cousineau, directrice

Carlo Morselli, président rapporteur

Guylaine Paradis, examinatrice externe

TABLE DES MATIÈRES

SOMMAIRE	i
ABSTRACT	ii
TABLE DES MATIÈRES	iii
REMERCIEMENTS.....	vi
INTRODUCTION	1
CHAPITRE I RECENSION DES ÉCRITS	5
1.1 Problèmes conceptuels ou perspectives divergentes ?	6
1.1.1 <i>Les représentations du phénomène des jeunes de la rue</i>	7
1.1.2 <i>Mise en contexte socio-historique</i>	10
1.1.3 <i>Quelques façons d'aborder la définition des jeunes de la rue</i>	12
1.1.4 <i>Un portrait flou de l'ampleur du phénomène des jeunes de la rue</i>	18
1.2 Le phénomène des jeunes de la rue	19
1.2.1 <i>La dimension familiale</i>	19
1.2.2 <i>Le domaine scolaire et professionnel</i>	26
1.2.3 <i>Les expériences de vie dans la rue: des épisodes au mode de vie ancré dans la rue</i>	30
1.2.4 <i>Un enracinement dans la rue</i>	34
1.2.5 <i>L'implication dans des activités déviantes ou criminelles</i>	34
1.2.6 <i>L'occupation de l'espace public au centre-ville de Montréal : réactions et interventions</i>	36
1.3 Problématique	39
CHAPITRE II : DÉMARCHE MÉTHODOLOGIQUE.....	41
2.1 Les objectifs de la recherche	42
2.2 Le cadre théorique.....	43
2.2.1 <i>L'interactionnisme et l'étude des carrières déviantes</i>	43
2.2.2 <i>Des interactions qui forgent l'expérience : deux concepts clés imbriqués</i>	44
2.2.3 <i>L'expérience sociale</i>	44
2.2.4 <i>L'interaction sociale</i>	45

2.3	La méthodologie	46
2.3.1	<i>Stratégies de collecte des données</i>	46
2.3.2	<i>La préparation du terrain de recherche</i>	47
2.3.3	<i>L'échantillonnage</i>	49
2.4	Le déroulement des entretiens	53
2.4.1	<i>La prise de contact</i>	53
2.4.2	<i>La consigne de départ</i>	53
2.4.3	<i>Les thèmes introduits durant l'entretien</i>	54
2.4.4	<i>La fiche signalétique</i>	54
2.4.5	<i>Le contexte entourant les entretiens</i>	55
2.5	Le profil des jeunes interviewés	55
2.6	L'analyse des données	60
2.7	Des limites méthodologiques	61
CHAPITRE III ANALYSE DES RÉSULTATS.....		64
3.1	La vie avant l'arrivée dans la rue : des interactions qui nous éclairent sur le cheminement vers la rue	65
3.1.1	<i>Les interactions vécues dans la famille</i>	66
3.1.1.1	<i>Le modèle de famille décrit par les jeunes</i>	66
3.1.1.2	<i>L'absence d'interaction qui prend un sens</i>	67
3.1.1.3	<i>Des interactions marquées par le conflit</i>	70
3.1.1.4	<i>Des interactions perçues comme positives</i>	80
3.1.2	<i>Les interactions vécues dans les institutions de prise en charge de la jeunesse</i>	81
3.1.2.1	<i>Des interactions marquées par l'instabilité</i>	82
3.1.2.2	<i>Des interactions utilitaires</i>	84
3.1.2.3	<i>La confrontation au cœur des interactions</i>	85
3.1.2.4	<i>La vie de groupe et le mélange de clientèle</i>	88
3.1.2.5	<i>Des interactions perçues comme étant positives</i>	89
3.1.3	<i>Les interactions vécues à l'école</i>	89
3.1.3.1	<i>Des interactions marquées par le jugement</i>	89
3.1.3.2	<i>Des rencontres qui contribuent à l'apprentissage de comportements jugés déviants</i>	91
3.1.4	<i>Conclusion : un pas vers une meilleure compréhension du départ vers la rue et de la façon de réagir des jeunes avec leur entourage</i>	92

3.2	Les épisodes de vie dans la rue.....	93
3.2.1	<i>Les perceptions des jeunes quant à leurs interactions avec les personnes qu'ils rencontrent au quotidien.....</i>	93
3.2.1.1	<i>L'occupation de l'espace public au centre-ville de Montréal : l'occasion de multiples interactions.....</i>	93
3.2.1.2	<i>Les interactions avec les pairs rencontrés dans la rue.....</i>	94
3.2.1.3	<i>Les interactions avec les partenaires amoureux.....</i>	101
3.2.1.4	<i>Les interactions avec les autres citoyens qui occupent l'espace public.....</i>	102
3.2.1.5	<i>Les interactions avec les intervenants qui oeuvrent auprès des jeunes de la rue.....</i>	104
3.2.1.6	<i>Les interactions avec les agences de contrôle social.....</i>	105
3.2.1.7	<i>Les interactions avec les membres de la famille.....</i>	116
3.2.2	<i>Les répercussions des interactions qui se tissent entre les jeunes de la rue et les personnes qui les entourent au quotidien.....</i>	121
3.2.2.1	<i>Des interactions qui contribuent à la construction de l'identité personnelle.....</i>	121
3.2.2.2	<i>Des interactions qui favorisent les apprentissages.....</i>	124
3.2.2.3	<i>Des interactions qui fragilisent le cheminement des jeunes de la rue.....</i>	128
3.2.2.4	<i>Des interactions qui orientent le cheminement dans la rue et contribuent à la transformation du phénomène.....</i>	134
3.2.2.5	<i>Des interactions qui contribuent à cristalliser l'expérience des jeunes dans la rue.....</i>	142
3.2.2.6	<i>Des outils pour construire le processus de sortie.....</i>	150
	CONCLUSION.....	169
	RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES.....	169
	ANNEXE I : FICHE SIGNALÉTIQUE.....	vii
	ANNEXE II : FORMULAIRE DE CONSENTEMENT.....	ix

SOMMAIRE

Cette recherche aborde les expériences des jeunes de la rue qui se déroulent dans les espaces publics du centre-ville de Montréal. La réalité vécue par ces jeunes a souvent été décrite par les médias et a fait l'objet de nombreuses représentations, souvent stéréotypées, entraînant ainsi une certaine dramatisation du phénomène. Afin d'avoir une lecture plus objective et de mettre en lumière différentes facettes de l'expérience des jeunes de la rue dans les centres urbains, quelques auteurs se sont penchés sur le sujet au cours des dernières années. Peu d'études se sont toutefois attardées, de façon spécifique, aux interactions vécues par les jeunes au quotidien et aux répercussions que ces interactions peuvent entraîner sur leur cheminement.

Inscrite dans une perspective phénoménologique, cette étude explore les interactions que les jeunes de la rue entretiennent avec les personnes qu'ils rencontrent quotidiennement dans les espaces publics du centre-ville de Montréal, afin d'obtenir une meilleure compréhension de leurs façons d'agir et de réagir à leur environnement. Avant de saisir les perceptions des jeunes quant à ces interactions et aux répercussions qui en découlent, il a paru nécessaire de dégager les circonstances entourant leur départ vers la rue et de mieux connaître leur façon d'interagir avec les autres avant leur arrivée dans la rue.

L'approche qualitative a été privilégiée pour répondre aux différents objectifs de notre recherche, dans une démarche soutenue par un cadre d'appréhension inspiré des théories interactionnistes. Plus précisément, quinze entretiens semi-directifs ont été réalisés auprès de jeunes qui, à un moment ou un autre de leur vie, se sont retrouvés dans la rue pour y vivre des expériences particulières. Le recrutement des répondants a été possible, entre autres, grâce à la contribution de différents organismes communautaires qui œuvrent auprès des jeunes qui se retrouvent en situation de rue au centre-ville de Montréal. Certains jeunes interviewés nous ont également présenté d'autres jeunes qui se sont portés volontaires pour participer à cette recherche.

Les analyses effectuées ont permis de constater qu'à travers les interactions vécues à l'intérieur des premiers foyers de socialisation, les jeunes se forgent une image d'eux-mêmes et des autres qui permettent de comprendre leur façon de réagir tout au long de leur parcours dans la rue. Ces expériences interactionnelles antérieures à la vie dans la rue et l'interprétation que font les jeunes des différentes situations rencontrées permettent de mieux saisir leurs réactions avec ou envers les autres. Néanmoins, ce sont les interactions qui se vivent durant les épisodes de vie à la rue qui sont plus souvent qu'autrement au cœur de leur démarches pour se construire une identité personnelle et sociale, pour développer quelques habiletés sociales et différentes stratégies afin d'éviter ou, du moins, de minimiser, autant que faire se peut, les effets négatifs engendrés par la précarité qui caractérise inévitablement la vie en situation de rue. Les interactions avec les autres peuvent, ultimement, servir d'outils pour construire le processus de sortie de la rue. En contrepartie, force est d'admettre que les liens entretenus avec les autres peuvent également être à l'origine de processus de stigmatisation et de criminalisation, ayant parfois pour effet de cristalliser l'expérience des jeunes dans la rue et de les mener vers une boucle de prises en charge institutionnelle.

Mots clés : jeunes de la rue, interactions, espaces publics, expériences, cheminement

ABSTRACT

This research approaches experiences of youngsters in the streets in public places in downtown Montreal. Reality of these youngsters has often been described in medias and has been the object of numerous representations, in many case too stereotyped, giving place to a certain dramatization of the phenomenon. In order to highlight and to have a more objective lecture of all facets of the experience of youngsters in the streets in an urban environment, some authors studied the subject in the past few years. However, only a few studies approached specifically the interactions lived by these youngsters on a daily basis and repercussions that these interactions could cause on their progress.

Included in a phenomenological perspective, this study explores the interactions between youngsters in the streets and other people they meet every day in public places of downtown Montreal, all of this in order to obtain a better understanding of their doings and of their reactions to their environment. Before getting into perceptions of these youngsters towards these interactions and their repercussions, it seemed necessary to bring out circumstances leading them to the streets and to have a better knowledge of their way to interact with others before getting to the streets.

A qualitative approach has been privileged to properly answer to the different objectives of our research, in a procedure supported by an apprehension framework inspired from interactionist theories. More precisely, fifteen semi-directive interviews have been done with youngsters who, at a point or another of their life, found themselves in the streets, living particular experiences. Recruitment of respondents has been possible, among others, because of the contribution of different social organizations working with youngsters in street living a situation in downtown Montreal. Certain youngsters interviewed during the research have also introduced other teenagers who volunteered to participate to this research.

Analysis done during the research helped to notice that through interactions lived in the first socialization hostels, youngsters forge an image of themselves and of others allowing them to understand their way to react throughout their journey in the streets. These interactional experiences, prior to their life in the street and to the interpretation they have towards different situations met in their journey, allow to better understand their reaction with or towards others. Nevertheless, the interactions experienced during those street life episodes are more often than otherwise at the center point of their actions to create themselves a personal and social identity, to develop some social abilities and strategies in order to avoid, or, at least, to minimize as possible the negative effects bred by the insecurity proper to street life situation. Interactions with others can, ultimately, become tools to forge the process of getting them out of the streets. In return, we have to admit that social cohesion with others can also be the origin of the stigmatization and criminalization process, sometimes resulting in crystallizing the experience of youngsters in the street, bringing them to a loop of institutional cares.

Keywords: youngsters in the streets, interactions, public spaces, experiences, progress

REMERCIEMENTS

Telle une montagne que l'on gravit tranquillement, la réalisation de mon mémoire peut être comparée, par analogie, à une ascension que l'on ne fait qu'une seule fois dans une vie, remplie d'obstacles et d'une pente qui se termine abruptement. Ainsi, cette montée ne peut se terminer sans ces remerciements :

À vous Marie-Marthe, une directrice dévouée et passionnée par son métier : Vous avez toujours su être présente, à mon écoute, dans les périodes d'inspiration comme dans les moments de doutes. Malgré les pierres qui se sont amassées sur mon chemin, vous avez toujours cru en ce projet et en mes capacités. Merci!!!

Ce mémoire n'aurait pu voir le jour sans la contribution du Centre international de criminologie comparée qui, avec son aide financière, m'a permis de me consacrer à temps plein sur ce projet et mettre temporairement de côté mon travail. Merci à ma chef de service, Carole et, à tous mes collègues, qui m'ont soutenue et ont été patients durant cette absence prolongée.

Je tiens également à remercier sincèrement les jeunes qui ont accepté de participer à cette recherche, grâce à qui elle a pris forme et s'est révélée haute en couleur. Cette collaboration n'aurait pas été possible sans l'aide de certains organismes communautaires du centre-ville de Montréal qui nous ont présenté ces jeunes. Merci aux intervenants de *l'Anonyme*, de *Action Séro-Zéro* et de *Dans la rue* pour votre ouverture et votre appui. Un gros merci aussi à Jocelyne qui m'a permis d'avoir une meilleure lecture du phénomène en m'accueillant dans le *Comité sur les jeunes qui fréquentent la rue*.

Un remerciement tout spécial à ma famille. Papa, maman, Fannie et Vic. Chacun à votre façon, vous m'avez aidée à me retrouver, à reprendre confiance en mes moyens et à trouver une certaine sécurité. Votre soutien m'a permis de surmonter plusieurs épreuves : la solitude, l'angoisse, la peur, le stress. Avec vous, j'ai aussi partagé les meilleurs moments, marqués par la joie, le soulagement et l'excitation. Merci Fannie pour tes précieux conseils, merci Vic pour ton aide concrète!!

Marie, ma muse, mon modèle et, parfois, mon « punching bag » affectif : comment pourrais-je assez te remercier pour ton support continu, même dans les moments les plus ardues. Merci! À toi aussi, Steve. Malgré ce que tu peux penser, tu as toujours donné le meilleur de toi-même pour me conseiller et pour me rassurer.

Je tiens également à remercier mes amis qui ont été présents tout au long de la réalisation de ce mémoire. Il est difficile de tous les nommer. À vous, Véro, Karine S. et Karine G, Nadia, Pierre et Nancy...merci merci merci!!! Vous avez toujours su être présent(e)s pour m'écouter et pour m'appuyer durant la réalisation de ce mémoire et particulièrement, durant les derniers moments.

Finalement, merci à toi, Max. Tu es arrivé comme une surprise dans ma vie, à un moment où je m'y attendais le moins. Ton humour et ton réalisme m'ont aidée à traverser les moments les plus durs, à garder le cap sur le cap « *able* ». Ta présence m'a permis de m'évader mais, surtout, de me ramener sur le droit chemin lorsqu'il le fallait.

INTRODUCTION

Avec les nombreux attraits que l'on retrouve au centre-ville de Montréal et l'atmosphère unique qui caractérise notre métropole, il n'est pas surprenant de voir plusieurs jeunes, provenant de différentes régions, occuper les espaces publics et y pratiquer des activités diverses, principalement durant la saison estivale. La grande diversité de personnes qui y passent quotidiennement contribuent, entres autres, à la vitalité et à la singularité du centre-ville, reconnu mondialement pour son originalité.

Depuis la deuxième moitié des années 1980, l'accroissement de la présence des jeunes au centre-ville suscite toutefois des réactions de plus en plus vives de la part de la population générale, qui, à cette époque, voit dans cette présence des jeunes dans les rues, le reflet de la crise économique et des difficultés d'insertion qui se faisaient ressentir peut-être plus durement pour cette portion de la population.

Parallèlement à l'expansion de certaines pratiques telles le *squeegie* (Denis, 2003) ou la prostitution juvénile (Cousineau, Gagnon, Hamel, Meeson, Daoust, 2004), des évènements de nature criminelle se produisent au centre-ville, impliquant entres autres, de façon isolée, des jeunes vivant dans la rue. Apparaît alors la notion de *jeunes de la rue* dans le jargon populaire et scientifique pour définir ce phénomène, qui fera alors l'objet d'une forte médiatisation. La présence des jeunes dans les parcs et les espaces urbains est dès lors perçue comme étant de plus en plus dérangeante allant jusqu'à affecter, graduellement, le sentiment de sécurité des autres résidents montréalais, notamment en raison de la représentation répandue de ces jeunes comme étant dangereux ou délinquants.

Dans ces circonstances, comme le mentionnent Thomas (2000), Bellot (2001) et Denis (2003), plusieurs stratégies sont déployées pour intervenir auprès des jeunes de la rue, lesquelles gravitent principalement autour de la logique d'assistance et de la logique répressive. Ainsi, d'une part, ces stratégies sont composées des interventions qui visent à offrir des services aux jeunes en difficulté, à répondre à leurs besoins de base et à diminuer, autant que faire se peut, les répercussions négatives qui découlent de la vie dans la rue. D'autre part, on retrouve les interventions coercitives, utilisées par les agents de contrôle social, pour la gestion des risques résultant des conduites considérées comme étant dérangeantes, notamment par l'augmentation de la présence policière et la criminalisation des pratiques des personnes occupant l'espace public de manière jugée inappropriée.

Au Québec, quelques auteurs ont étudié le phénomène des jeunes de la rue (Côté, 1988; Hurtubise, Vatz Laaroussi, Dubuc, 2000; Bellot, 2001; Parazelli, 2002; et Denis, 2003) afin de mettre en lumière différentes facettes de l'expérience vécue par ces jeunes dans l'espace urbain. Par contre, aucune d'entre elles traitent précisément des interactions qui se tissent entre les jeunes de la rue et les personnes qu'ils rencontrent quotidiennement ainsi que les répercussions que ces interactions entraînent sur leur cheminement dans la rue.

Ce mémoire propose d'explorer la réalité des jeunes qui occupent, avec d'autres qui y passent, y travaillent ou y vivent, les espaces publics et les rues du centre-ville de Montréal afin d'avoir une meilleure compréhension de leurs actions et de leurs conduites. Inspiré de l'approche phénoménologique, il s'agit de partir de la perspective des jeunes afin de comprendre comment se tissent les interactions qui se développent avec les personnes qu'ils rencontrent au quotidien, durant leur expérience à la rue. L'approche qualitative utilisée nous permet donc, à partir du témoignage d'une quinzaine de jeunes, garçons et filles entre 16 et 25 ans, vivant littéralement, du moins par moments, dans les espaces publics de Montréal, donc des jeunes dits de la rue, de connaître les motifs et les circonstances qui les ont conduits à se retrouver à la rue et à y vivre une partie de leur vie, ceci afin de mieux comprendre leur façon d'entrer en relation avec les autres. Ensuite, il s'agit de saisir les différentes perceptions qu'ont les jeunes des interactions qu'ils ont avec les personnes qui les entourent et les répercussions qui en découlent.

Ce mémoire se divise en trois chapitres. Le premier présente un survol des écrits qui traitent de l'expérience de la rue telle que vécue par les jeunes. Y sont d'abord abordées les représentations qui sont associées au phénomène et leur évolution au fil du temps. Vient ensuite la définition des concepts clé qui sont utilisés dans cette étude. Ensuite, nous brosons un portrait du phénomène des jeunes de la rue afin d'avoir une première lecture des expériences qu'ils ont vécues avant l'arrivée dans la rue et de celles qu'ils vivront durant les épisodes de vie dans cet espace.

Le deuxième chapitre présente la démarche méthodologique soutenant la réalisation de ce mémoire. Les objectifs de recherche y sont d'abord précisés, suivis du cadre théorique et de l'approche privilégiée pour mener à terme ce projet. Ensuite, la stratégie de collecte de données et les techniques d'échantillonnage sont exposées en détail. Un bref profil de chaque répondant est également dressé permettant au lecteur de se familiariser avec les jeunes ayant accepté de participer à notre recherche. Enfin, la méthode préconisée pour analyser les données qui ressortent des entretiens est expliquée.

Le résultat des analyses effectuées pour mettre en lumière notre objet d'étude est découpé en deux volets distincts constituant le troisième chapitre du mémoire. Le premier volet concerne les interactions qu'ont vécu les jeunes avant l'arrivée dans la rue et qui ont eu suffisamment d'importance pour qu'ils sentent le besoin d'en parler. Ceci permet de faire ressortir les circonstances entourant leur départ vers la rue et de mieux connaître leur façon générale d'entrer en relation avec les autres. Le deuxième volet traite plus précisément des perceptions que les jeunes entretiennent des interactions qu'ils ont avec les autres durant les épisodes vécues dans les rues du centre-ville de Montréal. Finalement, une attention spéciale est accordée aux répercussions qui, du point de vue des jeunes de la rue rencontrés, découlent de leurs différentes interactions avec l'environnement.

CHAPITRE I

RECENSION DES ÉCRITS

Devant la diversité des populations qui vivent dans la rue et l'hétérogénéité des cheminements qui sont parcourus par chacun, l'expérience de la rue a été examinée sous différents angles, notamment par les chercheurs qui œuvrent dans le domaine des sciences de la santé et des sciences sociales. La situation des jeunes qui se retrouvent dans la rue un jour ou l'autre, pour une période temporaire ou prolongée, attire particulièrement l'attention depuis quelques années.

Ce premier chapitre présente un survol des ouvrages clés qui permettent de comprendre l'expérience de la rue telle que vécue par la jeunesse d'hier et d'aujourd'hui. Il s'agit donc de mettre en lumière les différents éléments essentiels à la compréhension de notre problématique de recherche, en débutant par la définition des concepts qui seront abordés dans cette étude. Par la suite, un portrait du phénomène et de son ampleur sera dressé à partir des informations disponibles à ce sujet. Finalement, en gardant à l'esprit qu'il ne s'agit pas d'une trajectoire linéaire, nous nous intéresserons, dans une perspective dynamique, aux données qui concernent les interactions et les expériences de vie avant l'arrivée dans la rue, durant les épisodes de vie dans cet espace, souvent parsemés de va-et-vient, et durant les moments lors desquels les jeunes de la rue construisent leur processus de sortie de la rue.

1.1 Problèmes conceptuels ou perspectives divergentes ?

Durant les dernières années, l'accroissement des connaissances scientifiques et la prolifération des activités de recherche et de concertation autour de l'itinérance démontrent un intérêt social marqué pour la question, notamment au Québec (Laberge 2000; Bellot 2001; Parazelli 2002). Malgré les efforts consentis, ce mouvement n'a pas pour effet d'éclairer parfaitement le phénomène des jeunes de la rue, et peu d'études québécoises portent sur le sujet, les plus récentes étant celles de Poirier et ses collègues (1999), d'Hurtubise et ses collègues (2000), de Bellot (2001), de Parazelli (2002) et de Denis (2003). Ces auteurs, sans exceptions, tentent de démêler les différentes façons de concevoir et de définir le phénomène des jeunes de la rue, soulevant ainsi plusieurs « problèmes » de conceptualisation qui sont, en fait, concluent-ils, le reflet d'une réalité complexe et hétérogène.

Comme les représentations de chacun dépendent du point de vue qu'il adopte, de la proximité avec la réalité envisagée et des différentes connaissances accumulées sur le sujet (Mead, 1934; Blumer, 1966), le travail de définition ne donne la plupart du temps qu'un résultat « *partiel et partial* » (Parazelli 2000 : 7).

Il convient donc d'éviter de juger comme étant problématiques les diverses façons de lire le phénomène, bien qu'aucune de ces façons ne soit complètement neutre lorsqu'elle répond à des enjeux politiques, sociaux et économiques (Dufour 2000) Soulignons toutefois que, sur la question de l'expérience de la rue vécue par les jeunes, les différents points de vue se complètent afin d'offrir un vaste éventail d'angles de compréhension et de pistes de solutions en fonction des préoccupations et des motifs d'intervention.

Tout comme le suggère Parazelli (2002), définir le concept des jeunes de la rue exige au chercheur l'effort de distinguer trois aspects prépondérants du phénomène, soit les enjeux normatifs qui l'entourent, le contexte sociohistorique et les différents angles d'approche utilisés pour l'aborder. Dans les sections suivantes, nous apporterons cette distinction avant de nous positionner dans ce que l'on pourrait considérer comme un casse-tête définitionnel.

1.1.1 Les représentations du phénomène des jeunes de la rue

1.1.1.1 La notion de rupture et d'écart avec la normalité

Devant la diversité des expériences vécues par les jeunes de la rue à Montréal, les auteurs qui se penchent sur la question se heurtent inévitablement à la difficulté de définir ce concept, qui est associé à un ensemble de présupposés et de représentations. Étant donné l'hétérogénéité et la visibilité de ce groupe (Hurtubise et coll., 2000; Bellot 2001; Parazelli 2002), le monde de la rue, aussi nommé par des résidents montréalais la faune de la rue, est soumis à de nombreuses interprétations, souvent stéréotypées, correspondant à l'image du jeune *punk* accompagné de son chien, du *junkie*, de la prostituée de rue et de son *pimp*¹...

Pour Aranguiz et Fecteau (2000), le vagabondage des jeunes est une image figurée, une étiquette sociale qui marque une distance entre l'individu et le reste de la société. Leur réalité étant mal comprise, l'intervention les visant peut aussi bien aboutir dans l'action sociale ou sombrer dans la répression.

¹ S'y mêle aussi, plus récemment, l'image du jeune membre de gangs de rue, mais il y a là toute une autre problématique (voir entre autres les travaux de Hébert, Hamel et Savoie, 1997, Hamel, Fredette, Blais et Bertot, 1998)

De même, pour ces auteurs, ce qui unit ces jeunes, c'est leur visibilité sur les trottoirs, les regards qu'ils font tourner et l'image stigmatisante qui leur est associée. Par exemple, l'image de « *l'adolescent abandonné qui survit de petits métiers* », du « *jeune qui fait, tard le soir, du tapage avec sa bande d'amis* » ou encore, du « *fils de bonne famille incontrôlable ou qui s'est enfui du toit familial pour mille raisons personnelles* ».

Dans la même ligne de pensée que Lucchini (1993; 1996), Bellot (2001) montre dans son analyse critique des écrits, comment les discours tendent à réduire le phénomène des jeunes de la rue à un simple écart avec la normalité ou à une rupture dans le processus de socialisation. Selon l'auteure, « *cette rupture devient alors un outil pour qualifier de déviance, voire de délinquance, la situation des jeunes qui vivent dans la rue* » (2001 : 9). Ainsi, les représentations réductrices contribuent à homogénéiser la situation vécue par ces jeunes comme s'ils suivaient une trajectoire unique de nature problématique. Rullac (2005) mentionne que même dans la terminologie utilisée, on donne une connotation négative au sujet en parlant du problème des SDF (sans domicile fixe) plutôt que de la question des SDF. Ainsi, comme nous le verrons ultiment, les interventions préconisées à l'égard des jeunes de la rue visent à régler les difficultés, à « *normaliser la situation en mettant fin à la rupture que semblent consacrer le passage et la vie de rue des jeunes* » (Bellot 2001 :10)

1.1.1.2 *Une typologie des représentations sociales : le clivage entre le jeune victime à protéger et le délinquant à punir*

Certains auteurs expliquent que les représentations sociales des jeunes de la rue sont plus souvent qu'autrement soumis à un clivage opposant l'image du jeune victime à celle du jeune délinquant (Bellot 2001; Parazelli 2002; Denis, 2003). Comme le souligne Parazelli (1997; 2002), cette polarisation de la pensée entraîne toute une série de représentations sociales qui conditionnent la perception de la population générale et façonnent les pratiques d'intervention préconisées auprès des jeunes qui vivent dans la rue. Dans son étude sur les parcours et les pratiques identitaires des jeunes de la rue Parazelli,(2002 : 15), l'auteur dresse les principaux types de représentations sociales ainsi que les modes de relation et d'intervention à l'égard des jeunes qui y sont associés, tels qu'illustrés dans le tableau ci-dessous.

Tableau 1-Principaux types de représentations sociales de l'intervention auprès des jeunes de la rue : modes de relations aux jeunes, perceptions du problème et modes d'intervention

Types de représentations sociales	Familialiste	Thérapeutique	Doctrinale	Religieuse	Commerciale	Répressive	Émancipatoire
Modes de relation symbolique au jeune	L'enfant	Le bénéficiaire	L'adhérent	Le croyant	Le client	Le délinquant	L'acteur
Perception du problème	Vulnérabilité sociale	Pathologie sociale	Absence de rapport de force	Absence de modèle	Non-satisfaction des besoins	Nuisances publiques	Aliénation sociale
Modes d'intervention	Protéger	Guérir	Guider	Donner l'exemple	Distribuer un service	Arrêter disperser et/ou évacuer	Accompagner

Source : Parazelli 2002

Par exemple, Parazelli (1997; 2002) mentionne que la représentation familialiste perçoit le jeune comme étant un enfant qu'il faut protéger en raison de sa vulnérabilité sociale alors que la représentation thérapeutique prescrit qu'il faut guérir le jeune de sa pathologie sociale. Ensuite, la représentation doctrinale conçoit le jeune comme un adhérent à une idéologie politique qui le mènera vers un rapport de force avec les institutions sociales qui l'excluent. On retrouve également la représentation religieuse et commerciale selon lesquelles il faut respectivement donner l'exemple et distribuer un service. Finalement, les représentations répressives et émancipatoires où le jeune de la rue est perçu comme un délinquant qu'il faut arrêter ou comme un acteur à accompagner dans sa trajectoire.

Malgré les différents modes d'interventions présentés, il ressort clairement des écrits autour de la question, une dualité entre la logique d'assistance et la logique répressive. Sans nier la subjectivité et la capacité de ces jeunes d'opérer des choix, il faut admettre que les gestes quotidiens posés à leur égard et le mode d'intervention préconisé a une incidence directe sur les comportements des jeunes (Laberge, 2000; Bellot, 2001; Rullac, 2005). Rullac (2005) explique à cet égard que la façon de définir les pratiques et les manières d'y réagir influencent les jeunes SDF, qui organisent leur vie en fonction de fuir la police ou de paraître visible pour susciter l'assistance, par exemple.

1.1.2 Mise en contexte socio-historique

Sans tenter de retracer l'histoire complète de l'itinérance vécue par les jeunes en Occident, il importe de remettre en contexte les pratiques des jeunes en considérant, d'une part, certaines transformations historiques affectant la place sociale des jeunes de la rue et, d'autre part, les changements caractérisant la situation de ces jeunes spécifiquement au Québec.

1.1.2.1 La place sociale accordée aux jeunes de la rue

À l'époque de la Grèce Antique et du Moyen âge, certains rituels étaient pratiqués par les jeunes, dans la nature ou dans la rue, pour symboliser le passage à l'âge adulte et ainsi faire l'apprentissage des normes sociales par des gestes qui étaient autrement bannis (Barreyre 1992). Selon Schindler (1996), la notion de jeunesse était alors associée au désordre et à la transgression. Les gestes posés par les jeunes n'étaient donc pas perçus comme étant déviants, mais bien comme faisant partie intégrante de la jeunesse. Dans son analyse des écrits, Parazelli (2000 : 9) cite Schindler en précisant que les jeunes avaient ainsi la possibilité de réaffirmer les règles et que ce rôle « *favorisait des liens intergénérationnels tout en consolidant la cohésion sociale de la communauté* ».

Avec l'augmentation de la population et la hiérarchisation de la société qui se réalisent autour du 18^{ième} siècle, on voit apparaître une première brèche dans les liens qui unissent les jeunes et les adultes (Schindler, 1996). La représentation de la rue comme étant dangereuse surgit et se transfère rapidement aux jeunes qui occupent les lieux. Échappant au contrôle des adultes et des institutions responsables de favoriser l'apprentissage des règles, des normes et des valeurs sociales, leur vie dans la rue est perçue comme étant en rupture avec leur processus de socialisation (Bellot, 2001).

Durant la période de l'industrialisation, dans un contexte d'individualisme croissant et de rationalité de l'État (Parazelli, 2000; Bellot, 2001; Claes, 2003; Colombo, 2003), on voit graduellement apparaître une construction scientifique de la notion d'adolescence. Pour Claes (2003 : 6), les études dans le domaine de la psychologie ont longtemps adoptée une position face à l'adolescence mettant l'accent sur « *la présence d'une inévitable crise dans le développement, dominée par des perturbations internes et externes, de ruptures et de tumultes émotionnels* ».

C'est à partir de ces représentations sociales négatives de la jeunesse, combinées avec l'idée que l'État est garant de la socialisation des enfants que découlent de nouvelles normes sociales qui, selon Parazelli (2000 : 11), « *contribuent à restructurer la place des jeunes à la fin du 19^{ième} siècle en l'institutionnalisant dans des lieux de gestion tutélaire (pensionnats, écoles de réforme, écoles industrielles, etc...)* ». Il s'agit là de manifestations des inquiétudes de la collectivité à l'égard de ceux qui sont « *désengagés socialement et déracinés de leur milieu de vie* » (Bellot, 2001 : 45), et lorsqu'ils sont dans la rue, sont associés au danger puisqu'ils ne sont pas sous la surveillance des institutions de contrôle social.

Parallèlement à l'apparition de la notion du risque, s'inscrivant dans l'évolution même des sociétés, on voit progressivement apparaître les thèmes de sentiment d'insécurité et de peur des jeunes qui fréquentent la rue (Bellot, 2001). Pour Bellot (2001 : 30), « *la représentation de la rue et de la présence des jeunes dans l'espace public comme un risque constitue une manière de revendiquer un renforcement des interventions normalisantes de nature préventive ou coercitive* ».

1.1.2.2 Les jeunes de la rue au Québec

La perception de la jeunesse au Québec suit un parcours similaire à celui qui est décrit plus haut, mais survient plus tardivement, alors que le développement du modèle éducatif se réalise durant le 20^{ième} siècle (Bellot, 2001). Selon ce modèle, lorsque le contexte de vie d'un jeune est considéré comme inadéquat par rapport aux normes sociales, il convient de le retirer du milieu, en l'occurrence la rue, pour l'insérer dans la société. Cette prise en charge est accompagnée de politiques d'assistance afin de maintenir les enfants dans un environnement de socialisation adéquat, ce qui est à la base des fondements du système de protection de la jeunesse au Québec (Durant-Brault, 1999).

À la lumière des écrits, c'est à partir de la deuxième moitié des années 1980 qu'il est possible de retracer l'utilisation de l'appellation « jeunes de la rue » au Québec. À la suite de la crise économique affectant la population générale, les manifestations de décrochage social se font davantage ressentir chez les jeunes (Parazelli, 2000; 2002).

En 1987, durant l'année internationale des sans-abri, le terme « jeunes de la rue » est largement utilisé et appliqué à toutes les sauces, créant une certaine confusion entre les pratiques juvéniles visibles dans la rue, telles l'errance, la fugue, l'itinérance, la prostitution ou la vente de la drogue (Côté, 1988; Parazelli 2002). D'ailleurs, Bellot (2001) signale que cette tendance a certainement contribué, au moins en partie, avec les couvertures médiatiques et scientifiques, à la dramatisation du phénomène des jeunes de la rue au centre-ville de Montréal. En même temps, alors que le discours prédominant durant les années 1990 disqualifiait socialement le mode de vie de ces jeunes en l'appréhendant comme une situation de non-conformité aux normes et aux valeurs acceptées socialement, le discours émergent laisse davantage la place d'acteur aux jeunes (Bellot, 2001 : 163). En ce sens, le jeune est présenté comme ayant un rôle actif dans sa situation personnelle et dans la dynamique du monde social qui l'entoure.

1.1.3 Quelques façons d'aborder la définition des jeunes de la rue

Nous avons vu que les définitions et les représentations des jeunes qui vivent, d'une façon ou d'une autre, dans la rue varient énormément selon les époques et s'inscrivent dans un contexte socio-historique qui ne peut être mis à l'écart pour définir le concept de jeunes de la rue. À cette étape, même si plusieurs auteurs s'entendent pour dire qu'il n'existe aucun consensus sur la définition même du terme jeunes de la rue (Brannigan et Caputo, 1993; Fournier et Mercier 1996; Bellot, 2001; Parazelli, 2002), selon certains auteurs qui se sont penchés sur la question, il convient d'observer de plus près les angles d'approches utilisés pour aborder la définition de ce concept afin d'en préciser les contours.

1.1.3.1 La catégorisation comme point de repère : jamais sans conséquence

Selon Parazelli (2002), pour contourner les difficultés à définir le concept de jeune de la rue, on retrouve dans les écrits trois façons de catégoriser les jeunes vivant l'exclusion. La première consiste à les percevoir comme un groupe social distinct; la seconde renvoie aux attitudes comportementales qui les caractérisent (ex : *le squatter ou le runaway*); et la dernière les conçoit comme un sous-groupe de la population itinérante. Rullac (2005), quant à lui, soulève l'étrange succès de l'acronyme SDF, appliqué à toutes les sauces particulièrement en Europe. Il affirme que c'est son faible pouvoir descriptif qui lui permet d'échapper à la difficulté d'établir des caractéristiques communes que partageraient les individus, en mettant l'emphase sur ce qu'ils ne possèdent pas réellement : un domicile.

Il importe de souligner que ces catégories ne sont pas mutuellement exclusives. Ainsi, le *squatter* peut être perçu comme faisant partie d'un sous-groupe de la population itinérante. Ceci a pour conséquences de multiplier les définitions et, par le fait même, les façons d'appréhender le phénomène (Denis, 2003), ce qui rend ardu le dénombrement des jeunes qui se trouvent dans la rue, comme nous le verrons ultérieurement. De plus, l'absence de consensus contribue à exacerber les rapports de force sociopolitiques et à compliquer la tâche des différents organismes et des institutions chargées de délimiter la place sociale que la société peut ou doit laisser aux jeunes fréquentant l'espace urbain (Parazelli 2002).

1.1.3.2 *Les différents angles pour définir les jeunes de la rue*

Parmi les auteurs qui ont traité du phénomène des jeunes de la rue, certains adoptent une perspective descriptive et se donnent une définition opérationnelle à partir des caractéristiques communes présentes dans la population à l'étude (Côté, 1988; Brannigan et Caputo, 1993; Fournier et Mercier, 1996; Fitzpatrick, 2000). Parmi ces caractéristiques, on retrouve par exemple l'âge, le sexe, la fréquentation des ressources, les conditions de vie dans la rue, la consommation de drogues, les rapports difficiles à la famille, à l'école et au travail ainsi que les préoccupations relatives au logement. Cette façon de dresser les contours du phénomène des jeunes de la rue permet, entre autres, de cibler les besoins de la population et d'adapter l'intervention auprès des jeunes afin qu'elle soit concrète et ajustée à leur réalité.

Dans sa thèse sur les jeunes de la rue, Côté (1988 : 42) parle de personnes errantes en distinguant cette catégorie des itinérants par le fait que l'errance ne comporte pas de routine et contribue à la démarche d'identification et de quête de soi. Elle décrit clairement les jeunes errants de la façon suivante :

L'enfant ou le jeune de la rue habite la ville, il n'a pas de domicile fixe, il est de sexe masculin ou féminin. Pour Montréal, il a rarement moins de 14 ans et pas plus que 25 ans. Plusieurs ont vécu leur enfance dans des familles d'accueil ou des centres gouvernementaux. Les relations avec la famille sont superficielles, occasionnelles ou inexistantes.

Fournier et Mercier (1996) vont dans le même sens, mais adoptent un angle de travail qui se rapproche de la perspective épidémiologique, basée sur des données de nature quantitative. Selon leur étude, les jeunes de la rue sont majoritairement des garçons, dans une proportion de plus ou moins 60 pour 40 filles. La plupart ont cessé leurs études et seulement 13 pourcent réussissent à obtenir un travail stable (Fournier et Mercier, 1996). Finalement, un peu plus de 60 pourcent de ceux-ci proviennent de familles nombreuses (cinq personnes et plus) et 70 pourcent des jeunes de la rue signalent l'existence de problèmes financiers à la maison.

Dans leur étude sur les jeunes fugueurs, Brannigan et Caputo (1993) considèrent les jeunes itinérants ou sans-abri comme une sous-catégorie des jeunes de la rue. Ils classent les jeunes en fonction de leur contexte de départ du milieu d'origine où des conditions de vie dans la rue (enfants rejetés, enfants disparus, fugueurs etc...). Au cours de leur étude, les auteurs développent un modèle conceptuel basé sur l'axe horizontal du temps passé dans la rue et l'axe vertical associé à la variable comportementale, allant du comportement conventionnel au comportement dangereux.

Fitzpatrick (2000), quant à lui, définit spécifiquement les jeunes de la rue selon les caractéristiques reliées à leur habitat ou, autrement dit, leur mode de vie dans la rue. Il regroupe les jeunes dans un nombre restreint de catégories comprenant les victimes de sinistres ou les personnes immigrées se retrouvant temporairement sans logement, les jeunes qui fréquentent de façon sporadique les ressources pour dormir ou encore, ceux qui sont dans une situation d'errance entre le domicile de leur amis et les hôtels, menant ainsi un rythme de vie axé sur le plaisir et la fête.

À l'instar des travaux de Lucchini (1993), Bessant (2001) soutient que le recours aux comportements à risque pour définir les jeunes de la rue a pour effet de perpétuer une vision réductrice des jeunes comme irresponsables et dépendants de la supervision des adultes. Derrière cette lecture comportementaliste du phénomène se cache également un intérêt axé sur la classification des jeunes dans des sous-catégories, selon les risques qu'ils représentent, afin d'orienter l'intervention en fonction du potentiel de risque au lieu de se pencher sur les façons d'aider et d'accompagner ces jeunes au quotidien (Bellot, 2001; Parazelli, 2002).

D'ailleurs, bien que ces catégorisations peuvent être utiles notamment pour mesurer le potentiel de risques que présentent les jeunes de la rue pour eux-mêmes et pour les autres, soutenant du même coup l'orientation des services offerts en matière de santé ou de sécurité publique, elles demeurent descriptives et ne nous informent pas sur le sens que revêt la vie dans la rue pour les jeunes (Bellot, 2001; Parazelli 2002).

D'autres auteurs adoptent plutôt une perspective analytique pour définir le concept des jeunes de la rue, soit en abordant les circonstances entourant leur arrivée dans la rue, qu'elles soient liées aux contingences de la société, à des facteurs individuels ou à l'interaction entre les deux (Poirier et coll., 1999; Bellot, 2001), ou encore, dans l'intention de comprendre le sens que prend la vie dans la rue pour les jeunes qui en font l'expérience (Lucchini, 1993; Hurtubise, 2000; Bellot, 2001; Parazelli, 2002; Denis, 2003). Sans revoir l'ensemble des théories explicatives, il convient de mentionner qu'en partant de la perspective des jeunes et de l'idée que ceux-ci sont des acteurs capables de faire des choix selon les circonstances sociales ou individuelles auxquelles ils sont confrontés, il est possible de se dégager d'une vision réductrice et ainsi aborder le phénomène selon une perspective dynamique (Lucchini, 1993; Bellot, 2001; Parazelli, 2002).

En s'inscrivant dans la perspective interactionniste, Lucchini (1993; 1998) s'est intéressé à l'environnement social et à l'identité psychosociale des enfants de la rue en Amérique du sud. Les résultats de ses études montrent que des facteurs liés à la structure sociale ou à l'individu ne peuvent, à eux seuls, expliquer la présence de jeunes dans la rue. Selon lui, l'enfant est un acteur social qui occupe un rôle déterminant lors du processus de passage à la rue, durant lequel il intériorise le mode de vie dans la rue, caractérisé par une alternance entre la rue et son milieu d'origine. L'auteur souligne le caractère formateur de la rue : l'enfant s'y forge une nouvelle identité, affirme son autonomie et développe des compétences ainsi que des stratégies qui lui permettent de vivre dans un monde rempli de contraintes, soutient-il. Lucchini (1993) présente sa définition en considérant le système enfant-rue, composé de huit dimensions : espace, temps, opposition rue-famille, sociabilité, socialisation, identité, motivations et genre. En combinant ces dimensions selon des logiques différentes, ce système permet de concevoir les différents rapports que les jeunes peuvent entretenir avec la rue dans toute leur complexité, du moins, dans un cadre microsociologique, comme le précise Bellot dans son analyse critique des écrits portant sur le sujet (2001).

Dans ses études sur les parcours identitaires des jeunes de la rue, Parazelli (1995; 2002) développe le concept de socialisation marginalisée. Pour cet auteur, les jeunes de la rue font partie d'un groupe social distinct. Ils ont développé un rapport intime d'appartenance symbolique à la rue, qui prend tout son sens à travers les endroits fréquentés, contrairement à l'approche de Côté (1998) qui situe les jeunes dans un « *No man's land* », un territoire de désorganisation.

Même si les parcours et les modalités de la vie de rue peuvent différer les uns des autres, Parazelli (2002) soutient que les jeunes partagent une dynamique géosociale commune. Il conçoit les jeunes de la rue comme « *un groupe social marginalisé dont l'espace de la rue serait le point d'organisation de leurs pratiques précaires de recomposition identitaire* » (Parazelli, 2002 : 135). Le concept de socialisation marginalisée associe donc d'une façon bien précise les pratiques sociales favorisant la construction identitaire avec une certaine position sociospatiale qualifiée de marginalisée. L'auteur met de l'avant que l'idée d'appréhender les conduites des jeunes de la rue comme des tentatives de socialisation et de construction de l'identité témoignant ainsi d'un souci de comprendre le phénomène dans toute sa diversité.

Finalement, Bellot (2001) part à la rencontre des jeunes qui fréquentent la rue afin de comprendre leurs expériences de la rue et comment les pratiques d'intervention les visant peuvent façonner leur trajectoire. Son approche s'inscrit dans le paradigme constructiviste selon lequel la définition de la réalité sociale se trouve dans la lunette des acteurs qui la vivent. L'auteur cherche à obtenir une vision du phénomène en considérant autant les processus d'individualisation qui mettent l'accent sur ce qui s'apparente dans l'histoire de ces jeunes, que les processus de différenciation, ce qui les distingue les uns des autres.

Bellot (2001) conçoit donc la rue, non seulement comme une aire ou un lieu délimité précisément, mais comme une situation sociale, un univers social à l'intérieur duquel se tissent des interactions, des contraintes et des actions qui orientent les stratégies utilisées par les jeunes. En voulant observer l'espace interactionnel, c'est-à-dire comprendre l'interaction entre l'individu, son espace, et les groupes qui s'y trouvent, elle se détache sensiblement de la vision de Parazelli (2002) qui accorde une importance primordiale à l'espace comme étant un élément déterminant de l'expérience des jeunes.

Selon Bellot (2001), la rue représente un théâtre façonné de contraintes et d'opportunités, à partir desquelles les acteurs construisent et déconstruisent leur réalité et leur identité. À la manière de Giddens (1987), elle considère la rue comme un monde social à la fois structuré et structurant les expériences des jeunes, à travers les situations vécues au quotidien.

Ces études récentes ont permis de découvrir différentes façons d'envisager la rue, un monde social aux contours imprécis (Bellot 2001). Pour certains jeunes, la rue serait un espace de passage, comme pour le voyageur qui vit dans la rue de façon sporadique alors que, pour d'autres, la rue est conçue comme la voie de la facilité pour subvenir à ses besoins de base (Denis, 2003). Parmi les personnes qui se font de l'argent dans la rue, par exemple, les rapports entretenus avec le monde de la rue peuvent aussi être grandement différents : l'un peut vivre constamment dans la rue en fréquentant quelques fois les ressources d'hébergement alors que l'autre peut venir y faire son argent et retourner chez lui par la suite (Denis, 2003). Chaque cheminement est unique et s'inscrit dans une dynamique où les interactions de l'individu avec son univers social entraînent de nombreux effets (Bellot, 2001).

1.1.3.3 *Le choix de notre définition*

Comme le suggère plusieurs auteurs (Laberge, 2000; Bellot, 2001; Parazelli, 2002; Denis, 2003), pour éviter d'accentuer le flou définitionnel qui entoure le concept des jeunes de la rue, en d'autres mots, afin de bien camper de quoi on parle, il convient de s'entendre sur la définition des jeunes de la rue qui est adoptée dans le cadre de notre étude. Celle-ci s'inspire, en grande partie, de la définition élaborée par Bellot (2001), qui elle-même s'appuie notamment des travaux de Parazelli (1995) et de Lucchini (1993). À la manière de Stoecklin (2000), Bellot (2001 : 78) utilise le terme « *jeunes en situation de rue* » pour envisager les différents rapports entretenus par le jeune avec la rue et, par le fait même, souligner que le phénomène se caractérise par les logiques d'action et des contraintes qui lui sont propres. La formulation suivante nous paraît intéressante. Il s'agit là donc, pour nous, précisément d'un :

Groupe social distinct, des jeunes qui développent un rapport social avec le monde de la rue, sans que la place qui lui est accordée ne soit nécessairement centrale. Ces jeunes éprouvent un sentiment d'appartenance au monde de la rue, qui est utilisée comme un lieu de vie, un espace de travail, un endroit de passage ou de fuite.

À l'instar des travaux de Bellot (2001) sur la question, la définition que nous retenons met davantage l'emphase sur la rue comme un monde social à l'intérieur duquel se tissent des interactions. Nous envisageons ainsi qu'au fil de leurs expériences, les jeunes développent des stratégies identitaires et réalisent une série d'apprentissages sociaux. De cette façon, il est possible de rendre compte de la diversité des expériences et d'éviter de tomber dans le piège des enjeux normatifs auxquels la définition du concept renvoie.

Le terme *jeunes de la rue* ne sera donc pas employé exclusivement pour désigner ceux qui vivent dans la rue de façon permanente, mais il sera aussi appliqué aux jeunes qui fréquentent l'espace public de façon plus ou moins sporadique afin d'y pratiquer des activités diverses. Bien que ce terme sera utilisé la plupart du temps, nous nous référerons parfois au terme jeune en situation de rue lorsqu'il sera question des interactions vécues au sens large.

1.1.4 Un portrait flou de l'ampleur du phénomène des jeunes de la rue

En plus des dissensions qui entourent la définition des jeunes de la rue, il devient difficile d'établir le nombre de jeunes qui, quotidiennement, entretiennent un rapport avec la rue, s'agissant d'une population constamment en mouvance, qui cherche parfois à s'évader sans rendre de compte à personne (Poirier, Lussier, Letendre, Michaud, Morval, Gilbert et Pelletier, 1999). Il faut donc faire preuve de prudence dans l'interprétation des résultats qui tentent de rendre compte de l'ampleur du phénomène à l'étude.

Le dénombrement des personnes itinérantes nécessite la prise en compte de plusieurs dimensions qui ne sont pas systématiquement définies et uniformes d'une étude à l'autre: l'absence de logement permanent; la dimension spatiale (les endroits où vivent les jeunes); la dimension temporelle (le nombre de jours passés dans la rue) etc... (Fournier et Mercier, 1996). L'âge est aussi une dimension qui crée quelques discordes car certains considèrent seulement les personnes mineures alors que d'autres incluent les jeunes adultes âgés entre 18 et 25 ou même, depuis un certain temps, 30 ans (Denis, 2003). Ceci témoigne du caractère changeant du phénomène, qui se manifeste sous de nouvelles formes à l'aube du 21^{ème} siècle, comme le souligne Chobeaux (2001) dans son étude européenne sur les *jeunes nomades*.

En faisant un survol des données statistiques disponibles sur les jeunes de la rue, force est d'admettre qu'il est difficile de se procurer des données récentes et claires concernant ce phénomène. Selon l'équipe nationale du *Système d'information sur les personnes et les familles sans abri* (SISA, 2006), les chercheurs de *Statistiques Canada* prévoyaient, pour le recensement de 2006, une amélioration lors de la collecte des données pour contourner les difficultés associées au dénombrement des personnes sans abri. Malgré cette nouvelle façon de colliger les données, à la suite de nos recherches approfondies sur le site Internet et par l'intermédiaire d'un responsable de *Statistiques Canada*, nous n'avons pu obtenir une information claire qui permette de quantifier le phénomène des jeunes de la rue.

Toujours selon l'*agence de Santé du Canada* (2006), qui a réalisé une étude à l'échelle nationale, environ 150 000 jeunes vivent dans la rue chaque jour au Canada, ce qui paraît un chiffre astronomique si on ne remet pas en contexte qu'il s'agit pour la majorité, d'une période de transition liée à l'entrée dans le monde adulte (Bellot, 2001). Dans une recension des écrits portant sur l'itinérance, réalisée par Fournier et Mercier (1996), les auteurs soulignent que les années 1990 sont marquées par une recrudescence du phénomène des jeunes de la rue et un rajeunissement de la population itinérante. Pour la grande région de Montréal, la majorité des études citent le chiffre de 15 000 itinérants, sans en préciser l'âge ou le sexe, ce qui soulève la question de la validité et la fiabilité des données, d'autant qu'on a du mal à retracer la source de ce chiffre largement diffusé. Selon Bellot (2001 : 54), l'utilisation de chiffres aussi élevés contribue à la dramatisation du phénomène, exacerbant ainsi la peur associée à l'image dangereuse de la rue et renforçant, par le fait même, « *le contrôle étatique* » sur les populations déviantes.

Afin d'éviter le piège de la dramatisation, il convient de citer quelques données qui dressent un portrait plus précis des jeunes occupant l'espace Montréalais, lesquelles sont présentées dans le cadre du *rapport du comité de travail sur les jeunes sans-abri* (1993), ainsi que dans le recensement réalisé par *Santé-Québec* (1996; 1998). Tout d'abord, les recherches de Fournier et Mercier (1996) indiquent qu'en 1993, on estime la présence d'environ 4000 à 5000 jeunes sans-abri dans les rues montréalaises, dont la moitié seraient âgés entre 18 et 30 ans. Trois années plus tard, le recensement permet d'établir que 3210 jeunes de moins de 30 ans ont fréquenté les ressources d'hébergement et 6167 jeunes se sont rendus aux centres de jour et aux soupes populaires offertes à la population montréalaise en marge de la société. Ensuite, les données de *Santé-Québec* publiées en 1998 montrent que parmi les 28 214 personnes ayant fréquentés les ressources d'hébergement à Montréal, le tiers étaient des jeunes âgés de moins de 30 ans, ce qui met en lumière la forte représentation des jeunes de la rue (Denis, 2000; Parazelli, 2002).

1.2 Le phénomène des jeunes de la rue

1.2.1 La dimension familiale

La dimension familiale paraît essentielle à considérer pour comprendre les expériences des jeunes de la rue d'abord parce qu'elle est identifiée comme le pivot de la socialisation et l'espace où se forme les premières relations d'attachement.

Les perceptions des jeunes à l'égard de leurs interactions avec la famille et des expériences vécues au sein du milieu d'origine permettent également d'éclairer le rapport entre les jeunes et les adultes, ce qui se trouve au cœur de l'expérience quotidienne des jeunes en situation de rue (Poirier et coll., 1999; Bellot, 2001; Parazelli, 2002).

Parmi les ouvrages qui traitent des interactions ou des relations familiales à l'adolescence et au début de l'âge adulte, il est possible de discerner deux orientations principales (Claes, 2003). Une première orientation consiste à comprendre les processus de structuration des relations parentales en abordant des thèmes qui se rapportent, par exemple, à l'attachement, à l'autonomie, aux rapports de pouvoir, ou encore, à l'évolution des conflits avec les parents. La deuxième façon d'étudier les relations familiales vise davantage à investiguer les effets des relations familiales sur le développement des adolescents, le plus souvent dans une optique prédictive ou préventive, afin d'observer plus spécifiquement le rôle des « facteurs parentaux » sur l'émergence de troubles psychologiques telles que l'anxiété, la dépression et l'engagement dans des comportements déviants ou délinquants (Claes, 2003). Bellot (2001) adopte une perspective critique et dénonce, de façon constructive, les ouvrages qui tiennent une lecture des différents parcours des jeunes de la rue orientée autour de la notion de crise familiale et de rupture, faisant que le jeune est perçu comme une victime de son milieu. À l'instar de la position adoptée par Bellot, nous considérons l'importance de ne pas adopter une lecture déterministe et d'observer davantage les interactions des jeunes avec la famille comme des expériences contribuant à construire leur vulnérabilité.

1.2.1.1 L'évolution de la structure de la famille

Dans une perspective macrosociologique, certains auteurs se sont penchés durant les dernières décennies sur l'évolution de la famille contemporaine et les transformations pouvant affecter les conduites des jeunes d'aujourd'hui.

Bengston (2001) constate que durant les 25 dernières années, le pourcentage des jeunes aux États-Unis ayant vécu une séparation ou un divorce est passé de 17% à 40%. Selon Fitzpatrick (2000), plusieurs auteurs affichent une vision pessimiste de l'avenir de la famille et s'attardent à souligner les effets négatifs de tels changements sur le développement des enfants. Par exemple, pour Jones (1997), selon la structure familiale, qu'elle soit recomposée ou monoparentale, l'absence de support parental requis peut affecter le parcours des jeunes et différencier ceux qui vivront, ou non, une situation de précarité et, éventuellement, un ancrage dans la rue.

1.2.1.2 *Les interactions avec le milieu familial*

Que ce soit dans une perspective macro ou microsociologique, la notion de crise familiale est souvent nommée comme étant l'une des premières raisons pour expliquer le passage des jeunes à la rue. Cette notion rappelle, entre autre, les problèmes de maltraitance, de négligence et les difficultés vécues dans les rapports entre les parents et les enfants (Bellot, 2001).

Whitbeck et Hoyt (1999) expliquent que le départ d'un jeune de son milieu familial peut être associé au rapport entretenu avec ses parents, mais également aux comportements adoptés par les adultes de son entourage. La consommation d'alcool et de drogues, les problèmes avec la justice et les problèmes de santé mentale sont évoqués parmi les éléments qui peuvent peser dans la balance, notamment lorsqu'ils entraînent des comportements de violence et des situations explosives dont les jeunes sont témoins ou victimes directes. À cet égard, selon les auteurs, l'exposition à des conflits et à des abus en bas âge est associée à la précocité du départ vers la rue et à la durée de l'expérience qui y est vécue (persistance).

Dans la même ligne de pensée de Bowlby (1969) qui s'est penché sur la notion d'attachement développé durant l'enfance, Bruchey (1997) explique que les abus psychologiques et physiques affectent la capacité des jeunes d'entretenir des relations satisfaisantes dans lesquelles ils se sentent protégés et aimés, ce qui peut avoir des répercussions sur leurs expériences interactionnelles dans la rue.

Ainsi, le départ du jeune est vu, par certains, comme la meilleure manière de gérer les tensions générées par les liens conflictuels avec les personnes qui l'entourent à la maison (Giraud, 2004). Mais ce départ peut, en contrepartie, exacerber les conflits déjà présents dans le milieu familial (Hyde, 2005).

1.2.1.3 *Des expériences fragilisantes vécues au sein de la famille*

Dans le but de nuancer les études qui abordent les relations avec la famille comme des facteurs déterminants dans le passage à la rue, Bellot (2001) parle en termes de contexte de fragilisation de la jeunesse. Dans son analyse, elle explique que le départ du milieu d'origine fait partie d'une continuité d'expériences ayant contribué à la construction de la vulnérabilité du jeune, bien avant l'arrivée dans la rue.

L'auteure décèle plus précisément quatre formes de relations familiales. Tout d'abord, la *famille absente* dans laquelle les jeunes sont victimes de négligence, de maltraitance ou ont fait l'objet de placements en institutions ou en famille(s) d'accueil durant leur enfance. Ayant rapidement quitté leur famille, ces jeunes ressentent un vide, un sentiment oppressant de solitude qui se reflète durant leurs expériences de vie dans la rue.

Certains éprouvent également de la frustration à l'égard de leur trajectoire dans les rouages du système de protection de la jeunesse, étant transportés d'un endroit à l'autre, passant entre les mains d'un intervenant à l'autre, ce qui ne fait que renforcer leur méfiance envers le monde des adultes. Ensuite, la majorité des jeunes qu'elle a interviewés évoquent *l'effritement des liens*, alors qu'ils se retrouvent dans des circonstances de recomposition familiale, parfois marquées par des conflits, des tensions et un sentiment de rejet, ce qui les amène à s'éloigner progressivement du milieu, et donc, à devoir acquérir leur autonomie plus rapidement. Certains jeunes décrivent une situation que Bellot (2001 :130) a nommé *crise dans les relations familiales* pour désigner une forme de relation dans laquelle le parent est étouffant, envahissant, en faisant preuve d'un encadrement trop strict. La fuite du milieu est alors expliquée par les jeunes comme un besoin de libération, et également, comme une tentative de prouver au parent sa capacité de s'occuper de soi-même. Finalement, *les familles sans histoire* qui regroupent les jeunes qui n'éprouvent pas de problèmes apparents et qui sont attachés à leur univers familial, qualifié de supportant pour eux. Ces jeunes n'établissent pas de lien entre leur arrivée dans la rue et les relations entretenues avec leurs parents, même que ceux-ci peuvent agir comme filet de sécurité qui pourra leur servir de tremplin pour surmonter leurs difficultés.

1.2.1.4 *La prise en charge institutionnelle par le système de protection de la jeunesse*

Sans vouloir montrer du doigt les pratiques et les politiques qui régissent le système de protection de la jeunesse au Québec, il convient d'observer comment elles peuvent améliorer notre compréhension de l'expérience des jeunes qui se retrouvent en situation de rue et, comme le souligne Bellot (2001), contribuer à la construction de leur vulnérabilité sociale.

D'abord, l'expérience institutionnelle contribue, pour plusieurs jeunes, à renforcer leur méfiance et leur animosité à l'égard du monde des adultes et peut les amener à vivre leurs expériences de la rue dans la clandestinité (Bellot, 2001). En effet, la plupart des jeunes rencontrés par Bellot (2001) dénoncent les nombreuses ruptures occasionnées par leur ballotement d'une ressource à l'autre, et discréditent les pratiques des différents professionnels rencontrés sur leur route. Ils ont l'impression d'être confrontés à des regards désapprobateurs, à des punitions inutiles et à une aide insuffisante, ce qui fait naître des sentiments de colère, de révolte, d'injustice et l'impression de vivre un enfermement sans fondement. À cet égard, Bellot (2001 : 141) explique que :

Dès lors, leur placement en centres de réadaptation ne paraît signifier pour eux que des expériences de confrontations, et l'apprentissage de la débrouillardise et de solidarité entre pairs dans un contexte d'hostilité que le monde de la rue reproduit.

Pour mettre fin à une prise en charge qu'ils jugent inappropriée, la fugue vers la rue représente donc, pour quelques-uns, la meilleure alternative, et l'expérience de la rue doit se faire dans le silence et la clandestinité, ce qui oriente les pratiques des jeunes autour de la fuite des policiers et de certains intervenants. Vivre dans l'ombre a donc pour effet de consolider une dynamique relationnelle qui gravite autour des amis, « *une sociabilité de pairs* » (Bellot, 2001 : 141) au profit de liens plus solide avec le monde des adultes.

Les jeunes qui ont vécu l'abandon et n'ont pas de famille doivent, quant à eux, construire un projet de vie durant leur placement en centres de réadaptation. Dans ces cas, le passage à la rue peut traduire une difficulté à devenir autonome et ils tenteront parfois de reconstruire des liens en créant leur propre famille à partir des liens qu'ils développent avec leurs compagnons de rue (Hurtubise et coll., 2000; Bellot, 2001).

Hurtubise et ses collègues (2000 : 81) précisent que « *l'idéal familial, quand il ne se vit pas dans la famille d'origine, se recompose dans les liens entre pairs ou avec des adultes du réseau.* » Une personne reconnue comme significative peut donc être considéré comme parent social et consulté lorsque le besoin s'en fait ressentir.

1.2.1.5 *Des expériences interactionnelles au sein de la famille qui orientent le parcours dans la rue*

Dans la lignée des études menées par les tenants de l'École de Chicago sur la désorganisation sociale, quelques auteurs ont associé les difficultés d'adaptation et les entraves dans le processus de socialisation des jeunes aux manquements des parents. Certains approfondissent l'analyse et établissent des liens entre les interactions avec les figures significatives et les différents parcours suivis par les jeunes dans la rue.

À partir de la perspective de plus de 50 jeunes adultes itinérants à Montréal, Poirier et ses collègues (1999) distinguent trois modes de perceptions qu'entretiennent les répondants à l'égard de leur mère et trois modes de perceptions à l'égard de leur père : La mère perçue comme rejetante, insuffisante ou acceptable; Le père perçu comme menaçant, insuffisant ou acceptable. Les auteurs (Poirier et coll., 1999 : 39) expliquent clairement que pour les jeunes :

Il s'agit avant tout d'une parentalité perçue comme défaillante dont les manquements ont été aggravés par les secours auxiliaires, de remplacement ou de rattrapage, qui se sont avérés fragiles, faillibles ou indifférents.

Les expériences vécues avec les parents, la ou les familles d'accueil, la famille élargie ou éloignée et la fratrie sont non seulement perçus comme des aspects fragilisant le contexte d'origine et contribuant progressivement au départ vers la rue, mais également comme des éléments orientant les rapports vécus avec les autres, lors de la vie dans la rue.

Pour Poirier et ses collègues (1999), les diverses représentations que se font les jeunes de leur famille peuvent expliquer la trajectoire vers la rue ou, autrement dit, le mouvement vers l'itinérance, qui se traduit différemment chez les filles et les garçons rencontrés. Les auteurs dressent deux portraits types, soit : l'itinérance-dérive, selon laquelle le jeune quitte le domicile et vit surtout des sentiments liés au rejet; et l'itinérance-impulsion, qui se traduit davantage comme un mouvement de départ volontaire vers la quête de la diversité et le besoin d'aventure. Ils précisent toutefois qu'il ne faut pas penser que ces mouvements forment un cloisonnement étanche même si, en apparence, ils peuvent paraître très différents. Derrière chaque façon de vivre la rue, expliquent les auteurs, on retrouve des recoupements. Par exemple, la situation d'un jeune qui affirme avoir quitté du jour au lendemain son domicile avec le désir de vivre autre chose peut être en réalité l'aboutissement d'une situation fragile marquée par le rejet ressenti ou les difficultés relationnelles marquant la vie familiale.

Parazelli (2002) s'est aussi penché sur l'association entre les liens familiaux et les expériences vécues dans la rue. Dans son étude, l'auteur dégage trois modes de relations entre les parents et les enfants. Il établit ensuite des liens entre ces modes de relations et l'attachement à des lieux spécifiques. Dépendamment du fait que la personne a vécu des relations incohérentes, d'abandon ou de domination/superficialité/détachement, les jeunes s'identifieront à des lieux similaires, donc auront un parcours géosocial commun. Les jeunes s'attacheraient donc à des espaces spécifiques dans la rue en fonction de leurs expériences passées et recomposeraient des liens sociaux, dans une tentative de socialisation et de recomposition identitaire.

1.2.1.6 *L'apport positif de la famille*

Alors que l'attachement à la famille est perçu comme un puissant levier d'intervention, (LeBlanc Dionne, Proulx, Grégoire, Trudeau-Le Blanc, 2002), les relations familiales se révèlent généralement comme un filet de support et de protection permettant de traverser certaines épreuves. Dans la même ligne de pensée, Hurtubise et ses collègues (2000) soulignent que la famille peut s'avérer une force sur laquelle le jeune peut compter tout au long de son cheminement, même lorsque celui-ci se retrouve dans la rue. Si les interactions avec les parents comportent leur part d'ambivalence, les chercheurs ont également observé que la famille est présente tout au long de leur parcours. Elle constituerait un des référents majeurs tant dans les processus d'entrée, que dans l'ancrage dans la rue ou lors de la sortie de ce monde social (Hurtubise et coll., 2000; Bellot, 2001). Hurtubise et ses collègues (2000 : 81) mentionnent que *« les jeunes portent leur histoire familiale et conservent les référents culturels de celle-ci. Certains seront plus à l'aise que d'autres dans une trajectoire marginale à long terme parce que leurs parents en ont une similaire (école, artistes, vie de bar, motard) »*

La famille est un élément fort et stable des réseaux des jeunes qui agira de diverses façons (Hurtubise et coll. 2000). Les parents peuvent être perçus comme des accompagnateurs, des repères et des acteurs importants, que ce soit en termes d'aide matérielle, de soutien moral ou psychologique. Ils sont plus souvent perçus comme des ressources et des spécialistes que comme des opposants (Poirier et coll. 1999). Bien que les jeunes entretiennent parfois des perceptions négatives de leurs relations familiales lors de départ du domicile, leurs représentations peuvent évoluer rapidement selon les expériences vécues dans la rue, comme le mentionne Bellot (2001). Somme toute, ils remettent rarement en question l'inconditionnalité du lien familial (Poirier et coll. 1999; Hurtubise et coll. 2000).

Hurtubise et ses collègues (2000 : 81) soulignent que « *c'est toujours vers les parents qu'ils se retournent en ultime recours* ». Le rôle de la famille ne doit donc pas être négligé dans l'étude des expériences dans la rue et du processus de sortie de cet espace.

1.2.2 Le domaine scolaire et professionnel

Les expériences vécues à l'école et sur le marché du travail sont souvent citées par les auteurs comme ayant parsemé la vie des jeunes d'expériences négatives, qui ont contribué à précariser leur situation, souvent déjà vulnérable, suite aux relations entretenues avec les parents. À cet égard, Bellot (2001) fait ressortir les expériences précarisant le passage vers la vie adulte autonome tout en reconnaissant que la plupart des jeunes d'aujourd'hui traversent des épreuves semblables durant cette période de transition qu'est l'adolescence, sans pour autant les vivre de la même façon.

À l'instar des travaux Gauthier (2000), Bellot établit une différence entre la jeunesse qui parvient à s'inscrire dans des espaces traditionnels d'accès à l'autonomie et la jeunesse qui « échoue » et se tourne vers des modes alternatifs pour en arriver à s'insérer autrement, à sa façon.

En consultant les données de statistiques du Canada, que ce soit dans le domaine scolaire ou professionnel, on s'aperçoit rapidement que les difficultés d'insertion touchent particulièrement la catégorie des jeunes de 15 à 24 ans, et non seulement les jeunes en situation de rue. En effet, selon *l'enquête sur la population active* (EPA), le taux de chômage général se situait à 6,0 % au mois de juillet 2007 alors qu'il était à 10,6% chez les jeunes âgés entre 15 et 24 ans. En ce qui a trait au taux de décrochage scolaire pour l'année 2004-2005, bien que celui-ci était à son plus bas depuis les 25 dernières années, soit environ de 9,8%, le Québec demeure parmi les provinces où il se trouve le plus élevé.

Le portrait qui est tracé des jeunes de la rue révèle souvent une image sombre, les expériences positives étant le plus souvent laissées dans l'ombre. Par contre, si l'on considère le point de vue des jeunes, on constate que leurs représentations de l'école et du travail ne sont pas si négatives puisqu'ils sont généralement perçus comme des moyens pour se sortir de la rue et de la précarité à laquelle ils font face (Bellot, 2001).

Certains jeunes mentionnent aimer l'école et d'autres redéfinissent, une fois dans la rue, leurs opinions négatives des institutions scolaires en suivant des programmes adaptés pour eux. Bellot (2001 :151) mentionne que l'école peut ainsi devenir « *un des espaces de consolidation de leur dynamique d'insertion* ».

1.2.2.1 *Les expériences vécues à l'école*

Dans sa thèse, Bellot (2001) montre que ce n'est qu'une minorité des jeunes en situation de rue qu'elle a rencontrés qui ont éprouvé des difficultés d'apprentissage et se sont retrouvés dans des classes particulières. Pour ces jeunes, le système de classes de cheminement continu ne leur a pas laissé l'opportunité d'acquérir les connaissances de base, ce qui a marqué leur expérience vécue à l'école. La majorité des jeunes disent plutôt avoir éprouvé des problèmes de conduite, avoir contesté le fonctionnement du système scolaire, ce qui les a plongés dans une dynamique de confrontation avec les autres. L'auteur (Bellot, 2001 : 148) explique :

Si on se fie à ce qu'ils disent, ces attitudes de revendication et de confrontation les auraient fermés dans une logique de stigmatisation qui les a éloignés peu à peu de l'école au point de déclarer ne plus avoir de place dans cette institution.

Certains jeunes mentionnent que durant leurs expériences à l'école, ils ont été étiquetés comme des délinquants ou des bums, ce qui a également contribué à leur vision pessimiste du système et de leur parcours à l'intérieur de celui-ci.

1.2.2.2 *Les expériences vécues sur le marché du travail*

Le travail fait aussi partie des préoccupations des jeunes alors qu'il est souvent associé aux stratégies de survie ou, sous un angle différent, est vu comme un pont vers leur sortie de la rue (Bellot, 2001; Colombo, 2003).

Pour quelques jeunes, la situation est semblable à celle décrite en lien avec le domaine scolaire puisqu'ils affirment ressentir une stigmatisation, une fois sur le marché du travail, lors de leur recherche d'emplois.

Comme le taux de chômage diminue lorsque le niveau de scolarité s'accroît (EPA, Statistiques Canada 2007), il va de soi qu'une personne qui a vécu des expériences d'échecs à l'école et qui n'a pas obtenu son diplôme secondaire, par exemple, éprouvera plus de difficulté à se trouver du travail, du moins un travail qui serait considéré comme satisfaisant pour le jeune (Bellot, 2001). Sans tenir compte du diplôme obtenu, en raison de leurs attitudes, de leur tenue vestimentaire ou des particularités qui les distinguent, plusieurs employeurs exprimeraient une réticence à leur offrir du travail.

D'autres jeunes rencontrés par Bellot (2001) dénoncent, dans une optique de revendication, les valeurs associées au travail et refusent de se conformer aux exigences qui y sont liées. Dans la même ligne de pensée que Claes (2003) qui explique que l'adolescence est une période durant laquelle les jeunes veulent le plus souvent rompre avec les valeurs des adultes, Bellot (2001) mentionne que ce discours peut-être associé à la période de transition dans laquelle ils se trouvent, voulant ainsi se distancier des façons de vivre préconisées dans le monde des adultes.

Que ce soit sur le marché du travail, dans le domaine scolaire, à l'intérieur de la famille ou lors d'une prise en charge institutionnelle, les différentes expériences abordées dans les sections précédentes ne peuvent, de façon individuelle, structurer le passage à la rue et l'expérience vécu dans cet espace. Cette considération sur les façons d'aborder le phénomène exige un détour conceptuel qui nous amène à nous arrêter, brièvement, sur les notions d'exclusion et d'intégration sociale.

1.2.2.3 Les notions d'exclusion et d'intégration sociale

Devant le constat que le terme « exclusion » est devenu monnaie courante dans le jargon économique, politique et social, Castel (1995) soulève l'importance de faire preuve d'une certaine réserve dans l'utilisation de ce terme. L'attribution du statut d'exclu à un individu contribue à mettre de côté l'analyse du processus, du cheminement qui l'a mené à vivre une situation de dégradation. Il ne faut donc pas le confondre avec la vulnérabilisation ou la marginalisation, qui traduisent une déstabilisation par rapport à une situation antécédente.

Pour illustrer ce processus continu, l'auteur distingue trois zones différentes de la vie sociale, qui gravitent autour de l'axe du travail et de l'axe de l'insertion relationnelle : la zone d'intégration, la zone de vulnérabilité et la zone de désaffiliation. Plus précisément, l'insertion sociale d'un individu se mesure à partir de son implication dans des activités liées au travail ainsi que par son engagement dans des relations familiales et sociales, ce qui peut varier selon les différents moments de sa vie. En somme, Castel soutient que les processus d'exclusion proprement dits se révèlent gradués et justifiés selon une série de raisons identifiées officiellement par un individu ou une institution quelconque, comme par exemple, le « *retranchement complet de la communauté* » ou « *l'imposition d'un statut spécial* » qui permet à l'individu de vivre en communauté, mais qui lui prive de certains droits (Castel, 1995 : 18).

Le concept d'intégration sociale est souvent considéré comme le pôle opposé de l'exclusion ou, dans l'optique de Castel, de la désaffiliation sociale, alors qu'il est une construction historique et théorique, qui varie selon les courants de pensée, mais aussi une construction pratique des sociétés qui veulent assurer la bonne intégration de tous les citoyens (Dubet, 2004). Pour de Gaulejac et Taboada Léonetti (1994), l'insertion sociale est multidimensionnelle et comporte trois dimensions cruciales : économique, sociale et symbolique. Les normes, les valeurs et les représentations sociales forment la dimension symbolique, élément qui se trouve à la base de la cohésion sociale lorsqu'il est correctement intériorisé par les individus. Donc s'intéresser à l'insertion veut dire examiner les différentes sphères de vie de l'individu.

Certains auteurs, dont Castel (2004) et Dubet (2004), se sont aussi inspirés de la perspective durkheimienne dans l'élaboration du concept d'intégration sociale, le définissant comme la capacité, pour la société, d'assurer une cohésion sociale en permettant aux groupes et aux personnes qui la composent d'avoir une place dûment reconnue au sein de la société avec l'aide des ressources et des moyens permettant d'atteindre une certaine autonomie.

Poupart et ses collègues (1994 :3) mentionnent que « *cette possibilité d'avoir une place reconnue dépasse la simple survie et tient à la capacité de vivre selon les standards dominants dans une formation sociale donnée* ». L'intégration paraît donc liée de près aux inégalités sociales et économiques puisque les individus ne disposent pas nécessairement des mêmes ressources ni de chances égales d'accéder au marché du travail.

En somme, les recherches antérieures sur les pratiques des jeunes de la rue et les écrits qui traitent du thème de l'exclusion ou de l'intégration sociale mettent en lumière l'importance d'aborder l'objet d'étude en fonction des trajectoires qui distancient les jeunes de l'intégration, des dilemmes vécus et des impacts qui peuvent découler de leurs interactions avec l'environnement social (Poupart, Arcand et Cantin., 2004)

1.2.3 Les expériences de vie dans la rue: des épisodes au mode de vie ancré dans la rue

Après leur rencontre avec le centre-ville et les attraits de la vie urbaine, les jeunes qui se retrouvent en situation de rue y vivent pour un temps, parfois éphémère, parfois plus long, souvent en oscillation avec un mode de vie qu'ils considèrent plus stable et moins précaire (Colombo, 2003). La trajectoire de rue organisée autour de l'épisode (Bellot, 2001) traduit un désir de vivre une socialité de groupe avec les personnes rencontrées (connaissances, pairs ou ami(e) de cœur), mais aussi de maintenir des liens en dehors du monde de la rue. En effet, plusieurs jeunes entretiennent durant leur parcours sur la rue des préoccupations variables à l'égard de la famille, de l'école et du travail, tel que mentionné antérieurement (Bellot, 2001; Colombo, 2003). Nous verrons, ultimement, que quelques-uns poursuivent une trajectoire d'ancrage dans la rue, au point d'avoir l'impression de s'y trouver enfermés, comme le mentionne Bellot (2001) dans son analyse sur le monde social de la rue.

1.2.3.1 Les pairs dans la rue : de la solitude au réseau

Les auteurs qui ont étudiés les relations interpersonnelles des jeunes de la rue font état du sentiment de solitude parfois vécu dans ce monde social, où ils peuvent ressentir une certaine méfiance à l'égard des autres (Poirier et coll., 1999; Hurtubise et coll., 2000; Bellot, 2001; Parazelli, 2002).

Poirier et ses collègues (1999 : 57) mentionnent que, contrairement à l'idée reçue selon laquelle les amis auraient une fonction compensatoire, « *de rattrapage en regard des failles du réseau familial* », la solitude est très souvent au cœur des récits des jeunes adultes itinérants qu'ils ont interviewés. En effet, un peu plus du quart des jeunes de leur échantillon se décrivent comme des êtres solitaires qui, d'ailleurs, avaient peu d'amis étant plus jeune. Ainsi, la vie dans la rue s'inscrit en continuité avec les expériences relationnelles vécues auparavant, alors que plusieurs se percevaient comme des personnes rejetées ou des moutons noirs. Pour ceux qui réussissent à se lier d'amitié une fois dans la rue, les auteurs (Poirier et coll., 1999 : 58) précisent que :

Les sujets qui nouaient des relations amicales ne parlent à peu près jamais de liens solides, qu'ils pourraient qualifier de « vrais ». Au contraire, le thème le plus fréquent élaboré par le tiers des répondants (ce qui inclut 42 % de ceux ayant eu des amis) met de l'avant la fausseté et la superficialité des liens amicaux, l'importance de l'image d'acheter l'amitié (souvent par l'entremise de la toxicomanie)

Ceux-ci décrivent donc les liens avec les autres comme étant fragiles, pouvant même être qualifiés d'utilitaires lorsqu'ils gravitent autour de la notion d'argent et de consommation. D'ailleurs, un peu moins du tiers des personnes rencontrées par Poirier et ses collègues (1999) considèrent que les relations entretenues durant cette période les ont amenés à commettre des délits ou à s'initier au monde de la drogue. Pour certains, la dynamique de leurs relations avec les autres se caractérise par la méfiance, la crainte de trahison, ce qui ira en augmentant au fur et à mesure du temps passé dans la rue et de l'évolution de leurs relations (Poirier et coll., 1999). Il faut toutefois nuancer ces résultats en considérant que l'étude a été réalisée auprès de jeunes adultes itinérants et que, contrairement à une population plus jeune, les relations avec les amis prennent peut-être un peu moins d'importance à ce moment qu'à l'adolescence (Claes, 2003). Whitbeck et Hoyt (1999) vont dans le même sens en affirmant que les relations avec les amis peuvent agir comme support et faciliter l'adaptation à la vie dans la rue, mais elles peuvent également mener vers l'adoption de stratégies de survie déviantes et de mécanismes de défenses inadéquats. Les auteurs ajoutent que les interactions avec les personnes rencontrées dans la rue peuvent être une source d'exploitation et de victimisation.

Dans la même ligne de pensée que Lucchini (1993), Hurtubise et ses collègues (2000) ainsi que Bellot (2001) remarquent que la dynamique observée s'apparente à celle d'un réseau, ce qui souligne la nature flexible et multidimensionnelle des relations.

Bien qu'il soit crucial de considérer l'importance du moment présent, « *la vie de jeunesse* » et « *la vie nomade* », et de se pencher sur le caractère immédiat des échanges avec les autres (Hurtubise et coll. 2000 : 132), il faut reconnaître que les interactions se structurent aussi sur diverses appartenances durables. Bellot (2001 : 229) aborde la notion de « *crevettes* », ces jeunes qui viennent en grand nombre, parfois de régions éloignées, occuper les mêmes endroits que les jeunes plus « *habitués* » du centre-ville, pour illustrer leur besoin d'inscrire leur expérience dans une socialité de groupe. Tous ces jeunes investissent, durant l'été ou pour une période prolongée, les espaces comme les parcs, les établissements commerciaux, les stations de métro ou les façades d'établissements privés. Ces lieux font office d'espaces domestiques où se tissent des interactions et se créent des liens (Bellot, 2001).

Bellot (2001) mentionne que ces interactions sont utilisées comme des ressources, des moyens de protection par les jeunes qui en tirent des bénéfices par les apprentissages nécessaires qu'elles permettent de réaliser.

Hurtubise et ses collègues (2000) introduisent la notion de *lien du moment* pour parler de l'interaction qui se crée avec les personnes qui partagent le même espace de vie ou le même lieu de passage, et qui s'appuie en partie sur l'empathie et le partage d'une expérience commune. Cette relation permettrait, entre autres, de rester anonyme et de demeurer dans le secret, si le désir s'en fait ressentir. Une dimension de ce lien du moment est la crédibilité, en contraste avec la notion de durabilité, que l'on retrouve par exemple dans les liens avec la famille et les amis. Hurtubise et ses collègues (2000 : 133) notent que :

La personne crédible a vécu la même expérience que soi ou est capable de parler de cette expérience. Les amis significatifs et les parents jouent un rôle repère, mais en même temps ils dérangent parce qu'ils ramènent la réalité d'un parcours que les jeunes dissocient du présent de l'immédiateté.

Les auteurs établissent donc la distinction entre une interaction qui se vit dans l'immédiat et celle qui est plus durable. Ils expliquent que les jeunes peuvent chercher à préserver ces deux types d'association notamment parce qu'ils peuvent ainsi profiter de la force du lien retrouvée avec la relation significative ou la mettre temporairement de côté pour vivre le moment présent. Dans cette optique, le conflit est inutile puisqu'il devient plus facile de continuer sa petite vie sans rancune (Hurtubise et ses coll., 2000).

1.2.3.2 *Les partenaires amoureux*

Peu de recherches traitent spécifiquement des relations amoureuses vécues durant les moments de vie en situation de rue, et celles qui s'y sont arrêtées en parlant, plus souvent qu'autrement, dans les sections réservées aux relations tumultueuses vécues avec les autres. À ce titre, Poirier et ses collègues (1999) soulignent que près du trois quart des personnes formant leur échantillon n'entretenaient pas de relation amoureuse au moment de l'entrevue, considérant que ça ne fait pas partie de leurs priorités actuelles.

Pour plusieurs, le choix d'être seul s'appuie sur « *le désir de rompre un cycle de relations abusives et destructrices* » (Poirier et coll. 1999 : 75). Ceci donne des indices sur le portrait des relations d'intimité qui peuvent se développer durant la vie dans la rue. Il ne faut pas y voir qu'une réalité dépeinte en noir, comme le soulignent Hurtubise et ses collègues (2000 : 134) car, selon eux, les relations amoureuses s'inscrivent dans la même dynamique que celle évoquée pour expliquer le lien du moment : « *Comme les autres relations, les relations amoureuses prennent sens au présent, dans l'intensité des proximités du moment* ». Il s'agit donc de relations où le nomadisme et la mobilité sont incontournables.

1.2.3.3 Des réseaux qui se dispersent

Le réseau qui peut se former dans des endroits spécifiques est constamment appelé à se renouveler selon les déplacements de l'un, les voyages de l'autre, allant d'un temps de flottement à la stabilisation pour plus ou moins longtemps (Hurtubise et coll., 2000). Pour Hurtubise et ses collègues, la notion de réseau représente « *une réserve de contacts, d'interactions, de communications mais aussi un réservoir de sens et de pratiques, partagés au moins par les jeunes qui le composent* » (Hurtubise et coll., 2000 : 9) Comme il demeure important d'analyser le phénomène en se positionnant entre l'acteur et la structure, il convient de souligner que les pratiques d'intervention à l'égard des jeunes en situation de rue peuvent contribuer à fragmenter les réseaux et à disperser les jeunes qui orienteront leur cheminement pour éviter de faire l'objet d'interventions répressives (Bellot, 2001; Rainville, 2006). D'ailleurs, vers la fin de son terrain de recherche, par ses constatations et avec les commentaires recueillis auprès des intervenants, Bellot (2001 : 231) remarque que les jeunes sont de moins en moins visibles. Elle se questionne de cette façon :

Dans ces circonstances, alors que par ailleurs de nouveaux jeunes avides d'expériences nouvelles arrivent toujours dans le centre-ville, on est en droit de se demander où ils font leurs expériences, avec qui, dans quel contexte, puisque le groupe n'est plus tellement visible et pourrait donc ne plus faire office de protection.

En effet, il est intéressant de se demander comment évoluent les manifestations du phénomène en regard des pratiques d'intervention et où se déroulent les activités qui étaient, auparavant, plus visible à l'œil de l'observateur. Les réponses à ces questions permettraient de cibler les avenues à suivre pour accompagner les jeunes qui vivent ces expériences.

1.2.4 Un enracinement dans la rue

Lorsqu'un jeune poursuit une trajectoire qui le mène dans la rue, certaines conditions peuvent structurer son expérience et faire en sorte qu'il y vivra de façon permanente, bien qu'il existe une certaine marge de manœuvre et qu'il garde la possibilité de faire ses choix, comme le fait ressortir Bellot (2001) dans sa thèse doctorale. À l'instar de Dubet (1987) qui s'est penché sur la galère des jeunes, Bellot (2001) montre qu'un jeune, qui fait de son expérience dans la rue un mode de vie, construit une routine organisée autour de la survie, où le sens de la débrouillardise et le désir de faire la fête prennent toute l'importance.

Confrontés à des conditions de pauvreté et, plus souvent qu'autrement, limité du point de vue physique, affectif, mental ou social, les jeunes de la rue développent différentes stratégies pour se débrouiller dans cet univers précaire. Pour répondre à leurs besoins de base, quelques-uns se tournent vers les ressources qui leur sont dédiées et apprennent à aller chercher de l'aide de cette façon. Du point de vue monétaire, les jeunes de la rue peuvent demander la charité, se donner en spectacle de différentes façons pour attirer la faveur des passants, s'initier à la pratique du squeegee, aux pratiques liées à la prostitution ou, encore, s'impliquer dans des activités criminelles ou criminalisées, selon les écoles de pensées (Bellot, 2001; Denis, 2003). Ces jeunes errent le plus souvent entre les points de convergence où ils se font des sous et l'espace où ils rencontrent d'autres jeunes pour s'adonner à des pratiques hédonistes (Parazelli, 2002; Denis, 2003, Noël, 2004).

1.2.5 L'implication dans des activités déviantes ou criminelles

L'implication des jeunes de la rue dans des activités criminelles soulève plusieurs débats, lesquels ont des incidences directes sur les façons d'intervenir auprès de cette population. Dans la lignée des tenants de l'association différentielle (Sutherland, 1937) et du contrôle social (Hirshi, 1969), Hagan et McCarthy (1991; 1995; 1997) soutiennent qu'il est difficile de faire abstraction du passé du jeune et ne considérer que l'expérience dans la rue pour comprendre les pratiques criminelles des jeunes de la rue.

Toutefois, les auteurs mentionnent que l'implication dans le crime serait davantage une résultante des expériences dans la rue, les jeunes étant confrontés à des conditions de vie qui stimulent les conduites criminelles bien souvent renforcées par les interactions avec les pairs. Ainsi, le jeune acquiert des techniques facilitant l'apprentissage, et ultérieurement le passage à l'acte, mais également des justifications permettant de rationaliser ou d'excuser ses gestes. La participation au crime serait donc, selon ces auteurs, le fruit de l'influence des pairs, de la capacité d'apprentissage du crime et de la fréquence et de la durée des contacts avec des personnes qui s'adonnent à diverses formes de criminalité.

À la suite de son étude récente sur l'analyse de la délinquance des jeunes de la rue, Noël (2004) nuance cette vision en soulignant l'importance des activités criminelles avant la vie dans la rue pour bien des jeunes qui s'y retrouvent. L'auteure mentionne qu'un transfert de capital criminel se réalise entre la vie avant la rue et la vie passée dans cet espace. La délinquance des jeunes serait bien souvent persistante avant même l'arrivée dans la rue, ce qui signifie que les crimes réalisés avant l'arrivée dans la rue fourniraient des indices fiables sur l'éventualité de l'implication dans des activités criminelles dans la rue.

Par ailleurs, d'autres auteurs soulignent qu'en étant perméables à l'influence des pairs, les interactions des jeunes de la rue peuvent également encourager, d'une façon positive, des comportements socialement acceptables (Bellot, 2001; Haynie; 2001; Noël, 2004). Il paraît donc intéressant d'étudier d'une façon plus approfondie l'influence des pairs, ce qui soulève également l'importance de traiter des lieux de rassemblement, considérant les rencontres et les interactions qu'ils facilitent ainsi que les opportunités qu'ils procurent.

L'association entre jeunes de la rue et consommation de drogues est souvent citée dans les écrits. Dans ses études sur la question, Brochu (1995) soulève le rapport entre l'importance de la consommation de substances psychoactives illicites et la manifestation de problèmes polymorphes de conduites, entre autres, des comportements délinquants. Il ne s'agit pas ici de dire que tous ceux qui consomment enfreindront automatiquement les lois mais, plutôt, que ceux-ci se trouvent significativement plus souvent impliqués dans des activités illicites et, également, éprouvent plus de difficultés relationnelles avec les autres.

Noël (2004) fait ressortir la présence d'un lien entre la consommation et la vente de drogues en montrant que ce type de délits subit une augmentation après l'entrée dans le monde de la rue, ce qui est particulièrement marquant en ce qui a trait à la vente de cocaïne, alors que, parallèlement, les vols perpétrés par les jeunes diminuent significativement. L'auteur (Noël, 2004 : 95) précise que « *la description des contextes avant la vie à la rue et la rue elle-même a permis de constater que les jeunes de la rue affirment évoluer dans des contextes propices à l'expression de la délinquance* ». Quelle est donc la part des interactions avec les autres dans ce monde social dit propice à la délinquance?

1.2.6 L'occupation de l'espace public au centre-ville de Montréal : réactions et interventions

L'occupation de l'espace public par les jeunes de la rue, souvent associée à une figure de pauvreté et de précarité, n'est pas sans susciter des réactions de désapprobation sociale au sein de la population (Thomas 2000; Bellot, 2001; Parazelli, 2002; Demers, 2005). La façon de concevoir et d'appréhender les comportements associés aux jeunes de la rue s'est vue transformée dans les années 1990, notamment suite à la dramatisation du phénomène et l'introduction de nouvelles lois régissant leur présence et les activités auxquelles ils s'adonnent (Denis, 2000; Laberge, 2000; Bellot, 2001). Par exemple, la pratique du *squeegie* n'a pas toujours été dévalorisée socialement. Ce n'est qu'à partir de 1996 qu'elle se voit faire l'objet de plaintes massives et devient encadrée judiciairement par la modification des règlements municipaux (Denis, 2003).

Avec la revitalisation des secteurs déstructurés de la ville de Montréal, qui se traduit notamment par la construction de nouvelles habitations luxueuses au centre-ville (Demers, 2005), mais également avec les nombreuses festivités qui ont lieu au cours de la saison estivale et qui attirent des milliers de touristes, la présence des jeunes dans les lieux publics est souvent perçue comme étant dérangeante et fait l'objet d'interventions diverses (Bellot, 2001; Rainville, 2006).

Ayant pour but premier de ramener les jeunes vers un chemin de socialisation considéré comme « normal » et de réduire les effets négatifs de la vie dans la rue, deux types d'intervention sont le plus souvent réalisées, dans une optique éducative, curative ou répressive : l'intervention répressive et l'intervention communautaire d'assistance (Bellot, 2001).

1.2.6.1 *L'intervention communautaire d'assistance*

L'intervention communautaire offre des services aux populations en marge de la société afin de répondre à leurs besoins de base, de réduire les risques associés à la vie dans la rue et offrir un répit en cas de nécessité. (Bellot, 1995; Fournier et Mercier, 1996). Dans une perspective éducative ou curative, les stratégies d'intervention visent d'abord et avant tout la création d'un lien de confiance entre le jeune et l'adulte, un pont qui lui permettra de vivre des expériences positives avec les autres. À travers ses interactions avec les intervenants, le jeune pourra réaliser une série d'apprentissages sociaux, développer des habiletés sociales et relationnelles diverses et, selon les circonstances, diminuer son sentiment de méfiance à l'égard des adultes (Bellot, 2001; Le blanc et coll., 2002). Ces modes d'intervention permettent également de mieux accompagner le jeune et le soutenir aux moments qu'il juge opportuns, et de construire avec lui, en tant qu'acteur agissant pour sa propre vie, le processus de sortie de la rue (Colombo, 2003). Bien qu'elle soit pour plusieurs d'une grande utilité, certaines personnes refusent tout simplement l'aide communautaire, soit en raison des critères d'admissibilité parfois trop stricts qu'imposent les ressources, ou parce qu'elle va à l'encontre de leur valeurs personnelles de revendication ou de leur désir de liberté.

Durant les dernières années, on note une prolifération des organismes communautaires qui mettent de l'avant des philosophies d'intervention, des mandats d'action et des critères de sélection variés, auprès de clientèles parfois spécifiques. Certains organismes qui œuvrent auprès des jeunes de la rue constituent une forme d'aide étatique (Roy, Rhéaume, Rozier, et Hétu, 2000), c'est-à-dire qu'ils sont subventionnés par l'état pour réussir à desservir leur clientèle. Considérant le fait que le gouvernement subventionne, d'un côté la relation d'aide offerte par ces organismes communautaires, il apparaît contradictoire de voir que cette aide financière appui également, d'un autre côté, l'action répressive dans le domaine de l'intervention auprès des jeunes de la rue.

1.2.6.2 *L'intervention répressive*

L'intervention répressive se caractérise par des stratégies coercitives ayant comme objectifs la surveillance et le contrôle des populations dites déviantes (Thomas, 2000; Bellot, 2001), dans le but premier d'assurer la sécurité des citoyens. S'alignant avec l'accroissement de la place occupée depuis les dernières années par le secteur privé dans l'activité commerciale et économique, et même dans les domaines de l'éducation et de la santé, ce secteur prend « *une part de plus en plus importante dans le contrôle social de la criminalité et de la déviance* » (Bellot, 1995 : 22), d'où l'importance d'établir la distinction entre les forces de l'ordre publiques et les agences de sécurité privées.

L'intervention répressive s'effectue généralement en vertu de règles diverses régissant les établissements privées, du Code de sécurité routière, de la législation municipale ou du Code criminel, si la personne a commis un acte défini comme étant, dans un ou l'autre cas, une infraction. (Thomas 2000; Denis, 2000; Bellot, 2001). Les politiques et les mesures mises en place dans ce contexte visent globalement à interdire l'occupation de certains endroits tels que les devantures de commerces, les bancs de parcs, les parcs ou la voie de circulation routière par des populations jugées indésirables (Thomas, 2000). Selon Thomas (2000), ces règlements sont exposés à la fois comme un discours légal et comme des pratiques d'éviction, et entraînent des effets concrets sur la vie quotidienne des personnes qui se trouvent dans l'espace public. Comme le mentionne Billette (2006 : 77), pour atténuer les confrontations qui peuvent survenir dans l'espace urbain, « *une des réponses trouvées pour faire face à cette nouvelle réalité est la multiplication des lieux de partenariats entre divers groupes d'acteurs aux compétences divergentes pour améliorer les réponses en matière de sécurité* ».

Une autre stratégie consiste à réguler la présence des jeunes dans des endroits spécifiques, par des rondes constantes de policiers qui entrent en interactions avec eux de façon plus ou moins formelles, contribuant dans tous les cas à augmenter chez les jeunes le sentiment d'être surveillés et d'être contrôlés (Bellot, 2001). En réponse aux plaintes de citoyens et des commerçants, et en étant plus présents pour observer les conduites des jeunes qui enfreignent les différentes règles qui régissent la présence dans des endroits publics, les policiers utilisent les constats d'infraction comme outils pour intervenir auprès des jeunes de la rue (Denis, 2000). Or, cette criminalisation des pratiques des jeunes de la rue, ce que Bellot (2001) appelle le phénomène de contraventionnalisation, mènent certains jeunes dans une spirale où ils

accumulent des billets de contravention et, éventuellement des mandats d'arrestation étant incapables de les payer. Il en résulte des conséquences néfastes sur la vie de ces jeunes comme, par exemple, l'emprisonnement pour non-paiement d'amende et la perte de biens matériels (Bellot, 2001). Réagissant à cette situation, le *RAPSIM* (*réseau d'aide aux personnes seules et itinérantes de Montréal*) et la table de concertation jeunesse/itinérance du centre-ville ont mis sur pied l'Opération droit devant en réponse à la criminalisation jugée outrancière des personnes marginalisées.

Laberge et ses collègues (2000) soulignent que l'emprisonnement en réponse à une situation d'itinérance représente une source importante de précarisation et de marginalisation sociale, visant des jeunes déjà vulnérables étant donné leur trajectoire. De plus, en faisant fuir les jeunes d'un espace où une intervention communautaire se déploie (Bellot, 2001; Rullac, 2005), il s'agit de façons d'intervenir et de lois qui entrent en contradiction et qui, sur le plan de l'intervention sociale, soulèvent des doutes quant à l'harmonisation des politiques sociales (Laberge, Landreville, Morin et Casavant, 2000).

1.3 Problématique

L'historique des pratiques d'intervention à l'égard des itinérants et, plus spécialement, des jeunes de la rue et de leurs activités (fréquentation des parcs, quête, *squeegee*, *squatting*, consommation d'alcool et de drogues, trafic de drogues...) met en lumière la tendance actuelle de notre société d'opter pour des solutions de nature répressive en mettant de l'avant la dangerosité potentielle de cette population et la nécessité d'assurer la sécurité de la population face à la menace qu'elle représente. Malgré l'adage voulant que « nul n'est censé ignorer la loi », on a vite fait de constater que les nombreux règlements qui régissent la Ville de Montréal ne sont pas nécessairement connus des jeunes qui, souvent sans le vouloir, se placent en situation d'infraction.

En considérant la réalité de chaque jeune, qui se retrouve dans la rue pour différentes raisons et pour des périodes plus ou moins longues, la multitude des acteurs appelés à interagir avec eux et le contexte dans lequel se déroule l'ensemble des interactions citées, on ne peut nier qu'il s'agit d'un tableau complexe dans lequel se dessinent plusieurs occasions de confrontations. Celles-ci existaient parfois même avant même leur arrivée dans la rue.

Lucchini (1993), Bellot (2001) et Parazelli (2002) insistent sur le fait que le passage à la rue ne constitue pas obligatoirement une rupture avec le passé, mais bien une période transitoire durant laquelle les jeunes de la rue réalisent plusieurs apprentissages sociaux qui participent à la construction de leur identité. Les expériences interactionnelles vécues dans la rue s'inscriraient en continuité avec celles qui tracent leur cheminement, avant même leur arrivée dans la rue. Les jeunes développeraient donc, à l'intérieur des premiers systèmes dans lesquels ils évoluent, des scripts relationnels qui peuvent aider à mieux comprendre les motifs expliquant leur départ du domicile familial et les façons de réagir à la présence des personnes qui, avec eux, occupent l'espace public du centre-ville de Montréal. La façon de concevoir l'image de soi et des autres les amènerait à réagir de façon spécifique aux diverses situations rencontrées au quotidien, en fonction du contexte et de l'interprétation qu'ils se font de ces évènements.

En se penchant sur les interactions qui se vivent dans la rue sans perdre de vue les expériences vécues et les scripts relationnels qui se sont dessinés avant l'arrivée à la rue, il nous apparaît intéressant de voir s'il existe un lien entre les deux. Peu d'études se sont intéressées à ce sujet en se penchant précisément sur les interactions que les jeunes en situation de rue entretiennent avec leur environnement et les répercussions qui en découlent, notamment en regard de leur judiciarisation et de leur fréquentation des ressources d'aide.

Dans la même lignée que Bellot (2001), qui se questionnait sur l'influence des logiques d'intervention sur l'expérience de la rue, et la manière dont les interactions peuvent forger l'identité personnelle et sociale du jeune, cette étude tentera de répondre à la question suivante: « comment sont vécues les interactions des jeunes de la rue dans les lieux publics du centre-ville de Montréal, avec les personnes rencontrées quotidiennement ? »

CHAPITRE II

DÉMARCHE MÉTHODOLOGIQUE

Ce deuxième chapitre présente de façon détaillée les options méthodologiques retenues pour effectuer cette étude portant sur les interactions des jeunes de la rue au centre-ville de Montréal avec les personnes qu'ils rencontrent au quotidien. Tout d'abord, les objectifs qui sous-tendent cette recherche seront présentés, suivis du cadre théorique qui sert d'assise à notre étude et de la méthodologie privilégiée pour en soutenir la réalisation. Ensuite, les stratégies de cueillette et d'analyse des données seront précisées. Finalement, une brève présentation du profil de chaque répondant sera brossée afin que le lecteur puisse se familiariser avec ceux-ci, dont certaines interactions avec les personnes qui les entourent avant et durant l'expérience vécue dans la rue seront par la suite (chapitre IV) analysées.

2.1 Les objectifs de la recherche

L'objectif général de ce projet est de comprendre comment sont vécues les interactions des jeunes de la rue avec les personnes qu'ils rencontrent au quotidien, dans les espaces publics du centre-ville de Montréal. Nous tenterons d'atteindre cet objectif en tenant compte des scripts relationnels qui se sont dessinés avant l'arrivée des jeunes dans la rue.

Plus spécifiquement, il s'agit, dans un premier temps, de connaître les motifs et les circonstances qui amènent certains jeunes à fréquenter la rue. Il ne s'agit pas ici de s'attarder à toutes les raisons pour lesquelles ces jeunes se retrouvent dans une situation de précarité et d'avoir une lecture déterministe de leur parcours. Nous désirons plutôt cibler certains éléments qui ont pu fragiliser leur cheminement et qui peuvent aider à mieux comprendre leur façon d'entrer en relation avec les autres.

Dans un deuxième temps, nous désirons cerner les perceptions des jeunes de la rue quant aux interactions qu'ils ont avec les personnes qu'ils rencontrent au quotidien. Nous nous penchons spécialement sur les expériences d'interactions vécues durant leur(s) épisode(s) de vie dans la rue, mais également sur les moments de leur vie où ils considèrent avoir retrouvé une certaine stabilité, soit parce qu'ils sont parvenus à se sortir de la rue ou, encore, parce qu'ils ont réussi à vivre des changements qu'ils perçoivent comme étant positifs.

Finalement, dans un troisième temps, nous voulons connaître et comprendre les répercussions qui, du point de vue de ces jeunes, découlent de leurs interactions avec les autres.

2.2 Le cadre théorique

Les fondements théoriques choisis pour aborder notre objet d'étude s'inscrivent en partie dans le paradigme constructiviste qui soutient que le crime est une réalité socialement construite, qui n'existe qu'après l'entrée en jeu des processus d'établissement d'une règle et d'application de celle-ci. Dans une perspective constructiviste, plusieurs auteurs (Laberge, 2000; Dorvil et Mayer, 2001; Poupart, 2004) ont mis en lumière les processus de définition de la déviance, d'attribution du statut de délinquant et la construction d'événements en infractions pénales qui affectent la réalité des itinérants et des jeunes de la rue, notamment en raison de leur présence visible dans les lieux publics.

2.2.1 *L'interactionnisme et l'étude des carrières déviantes*

Les interactionnistes mettent de l'avant des idées qui viennent rompre avec les perspectives positivistes traditionnelles et nous paraissent intéressantes pour éclairer les expériences des jeunes de la rue. Selon les interactionnistes, la déviance est le résultat d'un processus par lequel le comportement d'un individu est défini socialement par les autres comme étant marginal. La façon de concevoir un acte est dès lors liée de près au contexte social, aux croyances ainsi qu'aux différentes représentations et normes établies qui permettent de définir un comportement comme acceptable ou non. Une des contributions majeures amenées par les interactionnistes réside dans la façon d'aborder leur objet d'étude, soit par l'étude des carrières déviantes et, plus précisément, des processus par lesquels un individu s'implique dans des activités déviantes telles la prostitution ou la consommation de drogues. Contrairement aux positivistes qui cherchent à identifier les différents facteurs causant le comportement déviant, les interactionnistes se demandent plutôt *comment* un individu devient déviant. Ceux-ci se détachent donc d'une conception déterministe de la déviance et créent une ouverture sur l'interprétation et le sens que l'individu donne à sa réalité.

Inspirés de l'approche phénoménologique, les interactionnistes considèrent qu'il est important de partir de la perspective même de l'individu pour mieux comprendre la pratique d'une activité déviant, comment les événements sont compris et quelles interactions sont susceptibles d'amener un individu à commettre un acte qui sera ensuite qualifié de déviant. Finalement, ils s'attardent aussi aux différentes conditions objectives pouvant influencer le cheminement des individus.

L'importance accordée par les interactionnistes à la perspective de l'individu soulève, pour plusieurs, la question de la validité relative des informations lorsqu'elles proviennent de l'acteur lui-même, contrairement à celles qui sont appuyées par des bases théoriques fondées.

Pourtant, comme le souligne le théorème de Thomas (1928 : 571), « *If men defines situation as real, they are real in their consequences* ». Autrement dit, partir de la perspective des individus et du sens qu'ils donnent à leur réalité permet de mieux comprendre leurs réactions, celles-ci étant fondées sur l'interprétation qu'ils font des situations qu'ils vivent.

2.2.2 Des interactions qui forgent l'expérience : deux concepts clés imbriqués

À cette étape, il importe de mettre en relief les concepts d'expérience et d'interactions qui tracent le cadre théorique de notre étude, particulièrement lorsqu'on considère que la rue est un endroit où sont vécues des expériences diverses, influencées en grande partie par les interactions qui se tissent entre les jeunes et les personnes qui les entourent.

2.2.3 L'expérience sociale

En s'appuyant sur les écrits existants, définissons brièvement le concept d'expérience qui est utilisé dans le cadre cette de recherche. Quelques auteurs se sont penchés sur cette notion, dont Dubet (1994) dans son œuvre *Sociologie de l'expérience*, qui se veut une référence clef dans le champ des sciences sociales. Pour cet auteur, qui s'inscrit dans le courant de pensée de Mead (1934), l'identité est continuellement en construction et se transforme notamment et même principalement en fonction des interactions vécues avec autrui. À partir de cette idée, Dubet définit l'expérience sociale comme étant : « *les conduites individuelles et collectives dominées par l'hétérogénéité de leurs principes constitutifs, et par l'activité des individus qui doivent construire le sens de leurs pratiques au sein même de cette hétérogénéité.* » (1994 : 15). Autrement dit, l'expérience sociale se forme de situations quotidiennes, en présence de plusieurs mécanismes, règles et normes parfois contradictoires (hétérogènes), mais qui appartiennent à des systèmes structurés imbriqués, à travers lesquels les individus doivent se positionner, se construire une action autonome et une identité qui leur est propre.

Bellot (2001) souligne également que l'expérience sociale dévoile la quête de l'autonomie de l'individu, et ce, dans le vécu au quotidien et dans les interactions avec les autres. Le fait d'entretenir un rapport particulier avec la rue ne doit donc pas être appréhendé comme une situation devant laquelle l'individu est totalement soumis aux contingences de la société, à des causes complètement extérieures à lui. Il s'agit plutôt d'une expérience certes soumise aux circonstances particulières et aux contraintes sociales, mais où il prend place en tant qu'acteur qui interprète les circonstances, les contraintes et les actions des autres et réagit en fonction de sa propre lecture de la situation.

2.2.4 L'interaction sociale

Sans revoir l'ensemble des prémisses mises de l'avant par les tenants du courant interactionniste, notons que la définition que nous employons pour désigner ce qu'est une interaction se base principalement sur les travaux de Mead (1934) et de Blumer (1966). Selon ces auteurs, la vie en société implique nécessairement des interactions entre les différents membres qui la forment, lesquelles interactions sont souvent prises pour acquises dans l'étude des comportements sociaux.

Tout d'abord, il faut mentionner qu'une interaction se déroule entre deux ou plusieurs acteurs et qu'elle occupe une place cruciale dans la vie des individus. En effet, c'est à partir des processus d'interaction que l'individu forme son identité, adopte certaines conduites, et réajuste ses comportements, selon les circonstances et les réactions des autres (Blumer, 1966). Ainsi, le concept d'interaction permet de couvrir tout l'éventail d'associations possibles entre les êtres humains, que ce soit, par exemple, la collaboration, la confrontation ou, encore, la domination.

Certains auteurs, dont Hurtubise, Vatz Laaroussi et Dubuc (2000), approfondissent la question en parlant de relations, voire de réseaux entretenus par les jeunes de la rue. Pour ces auteurs, la notion de réseau représente « *une réserve de contacts, d'interactions, de communications mais aussi un réservoir de sens et de pratiques, partagés au moins par les jeunes qui le composent* » (Hurtubise et coll., 2000 : 9). Cette notion occupe une place centrale dans leurs travaux. Dans leur étude réalisée à Sherbrooke, les chercheurs adoptent une approche qui situe les jeunes dans des dynamiques dont ils sont les protagonistes, en interaction avec leurs pairs, leur famille et les autres acteurs de la communauté.

Inspirée par ces auteurs, il nous paraît pertinent d'accorder une attention particulière aux interactions entretenues par les jeunes de la rue avec les personnes qui les entourent, ainsi qu'aux effets, tant positifs que négatifs, qui en découlent, ceci sans présupposer qu'ils sont parvenus à se former un *réseau*, comme la situation l'aurait permis pour certains jeunes de la rue de Sherbrooke, où le phénomène se dessine dans un contexte bien différent de celui qui prévaut dans notre métropole.

2.3 La méthodologie

À ce jour, peu de recherches se sont intéressées spécifiquement aux interactions que les jeunes de la rue tissent avec les personnes qu'ils rencontrent quotidiennement, dans le but de comprendre le sens qu'ils donnent à ces interactions et les répercussions qui en découlent. En voulant ausculter, dans une perspective phénoménologique, cette facette de l'expérience des jeunes laissée dans l'ombre, notre étude doit être conçue comme une démarche exploratoire à visée compréhensive. Ceci étant, une approche qualitative paraît s'imposer. Une telle approche permet en effet d'explorer un phénomène dans toute sa complexité. Il faut d'ailleurs reconnaître qu'il peut se révéler difficile, voire impossible, de quantifier les interactions des jeunes et les répercussions qui en résultent (Deslaurier et Kérisit, 1997; Angers, 2005), celles-ci étant par trop nombreuses et complexes. Il s'agit plutôt de mettre l'accent sur celles qui, du point de vue des jeunes, auraient marqué leur parcours.

Étant donné les objectifs que nous poursuivons, la méthode de recherche privilégiée doit permettre de cerner l'univers pratique et symbolique des personnes interviewées, et de demeurer le plus fidèle possible à leur perspective dans le but de saisir au mieux leur réalité (Deslaurier et Kérisit, 1997). Selon Pires (1997), l'approche qualitative permet de plonger dans l'univers de l'autre et de rendre compte en profondeur de l'expérience et du point de vue même des acteurs qui la vivent. Ainsi, dans une perspective phénoménologique, cette approche se révèle utile pour mieux comprendre la réalité quotidienne du point de vue des acteurs sociaux, confrontés à des contraintes situationnelles (Muchielli, 1983).

2.3.1 Stratégies de collecte des données

Afin de répondre à notre objectif de recherche, l'ensemble des données a été recueilli à partir de quinze entretiens semi-directifs réalisés durant les saisons estivales 2006 et 2007.

Le recours à l'entretien semi-directif s'explique d'abord par le fait qu'il constitue un outil qui facilite l'accès à l'expérience des individus et l'exploration en profondeur de leur point de vue à partir de leur témoignage. En effet, ceci est jugé nécessaire pour mieux appréhender et comprendre leur conduite (Poupart, 1997). L'entretien de type semi-directif permet d'approfondir la perspective de l'interviewé par la relance des pistes qui ont été spontanément abordées par lui.

L'entretien semi-directif permet en outre de se rapprocher du cœur de l'étude par l'introduction de différents thèmes qui apparaissent importants aux yeux du chercheur, et qui ne sont pas abordés d'emblée par l'interviewé (Poupart, 1997). Notons que certaines difficultés peuvent être rencontrées lors de la réalisation d'entretiens avec les jeunes de la rue (Denis, 2000; Bellot, 2001). Par exemple, certains éprouvent des troubles d'attention, le besoin de bouger ou, encore, la sensation de « craving » dû au manque de drogue. Le mode semi-directif est alors utile car il permet de recentrer leur discours par l'introduction de thèmes jugés pertinents, en vue de mieux éclairer l'objet d'étude.

2.3.2 La préparation du terrain de recherche

Les sources de données ciblées pour atteindre les objectifs spécifiques de notre recherche ont été choisies suite à une démarche pré-exploratoire réalisée à partir du mois d'avril 2005 jusqu'au mois d'août 2005. Celle-ci a permis d'avoir une meilleure connaissance des acteurs impliqués dans la dynamique entourant le phénomène des jeunes de la rue.

2.3.2.1 Des patrouilles avec des agents socio-communautaires

D'abord, deux patrouilles d'observation ont été réalisées en compagnie d'agents socio-communautaires de la section intervention-jeunesse et du module prévention du Service de police de la Ville de Montréal.

Cette première étape consistait à accompagner les policiers lors de leur campagne de prévention au centre-ville de Montréal. Ceux-ci portaient à la rencontre des jeunes pratiquant le *squeegie* en vue de les informer des mesures répressives prises durant l'été à l'égard de cette pratique.

Ces patrouilles ont permis de mieux saisir le rôle des agents socio-communautaires et des policiers patrouilleurs et de cibler quelques points de rencontre où se regroupent les jeunes de la rue. De plus, cette expérience a permis d'observer comment pouvaient se dérouler les interactions entre les jeunes et les personnes représentant le Service de police de la Ville de Montréal.

2.3.2.2 Une participation au Comité sur les jeunes fréquentant la rue

Ensuite, une participation, en tant qu'étudiante, au *Comité sur les jeunes fréquentant la rue*, du printemps 2005 jusqu'à l'automne 2006, a permis d'établir un contact avec plusieurs intervenants qui œuvrent auprès des populations vivant en marge de la société. Vers la fin de l'année 2006, devant l'impossibilité de continuer ses activités de concertation en raison de contraintes organisationnelles, le comité s'est dissous, n'ayant accompli qu'une partie de sa mission.

Le comité regroupait des praticiens du milieu communautaire, des policiers, des représentants de la Ville de Montréal et, à l'occasion, des jeunes de la rue, dans le but de travailler en partenariat à la recherche et à l'élaboration de projets concrets, porteurs de développement social. Les rencontres favorisaient également l'échange et la discussion quant aux situations particulières rencontrées sur le terrain qui suscitaient des questionnements entre les protagonistes. La participation à ce comité a facilité la compréhension des perceptions de chaque acteur concerné par le phénomène des jeunes de la rue, et des différentes façons d'envisager l'intervention auprès de ceux-ci. C'est dans le cadre de ce comité qu'a pris forme notre étude sur l'expérience des jeunes qui occupent l'espace public Montréalais, leurs interactions avec leur environnement et les répercussions, positives ou négatives, qui en découlent.

2.3.3 L'échantillonnage

2.3.3.1 Les organismes impliqués dans le recrutement des répondants

Lors de la négociation du terrain de recherche, il était important d'obtenir la collaboration et la confiance des personnes acceptant de participer à l'étude.

Afin de nous aider à recruter des jeunes qui se considéraient eux-mêmes comme des jeunes de la rue, nous avons demandé l'appui des intervenants² qui siégeaient au sein du *Comité sur les jeunes fréquentant la rue*, avec lesquels nous avons déjà établi un contact.

Lors de la première phase de recrutement, au début de la saison estivale 2006, les intervenants et responsables de l'organisme *Action Séro-Zéro* et de l'unité d'intervention mobile *l'Anonyme* nous ont aidée à recruter des jeunes de la rue pour effectuer nos premiers entretiens. *Action Séro-Zéro* est un organisme communautaire actif depuis 1991, qui propose aux hommes gais, bisexuels ou pratiquant des activités sexuelles avec une clientèle masculine divers programmes gratuits de promotion de la santé et de prévention du VIH et des autres infections transmissibles sexuellement et par le sang (ITSS). *L'Anonyme* est un organisme qui a vu le jour en 1989 et qui a commencé officiellement ses activités en 1990 après avoir reçu un prix de la fondation *Gannett*. Cet organisme, composé essentiellement de travailleurs de rue qui, entre autres, se déplacent dans une roulotte motorisée, offre aux jeunes de 14 à 30 ans des services de prévention du VIH et vise la diminution des méfaits reliés aux comportements à risque posés par les jeunes marginaux et les utilisateurs de drogues injectables.

Lors de la deuxième phase de recrutement, au printemps et à l'été 2007, l'organisme *Dans la rue*, connu autrement sous le nom de *Chez Pops*, nous a ouvert ses portes pour nous permettre d'assurer une présence constante au centre de jour durant l'heure du dîner, et, ainsi, rencontrer des jeunes susceptibles de vouloir participer à notre recherche. Le centre de jour *Chez Pops* a été créé en 1997 afin d'offrir aux jeunes qui vivent dans la précarité des services alimentaires, médicaux, d'accompagnement et des dons de vêtements. Durant le jour, il leur est possible de réaliser des activités diverses et de suivre des cours pour terminer leurs études secondaires.

² Le masculin est ici utilisé pour alléger le texte.

Avec l'aide des différentes ressources mentionnées et des jeunes rencontrés, qui eux-mêmes nous présentaient d'autres jeunes par la suite, le recrutement des répondants a pu se réaliser sans embûche. Il convient de souligner que nous avons offert une compensation financière de 15 dollars par entretien, ce qui a contribué à susciter la motivation des jeunes.

2.3.3.2 *Les techniques de recrutement des répondants*

C'est d'abord à partir d'une technique de tri expertisé (Anger 2005) que les jeunes de la rue ont été recrutés pour participer à notre étude. Ceci consistait à rencontrer les répondants par l'entremise d'intervenants qui les connaissent et savent qu'ils se définissent comme des jeunes de la rue. Nous avons donc préalablement pris contact avec les intervenants clés mentionnés plus haut afin qu'ils nous introduisent auprès des jeunes susceptibles d'accepter de réaliser un entretien sur notre sujet d'étude. Lors de nos présences au *Centre de jour chez Pops*, c'est l'intervenant qui se trouvait sur le plancher qui abordait en premier lieu les jeunes, avant que nous nous présentions à eux.

Comme il paraissait souhaitable de compléter l'échantillon « *en cascade* » (Deslauriers et Kérisit, 1997) avec des jeunes qui ne fréquentent pas les ressources, ceci pour diversifier l'échantillon et le rendre ainsi plus représentatif, nous avons demandé aux jeunes référés par les organismes s'ils connaissaient d'autres jeunes ne fréquentant pas nécessairement l'organisme, susceptibles de se prêter volontairement à une entrevue avec nous.

2.3.3.3 *La technique d'échantillonnage*

Afin de recueillir un éventail de représentations et d'expériences, nous avons choisi une technique d'échantillonnage par cas multiples, utilisée en méthodes qualitatives (Pires, 1997; Angers, 2005).

Pour aborder l'objet d'étude dans toute sa complexité et tenter de tirer des conclusions le plus nuancées possible, nous avons visé à prélever un échantillon qui soit issu de la population à l'étude, tout en rendant compte d'une variété d'expériences vécues par les jeunes de la rue (Pires, 1997).

Étant un groupe relativement circonscrit, à l'intérieur duquel on retrouve, bien sûr, une diversité de points de vue et d'expériences, il convenait d'utiliser l'échantillonnage par homogénéisation, tel que décrit par Pires (1997). L'auteur explique que ce type d'échantillon est utilisé par le chercheur qui veut étudier un groupe relativement homogène ou autrement dit, « *un milieu organisé par le même ensemble de rapports socioculturels* » (1997 : 159).

Le groupe ainsi constitué compte finalement quinze jeunes de la rue, garçons et filles âgés entre 14 et 25 ans, qui ont fréquenté, à un moment ou un autre de leur expérience vécue dans la rue, le centre-ville de Montréal. Le choix du critère d'âge minimum s'explique par le fait que le consentement des parents est requis en dessous de 14 ans pour assurer la participation de leur enfant à la recherche. De toute évidence, le consentement parental aurait pu être difficile à obtenir, notamment dans le cas des jeunes qui ont fui une situation familiale difficile pour venir vivre dans la rue

2.3.3.4 *Les critères d'échantillonnage*

Pour rendre compte de la diversité des expériences vécues par les jeunes de la rue et, comme le souligne Pires (1997), rendre maximale l'étude du groupe choisi, il importe de respecter le principe de diversification interne et de recruter des jeunes qui présentent des caractéristiques différentes. Une des spécificités de la méthode qualitative étant la souplesse, permettant ainsi au chercheur de construire ses objets d'étude au fur et à mesure que se déroule la recherche, les critères de diversification interne se sont modifiés en cours de route, selon les obstacles rencontrés et les découvertes réalisées.

En raison des problématiques qui touchent le monde de la rue, notamment les problèmes de santé mentale et de consommation de drogues, le choix des jeunes n'a pu se faire complètement au hasard. D'abord, ceux-ci devaient être suffisamment alertes pour participer à l'entrevue, ce qui excluait automatiquement ceux qui présentaient des problèmes marqués de santé mentale, de même que les personnes en état d'intoxication aigue. Ensuite, l'âge s'est imposé comme un premier critère de diversification de l'échantillon puisque l'expérience d'une personne peut varier selon la période de sa vie, laquelle peut, éventuellement, influencer à son tour la durée de fréquentation du monde de la rue.

Deux groupes ont été formés, soit les répondants qui se situent entre 14 et 19 ans et ceux qui ont de 20 à 25 ans. Le sexe est le second critère de diversification choisi, étant soupçonné que l'expérience de la rue d'une fille peut être bien différente de celle d'un garçon. À ce titre, l'échantillon est formé de façon équitable en fonction du genre, regroupant 8 garçons et 7 filles. Finalement, nous avons tenté de diversifier notre échantillon en considérant le lieu de provenance des jeunes et en recrutant des jeunes originaires de la ville de Montréal, de la Rive-Sud de Montréal et de régions plus éloignées comme la Gaspésie et le Nouveau-Brunswick, tous vivant un épisode de vie dans la rue au centre-ville de Montréal.

En choisissant la méthodologie qualitative et l'échantillonnage par cas multiples, nous désirons réaliser une étude en profondeur d'un groupe relativement restreint plutôt que d'obtenir un portrait ou une vision globale d'un groupe statistiquement représentatif d'une population. Pour ce faire, nous avons sélectionné nos répondants en s'attachant au principe de diversification interne (intragroupe) par lequel nous avons choisi le genre et l'âge comme critères pour rencontrer des jeunes de la rue qui vivent des expériences variées et en sont à une étape différente de leur cheminement. Les personnes interviewées sont alors susceptibles de nous en apprendre davantage sur le phénomène étudié. Selon Pires (1997), cette démarche fait partie intégrante du processus de saturation empirique, qu'il définit de la façon suivante: « *La saturation empirique désigne alors le phénomène par lequel le chercheur juge que les derniers documents, entrevues ou observations n'apportent plus d'informations suffisantes nouvelles ou différentes pour justifier une augmentation du matériel empirique* ». (p.157) Ceci dit, tout au long de cette étude, par nos choix méthodologiques nous avons mis de l'avant l'intérêt pour l'exploration en profondeur sans pour autant mettre de côté l'importance de la comparaison, ce qui nous a amené à rencontrer plus de jeunes que nous avions prévu au début du projet. Nous avons donc considéré les données comme étant saturées empiriquement lorsque nous avons observé plusieurs recoupements et une certaine redondance dans les propos des jeunes.

2.4 Le déroulement des entretiens

2.4.1 La prise de contact

Qu'il s'agisse d'un jeune recruté par l'entremise d'un intervenant ou via un autre jeune de la rue avec qui un entretien avait préalablement été réalisé, un effort de rigueur et de constance a été mis pour reprendre la même consigne de prise de contact, au risque de répéter des informations qui avaient déjà été mentionnées lors du contact initial avec la personne intermédiaire. Le premier contact s'établissait en personne ou par téléphone, selon les circonstances. Le verbatim intégral de la consigne de prise de contact se formulait comme suit :

Bonjour, je m'appelle Sabine, je suis l'étudiante de l'Université de Montréal, dont X (la personne intermédiaire) t'a parlé. Comme tu sais, je suis en train de faire une recherche sur les expériences des jeunes de la rue. Je m'intéresse aux interactions des jeunes de la rue avec les autres. Est-ce que tu serais toujours intéressé à participer à une entrevue d'environ une heure avec moi. Ce que tu me diras restera confidentiel et anonyme et, si tu me permets, l'entrevue serait enregistrée.

La question de la rémunération n'est pas abordée dans cette consigne de départ puisque la personne intermédiaire avait, dans la plupart des cas, déjà mentionné ce détail pour susciter la collaboration du jeune. Après avoir reçu une réponse positive, le jeune avait le choix de réaliser l'entrevue dans un local de l'organisme, dans un café tranquille ou dans un parc, selon la température extérieure.

2.4.2 La consigne de départ

Comme rampe de lancement de l'entretien, la consigne de départ est formulée simplement, dans un langage accessible aux jeunes rencontrés dans le cadre de cette étude. Afin de laisser la plus grande latitude à l'interviewé dans l'organisation de son récit, et en fonction des aspects qui lui paraissent prioritaires à traiter, la conduite de l'entretien débutait avec cette large consigne: « *J'aimerais que tu me racontes comment ça se passe pour toi dans la rue avec les personnes qui t'entourent* ». Malgré que nous ayons certains a priori sur les personnes qui entourent les jeunes de la rue, nous désirions leur laisser le libre choix d'identifier les personnes rencontrées au quotidien, considérant que cela nous donnait des indices sur l'importance accordée à chaque rencontre.

2.4.3 Les thèmes introduits durant l'entretien

Après avoir laissé le répondant explorer son univers symbolique et pratique, et avoir utilisé certaines techniques non-directives pour l'aider à approfondir son récit, quelques thèmes étaient introduits afin de connaître et comprendre comment se déroulent plus spécifiquement les interactions avec les autres acteurs entourant les jeunes de la rue. Par exemple, les thèmes graviteront autour des circonstances expliquant leur présence sur la rue, les interactions avec les autres personnes (les jeunes, les membres de leur famille, les intervenants communautaires et institutionnels, les policiers, les agents de sécurité, les commerçants et les autres citoyens), la fréquentation des ressources d'aide et les besoins à combler.

2.4.4 La fiche signalétique

À la fin de chaque entrevue, les participants répondaient à des questions plus précises, constituant la fiche signalétique. Celle-ci permettait de compléter les informations recueillies durant l'entretien. La fiche signalétique, présentée à l'annexe 1, a permis notamment de remettre en contexte quelques informations reçues en cours d'entretien et de comprendre certaines expériences vécues par les jeunes rencontrés. Les données recueillies peuvent être regroupées en deux grandes catégories : soit des variables sociologiques conventionnelles et des variables spécifiques liées plus spécialement à notre objet d'étude.

Dans la catégorie des variables sociologiques, on retrouve les coordonnées de l'entretien (date, heure de la passation de l'entretien, durée réelle, endroit, organisme de référence, personnes intermédiaire) et les coordonnées de la personne interviewée (âge, genre, ville de naissance, nationalité, nombre de frère et/ou de sœur, nationalité des parents, langue apprise à la naissance et langue parlée couramment).

Les variables spécifiques concernent : la formation scolaire et professionnelle du jeune et de ses parents; les circonstances expliquant sa présence dans la rue; le temps passé dans la rue; les voyages réalisés (s'il y a lieu); le fait d'avoir ou non un partenaire amoureux ou des enfants; la prise en charge institutionnelle par le système de protection de la jeunesse ou le système de justice; les placements en centre d'accueil; le dossier criminel et les sentences d'emprisonnement; la consommation de drogues et les aspects concernant la santé physique ou mentale du répondant.

2.4.5 Le contexte entourant les entretiens

La plupart des entretiens ont été réalisés dans un local proposé par les intervenants communautaires de l'organisme ayant référé le répondant. Ces locaux procuraient l'avantage d'être calmes, suffisamment grands pour permettre une certaine distance entre l'intervieweur et l'interviewé et aménagés pour ce genre de rencontre. Dans le cas des jeunes référés par l'Unité d'intervention mobile l'Anonyme ou par d'autres jeunes rencontrés, le lieu du déroulement de l'entrevue était préalablement choisi conjointement par le répondant et la chercheure. Il pouvait s'avérer difficile de trouver un endroit calme pour faciliter la conduite de l'entretien et assurer la confidentialité du témoignage, mais les jeunes ont manifesté le besoin d'être un peu à l'écart. Pour la chercheure, il s'agissait de trouver un endroit calme où il n'y avait pas trop de bruits susceptibles de nuire à l'enregistrement. Quelques entretiens ont eu lieu dans des cafés, où les bruits sont plus importants, ce qui a contribué à rendre plus ardue la retranscription intégrale des verbatim. Les autres entretiens ont eu lieu dans des parcs du centre-ville de Montréal lorsque la température le permettait, ce qui était apprécié des jeunes qui pouvaient fumer librement, et se montraient donc moins pressés de terminer l'entretien.

2.5 Le profil des jeunes interviewés

Afin de permettre au lecteur de se familiariser avec les jeunes qui ont accepté de participer à cette recherche, nous dresserons maintenant, brièvement, le profil de chaque répondant.

Alex

Alex est un jeune homme âgé de 24 ans, grand, mince, d'un teint pâle, né à Montréal au sein d'une famille francophone. Provenant d'une famille à faible revenu et ayant peu de scolarité, il a laissé l'école après avoir complété son secondaire un, pour ensuite se diriger vers la rue. Il a vécu plusieurs épisodes dans la rue, entrecoupés d'un placement en centre de réadaptation et de retours avec sa mère. Durant sa jeunesse, il dit avoir déménagé au moins une quinzaine de fois, avoir vécu des conflits et avoir été témoin d'abus physiques que son beau-père commettait envers son plus jeune frère. Ce dernier suit les traces d'Alex et vit, lui aussi, des expériences dans la rue. Alex se décrit comme un garçon solitaire, assez sociable, qui n'a pas besoin des autres pour vivre. Il pratique des activités liées à la prostitution masculine et consomme différentes drogues, plus régulièrement de la cocaïne. Il affirme être un peu comme son père qui a eu plusieurs condamnations au pénitencier, mais il dit n'avoir jamais été condamné pour des crimes contre la personne. Il a, dans son dossier, pour au moins 12 000 dollars de contraventions pas payées. Il est atteint du VIH et de l'Hépatite C.

Al le superficiel

Al le superficiel est un jeune homme de 25 ans, né à Montréal dans un milieu aisé financièrement qu'il perçoit comme très strict. Ses parents sont deux professionnels exerçant des métiers respectables. Ses deux parents sont d'une autre nationalité: sa mère provient d'Amérique du sud, et son père, d'un pays dans les Antilles. À 13 ans, il a été placé en centre de réadaptation en raison de son implication dans les gangs de rue et de sa consommation excessive de marijuana. Suite à ce placement, il a laissé l'école et est parti en fugue à l'âge de 14 ans; il ne s'est jamais fait prendre et a vécu dans la rue jusqu'à ses 19 ans. Il se décrit comme étant polytoxicomane et explique que son dossier criminel a la grosseur d'une bible. Il a été emprisonné environ 5 fois pour voies de fait et revente de stupéfiants. Sa vie est donc marquée par l'instabilité, alternant entre des épisodes de vie dans la rue et en appartement. Il a eu une relation sérieuse avec une fille. Un garçon est né de cette relation mais ils n'ont pas de contacts. Al a revu ses parents à l'âge de 23 ans, après avoir repris ses études et avoir complété une attestation d'études secondaires.

Amélie

Amélie est une fille âgée de 19 ans, avec une bonne vitalité d'esprit, portant plusieurs percings au visage. Elle est née à Longueuil et a habité cette ville toute sa jeunesse. Elle dit provenir d'une bonne petite famille, aisée financièrement, de laquelle elle se démarque par son allure rebelle, un peu punk. Elle a terminé son secondaire et est partie de chez elle par la suite, étant trop souvent en conflit avec sa mère depuis qu'elle consomme et vend de la marijuana. Elle décide d'abord de partir en appartement et, rapidement, elle laisse tout et part vivre ses aventures dans la rue. Elle a voyagé à plusieurs occasions en Amérique du Nord et en Amérique Centrale. C'est à la suite d'une grave pneumonie qu'elle commence progressivement à construire son processus de sortie de la rue. Elle se dirige alors vers l'école du Cirque et travaille maintenant dans ce domaine. Elle consomme encore régulièrement de la marijuana, mais de façon plus raisonnable, dit-elle.

Anabelle

Anabelle a 23 ans. Elle est née à Montréal, d'une mère inconnue. Elle ne connaît pas non plus son père. Sa mère l'a abandonnée en la laissant à la gardienne, chez qui elle a vécu une partie de sa jeunesse. Cette femme éprouve de gros problèmes de consommation de cocaïne et a un fils qui en subit les conséquences. Anabelle a vécu en centres de réadaptation de 11 ans jusqu'à 13 ans, d'où elle a fait une fugue car elle ne supportait plus les contraintes et les règles exigées. Elle a commencé à consommer des drogues dures et fait de la prostitution pour payer sa consommation. Elle a vécu plusieurs relations amoureuses, empreintes de violence, desquelles elle a éprouvé de la difficulté à se sortir. Elle vit également en conflit perpétuel avec sa mère adoptive, et est en train de faire des démarches pour adopter le fils de celle-ci, qu'elle considère comme son frère, afin qu'il ne subisse plus les affres de sa mère. Elle a une fille de quatre ans, qu'elle vient tout juste de recommencer à voir, mais elle refuse de parler de cette situation, encore trop douloureuse pour elle.

Binette

Binette est un gars âgé de 21 ans, provenant du Nouveau-Brunswick, de parents qui parlent français, n'ayant pas de diplôme d'études secondaires. Il a un teint rouquin, est d'une grandeur moyenne et assez verbomoteur de nature. Dans sa façon de parler et de répondre aux questions de la fiche signalétique, son discours est morcelé. Binette est le plus âgé d'une famille reconstituée; il a un petit frère, une petite sœur, deux demi-frères et une demi-sœur. Ses parents ne sont pas diplômés et sont impliqués dans des activités criminalisées. Il a déménagé plusieurs fois durant son enfance et a vécu un long placement en centre de réadaptation au Nouveau-Brunswick à partir de l'âge de cinq ou six ans, jusqu'à ce qu'il parte en fugue. Par la suite, il a beaucoup voyagé à Toronto, Vancouver et aux États-Unis. Pour arriver à combler ses besoins, il fait de petits vols, profite des autres, quête et pratique des activités liées à la prostitution. Il a été condamné à des sentences pour des crimes contre les biens et contre la personne et a reçu au moins une trentaine de contraventions non payées depuis son départ du Nouveau-Brunswick.

John

John est un garçon âgé de 23 ans, peu volubile, grand, d'apparence soignée et habillé à la dernière mode. Il est né à Montréal de parents anglophones et a habité sur la Rive-Sud de Montréal pendant la majeure partie de sa vie. Ses parents habitent maintenant dans la région de Toronto. Son beau-père est ingénieur et sa mère serveuse. Médicamenté au Ritalin durant son enfance, John affirme qu'il a éprouvé des problèmes de comportements de 6 à 12 ans. Ce n'est qu'à 18 ans qu'il se fait mettre à la porte par sa mère, suite à plusieurs vols commis chez lui et un vol pour la compagnie où il travaille. Il consomme excessivement de la cocaïne et croit qu'il devrait arrêter de consommer avant de revenir « dans le portrait »... Il n'a jamais vécu de placement durant sa jeunesse mais a été condamné au provincial pour des vols, pour un total de 20 mois. Il est atteint de l'Hépatite C.

Khristine

Kristine est une fille de 24 ans, de stature imposante, qui est native de Sherbrooke. Son père est diplômé en comptabilité alors que sa mère n'a pas complété ses études secondaires. Son père est membre d'un groupe de motards criminalisés et celui-ci l'aide souvent en lui envoyant de l'argent ou en lui prêtant sa roulotte pour ne pas qu'elle soit prise à vivre dans la rue. Malgré tout, n'ayant pas son diplôme d'études secondaires et aucun travail, elle se retrouve souvent dans la rue pour des périodes prolongées. Elle a été en centre d'accueil jusqu'à l'âge de 18 ans, après quoi elle s'est retrouvée dans la rue, errant de ressource en ressource pour subvenir à ses besoins. Elle a fait quelques voyages par le passé pour suivre ses partenaires amoureux, à Toronto et dans différentes ville du Québec. Elle eu une relation amoureuse plus sérieuse, laquelle est marquée par le conflit et des abus physiques multiples. À travers cette relation, elle a découvert la consommation de marijuana et elle a fait de la prostitution pour subvenir à ses besoins. Khristine a une petite fille née d'une relation antérieure, mais le père a fait les démarches pour démontrer qu'elle n'était pas apte à s'en occuper, après quoi la petite a été adoptée. Lors de la rencontre, Khristine s'était sortie de sa relation problématique, avait cessé la consommation régulière de marijuana, mais continuait toujours à vivre dans la rue...elle se disait dépendante des ressources pour arriver dans la vie.

Lulu

Lulu est un garçon de 19 ans, qui vient d'une ville du Québec et a quitté sa région vers 16 ans, devant l'oisiveté à laquelle il était confronté quotidiennement. Il a quitté les bancs d'école en secondaire trois et s'est trouvé un emploi comme pompiste. Étant seul, avec peu de perspectives d'emploi et aucune possibilité d'établir une relation amoureuse durable, il décide de venir à Montréal avec deux amis. Après avoir habité un mois en appartement, il se retrouve dans la rue avec son chèque de bien-être social en main. Il fait la rencontre de revendeurs de stupéfiants au métro Berri et s'implique progressivement dans des activités criminelles pour subvenir à ses besoins de base, mais également payer sa consommation qui ne fait que s'amplifier avec le temps. Durant ses expériences dans la rue, il se fait arrêter à maintes reprises et se retrouve à deux reprises en prison pour vente de cocaïne et de petits vols. Ces sentences ne font que précariser sa situation déjà fragile. Il continue de vivre dans la rue, mais se cache maintenant des policiers en passant ses journées à squatter les appartements de personnes qu'il a rencontrées.

Mag

Mag est une jeune fille âgée de 16 ans. Elle est née à Montréal de deux parents de nationalité haïtienne. Elle vit avec sa mère seulement, qui a fait ses études récemment pour être infirmière auxiliaire car, à son arrivée au pays, elle n'avait aucun diplôme. Son père vit à l'extérieur du Canada, elle ne lui parle pas souvent en raison de la distance, mais celui-ci lui envoie souvent de l'argent par la poste. Mag a complété son secondaire deux mais s'est faite renvoyée en raison de ses comportements explosifs et de son implication dans des activités de revente de stupéfiants. C'est à l'école qu'elle a commencé à consommer régulièrement de la marijuana, et de l'ecstasy à l'occasion. Elle a fugué du domicile à deux reprises pour vivre ses aventures, sans pour autant vivre de conflits avec sa mère. Elle sait ce qui l'attend à son retour de fugue avec les services de protection de la jeunesse et n'a pas envie d'y retourner puisque c'est l'été et qu'elle préfère être libre pour vivre ses expériences.

Nathalie

Jeune adulte âgée de 22 ans issue de la Rive-sud de Montréal, Nathalie s'est retrouvée dans la rue vers 13 ans. Après avoir goûté au plaisir de la consommation de drogues dures et rencontré des personnes qu'elle qualifie de délinquantes, Nathalie commence à fréquenter le monde *underground* de la musique alternative et punk à Montréal. C'est durant un spectacle tenu à Montréal qu'elle fait la connaissance de certaines personnes et qu'elle décide d'aller les rejoindre sur un coup de tête, lors d'un moment de fébrilité dans sa vie, pour aller tripper et vivre sa liberté. Elle dit n'éprouver aucune difficulté dans sa relation avec sa mère et son père, maintenant divorcés, qu'elle qualifie également de personnes ouvertes d'esprit et trippeux à leur façon. De 13 à 15 ans, elle descend en chute libre dans le monde de la drogue, attirée particulièrement par le crack. Elle passe par la revente de drogues dures et rencontre des épreuves diverses qu'elle traverse souvent avec l'aide de sa mère. Son parcours dans la rue est parsemé d'épisodes de va-et-vient, de la fugue au retour dans le milieu familial, entre lesquels elle habite dans la rue et également dans des appartements chez des amis ou dans des blocs loués par plusieurs jeunes qui vivent dans la précarité. C'est suite à ce qu'elle nomme un déclic qu'elle décide de cesser le crack, et de demander de l'aide à sa mère pour s'en sortir.

Pink

Pink est une fille unique âgée de 22 ans, elle est née au Nouveau-Brunswick, là où elle a obtenu son diplôme d'études secondaires avant de venir s'installer à Montréal. Elle est partie de sa région car elle se sentait différente avec son allure vestimentaire, ses percings, ses cheveux colorés et ses habitudes alimentaires. L'ennui et le manque d'activités à faire sont également des raisons majeures expliquant son départ. Consommant déjà lors de son départ, elle fait l'expérience des drogues par injection un mois après son arrivée dans la rue. Même si elle ne consomme plus lors de la rencontre, Pink se considère comme ayant été une des filles les plus maganée de la rue à cause d'une consommation excessive de cocaïne et d'héroïne par injection. Elle s'est souvent retrouvée à l'hôpital suite à sa consommation et a même frôlé la mort. Pour subvenir à ses besoins et payer sa consommation, elle pratiquait des activités liées à la prostitution et quêtait au centre-ville de Montréal. Avec l'aide de ses parents, elle a réussi à arrêter sa consommation de drogues dures, payer un loyer et à se trouver un emploi.

Stepho

Stepho est un garçon de 25 ans, très grand, avec un long « dread » jusqu'au milieu du dos. Par ses traits du visage accentués et son teint blême, il est possible de remarquer qu'il est d'une autre nationalité. Il est né en Europe et est arrivé au Québec vers l'âge de trois ans avec sa mère et son frère, avec qui il a une différence de sept ans. Son père est demeuré dans un pays européen après la séparation, il ne l'a jamais connu. Il n'entretient pas de lien avec son frère et voit sa mère très rarement puisque celle-ci est retournée vivre en Europe. Stepho se décrit comme une personne calme, peu sociable, qui a un gros problème de consommation d'alcool, ce qui l'amène à vivre dans la précarité car il part sur des dérapes et gaspille tout son argent dans l'alcool. Il n'a presque jamais consommé d'autres drogues que de la marijuana. Possédant un diplôme secondaire, son travail consiste à partir chaque hiver pour vendre des sapins de Noël à New-York; c'est avec ces revenus qu'il tente de survivre le restant de l'année, en arrondissant les fins de mois comme camelot. Il a eu une relation sérieuse dans sa vie, avec qui il a maintenant une petite fille de sept ans. Il affirme que le fait d'avoir un enfant est la seule chose qui le ramène sur la bonne voie et l'amène à être raisonnable. Il n'a aucune contravention, n'a commis aucun crime et n'a pas de dossier criminel.

Vanessa

D'allure un peu gothique, Vanessa est une jeune-fille de 19 ans, assez grande et avec l'ossature d'une fille « faite forte ». À cinq ans, Vanessa se fait adopter par une famille de Granby, là où elle vit une partie de sa jeunesse qu'elle considère comme tumultueuse. Elle se décrit comme une fille violente et agressive, qui se démarque des autres à l'école et se fait niaiser en raison de son style particulier. Elle commence à fuguer précocement et commet de multiples vols à l'étalage autour de l'âge de 13 ans, après quoi elle fait l'expérience des centres de réadaptation. Après un retour dans sa famille biologique, autour de 16 ans, elle se retrouve dans les rues du centre-ville pour un premier épisode, ayant fui un milieu qu'elle qualifie de nocif pour elle. Ce n'est qu'à l'âge de 18 ans, à la fin de son placement en centres de réadaptation, qu'elle retourne dans la rue, ayant peu de ressources pour assurer son passage à une vie autonome plus saine.

Vendale

Vendale est un garçon âgé de 19 ans qui est né à Montréal et est parti de son domicile à l'âge de 13 ans, avec son frère qui le précède de cinq ans, en raison des graves problèmes de consommation de crack de sa mère. Il n'a jamais connu son père et sa mère est morte dans un accident d'auto l'année qui a suivi leur départ du domicile. Jusqu'à l'âge de 18 ans, Vendale a habité avec son frère, un revendeur de stupéfiant important du centre-ville de Montréal, jusqu'à ce que ce dernier soit emprisonné pour ce crime. Vendale s'est alors retrouvé dans la rue et a dû utiliser les techniques apprises en observant son frère pour survivre dans ce monde. Il est maintenant impliqué dans un réseau important de revente de stupéfiants au centre-ville et dans les hôtels de Montréal et consomme beaucoup de drogues dures depuis ce temps.

Wil

Wil est un jeune homme de 25 ans, né à Montréal de parents francophones, n'ayant pas de diplôme d'études secondaires. Il a été adopté à deux ans par sa tante, car sa mère biologique éprouvait de graves problèmes de consommation d'héroïne. À partir de sept ans, il a été placé en centre de réadaptation, moment qu'il qualifie comme le début de son historique de fugues et de sa vie dans la rue. Il a lâché l'école après son secondaire un. Il n'a jamais fait l'objet d'une mesure pour les contrevenants mais, une fois majeur, il a fait de la prison pour six mois suite à un geste de violence contre une femme. Il pratique des activités liées à la prostitution masculine pour arriver à subvenir à ses besoins et payer sa consommation de cocaïne. En lien avec sa présence dans la rue et ses activités de prostitution, il a accumulé au dessus de 10 000 dollars de contraventions qu'il n'est pas en mesure de payer. Il a un enfant qu'il ne voit plus, de peur de lui montrer le mauvais exemple, comme sa mère l'a fait avec lui, estime-t-il. Wil est un garçon énergique, dynamique, peu timide et se décrit comme étant généreux, ce qui transparaît par sa contribution durant l'entretien.

2.6 L'analyse des données

L'analyse du matériel recueilli comporte plusieurs étapes, dont la première consiste dans la retranscription fidèle des propos enregistrés pour chaque entretien. Ensuite, la méthode préconisée pour réaliser l'analyse de nos données s'inspire en partie de celle développée par Moustakas (1994) qui est souvent utilisée dans les études phénoménologiques. Brièvement, cette méthode consiste à s'imprégner du matériel à partir de lectures répétées des verbatim d'entretiens afin de rester le plus fidèle possible aux propos des personnes rencontrées, de procéder à une forme de codage des entrevues, pour ensuite regrouper les citations par thème en tenant compte du point de vue exprimé.

Chaque entretien a donc été analysé verticalement au fur et à mesure que se réalisait la cueillette des données, permettant ainsi d'en dégager les thèmes principaux et de les synthétiser dans un mémorandum (résumé). Cette démarche permettait d'ajuster la grille de thèmes ainsi que les critères d'échantillonnage lorsque nous avons atteint une certaine saturation empirique. Nous avons également retenu quelques conseils de la méthode par théorisation ancrée où une importance particulière est accordée à la formulation des catégories de sens et au principe de comparaison constante (Paillé, 1994). Par la suite, une analyse horizontale du matériel a été réalisée afin de mettre en lumière les différents points de vue des jeunes et d'établir des comparaisons entre les données qui ressortent de chacun des récits.

2.7 Des limites méthodologiques

La démarche méthodologique retenue implique certaines limites qui affectent la portée de cette étude. Par exemple, le choix de donner la parole aux jeunes et de se concentrer uniquement sur leur vision des interactions laisse dans l'ombre tout le volet qui concerne la perception, les attitudes et les comportements de leurs vis-à-vis.

La réalisation d'entretiens auprès des jeunes de la rue est un exercice qui comporte plusieurs limites étant donné la difficulté pour certains d'approfondir leur discours, d'établir des liens entre les idées avancées et d'explorer leur univers intérieur, ce qui a semblé douloureux pour quelques-uns des jeunes rencontrés. En effet, il peut être ardu de s'ouvrir à une personne peu connue, avec qui le lien de confiance est fragile et les interactions parfois empreintes de méfiance. Soulignons toutefois qu'il a été possible de compenser cette difficulté en raison de l'expérience de travail de la chercheuse qui, depuis plus de quatre ans, travaille auprès des jeunes en difficulté dans les centres jeunesse.

Le fait de réaliser des entretiens avec une population d'adolescents ou de jeunes adultes entraîne aussi quelques obstacles comme le soulève Claes (2003) dans ses études sur l'univers social des adolescents. Il est reconnu (il reconnaît) qu'à cette période de la vie, il est plus difficile de traduire en mots les émotions vécues au quotidien. Selon cet auteur, cette limite est encore plus présente chez les garçons, qui expriment leurs émotions d'une façon différente que les filles, ce qui appelle à la prudence dans l'interprétation de nos résultats, particulièrement lorsqu'on établit des comparaisons dans les récits selon le genre de la personne interviewée. Considérant les difficultés qui peuvent survenir lors de la conduite des entretiens et de l'analyse des données, le lecteur peut avoir l'impression que la saturation des données n'est pas atteinte.

Certains jeunes sont plus souvent cités que d'autres, ceci peut être expliqué par le fait qu'ils sont plus volubiles ou ont réussi à prendre une distance par rapport à leurs expériences vécues dans la rue. Ainsi, on ne s'étonnera pas de voir les propos de quelques répondants ressortir davantage, ce qui ne nous empêche pas d'observer plusieurs recoupements dans les récits des jeunes rencontrés. Plusieurs jeunes de la rue partagent les mêmes points de vue, ce que nous avons pris soin de souligner en cours d'analyse tel que suggéré par Pires (1997 : 151) puisque ces observations « *se révèlent comme d'excellents fils conducteur pour l'analyse de différents aspects de la société* ». Néanmoins, tous ne l'expriment pas aussi clairement. Il faut donc éviter de confondre ce fait avec des généralisations intuitives de la part de la chercheur.

Le devoir de demeurer concentrés et de centrer leur attention pendant plus d'une heure s'est avérée une difficulté partagée par les différents interviewés, notamment en raison des habitudes de consommation de ces jeunes. Il a même été possible, par moment, de sentir que les jeunes avaient hâte de recevoir leur compensation, certains ayant même été honnêtes en disant que l'argent servirait à payer leur consommation.

Bien que le fait de rémunérer l'entretien comporte des avantages, dont le fait d'amener les jeunes à participer à l'étude, chaque choix méthodologique entraîne son coût d'option, ce qui se traduisait ici, en quelque sorte, par un problème de conscience. Les jeunes auraient pu être dédommagés, plutôt, avec des certificats leur permettant de manger un repas ou de se payer un service quelconque. Cela aurait notamment évité le questionnement inévitable sur l'utilisation à plus ou moins bon escient de la rémunération consentie en échange de leur participation à notre étude.

Se pencher sur les interactions dans l'étude des expériences interactionnelles des jeunes implique d'être également sensible à l'interaction entre le chercheur et la personne interviewée cette interaction peut s'avérer un écueil méthodologique du point de vue de la non-directivité, toute intervention du chercheur pouvant introduire un biais. Le sujet investigué étant relativement complexe, la possibilité de réaliser une deuxième série d'entretiens avec les mêmes jeunes rencontrés aurait fort probablement permis d'approfondir certaines pistes soulevées lors des premières rencontres. Ceci ne saurait toutefois se réaliser dans le cadre d'un mémoire de maîtrise en raison de l'envergure d'une telle entreprise.

Enfin, les résultats obtenus permettront de dresser un portrait de l'expérience des jeunes de la rue au centre-ville de Montréal, ce qui en dit peu sur la situation qui prévaut dans les autres quartiers de la métropole, dans les villes de moins grande concentration et, à plus grande échelle, dans l'ensemble du pays. Par contre, le projet permettra de mettre en lumière l'expérience d'interactions vécues par les jeunes de la rue au centre-ville de Montréal, là où se trouve, au Québec, la plus grande concentration de cette population, dévoilant ainsi une réalité qui s'avère encore largement méconnue.

CHAPITRE III

ANALYSE DES RÉSULTATS

Comprendre comment se tissent, au quotidien, les interactions des jeunes de la rue au centre-ville de Montréal et les répercussions qu'elles entraînent sur leur expérience exige l'effort de lire leur cheminement d'une façon dynamique. Ce chapitre traite donc, en deux volets distincts, des interactions que les jeunes entretiennent avec les personnes qui les entourent, tout d'abord avant leur arrivée dans la rue et, ensuite, durant leur(s) épisode (s) de vie dans la rue. Ces parties comportent évidemment des chevauchements et des liens entre eux, compte tenu du fait qu'il ne s'agit pas de parcours linéaires, mais bien de cheminements souvent sinueux, parsemés de grands pas vers l'avant ou de retour en arrière.

Puisqu'il s'agit de partir de la perspective des personnes interviewées, l'attention portée à chacun des volets est relative à l'importance accordée à chaque partie au cours du récit des personnes interviewées. Un souci particulier est apporté pour rendre compte le plus fidèlement possible du portrait que les jeunes dressent de leur réalité dans un premier niveau d'analyse. Nous tentons également, dans la mesure du possible, de dépasser leurs interprétations et, dans un deuxième niveau d'analyse, d'effectuer des liens théoriques et empiriques avec ce que l'on retrouve dans les écrits déjà parus.

3.1 La vie avant l'arrivée dans la rue : des interactions qui nous éclairent sur le cheminement vers la rue

Afin de mettre en lumière notre objet d'étude et de comprendre comment se tissent les interactions des jeunes de la rue au quotidien, il importe d'observer les circonstances dans lesquelles ces interactions prennent place à l'intérieur des premiers espaces de socialisation que sont la famille, les institutions de prise en charge de l'enfance et l'école. Pour chacun de ces espaces, nous nous penchons spécifiquement sur les perceptions qu'entretiennent les répondants à l'égard de leurs interactions. Nous abordons également les répercussions de ces interactions, telles que les perçoivent les jeunes, afin de voir comment elles peuvent nous éclairer sur leur façon générale d'entrer en relations avec les autres.

3.1.1 Les interactions vécues dans la famille

En faisant un survol des données qui ressortent des entretiens réalisés avec les jeunes de la rue, il est possible de s'apercevoir que les interactions avec les membres de leur famille occupent une place centrale dans leur explication des circonstances et des motifs qui sous-tendent leur départ vers la rue.

Tous les jeunes rencontrés, sans exception, parlent du modèle de famille dans laquelle ils ont grandi et des interactions entretenues avec les différents membres de leur famille. Les éléments qui ressortent du récit de certains d'entre eux permettent également de mieux saisir la perception qu'ils se sont forgés d'eux-mêmes et des autres, et ainsi, aider à comprendre leurs réactions et leurs façons de s'adapter à leur réalité.

3.1.1.1 Le modèle de famille décrit par les jeunes

Même s'il n'existe pas de cheminement identique d'une personne à l'autre, il est possible de faire ressortir des éléments de similitude entre les modèles de famille retrouvés parmi les répondants, ce qui peut donner des indices du contexte dans lequel se déroulent les interactions avec les différents membres de la famille. À la lumière de l'analyse des entretiens et des fiches signalétiques, on note qu'un peu moins de la moitié des jeunes (6/15) proviennent d'une famille reconstituée, dans laquelle le père biologique est le plus souvent absent de la vie du jeune, voire même inconnu. Tous les autres jeunes formant l'échantillon se retrouvent, dans des proportions égales, dans une famille monoparentale (3/15), dans une famille dont les parents sont encore ensemble (3/15) ou dans une famille adoptive (3/15). Toutefois, même si les jeunes prennent soin d'en parler, il semble que ce n'est pas tant le modèle de la famille que les interactions qui s'y déroulent et les expériences qui y sont vécues qui peuvent nous éclairer sur le cheminement qu'ils poursuivent.

3.1.1.2 *L'absence d'interaction qui prend un sens*

Le fait de ne pas connaître ou de ne pas pouvoir entretenir un contact avec un de ses parents biologiques avant l'arrivée dans la rue revêt des significations différentes pour les jeunes rencontrés. Cette situation se retrouve de façon majoritaire parmi les répondants, soit dans neuf cas sur quinze, et certains d'entre eux éprouvent le désir, ou même, ont repris contact avec ce parent au cours de leur expérience dans la rue. Ceci fait ressortir l'importance de la famille et la question de l'inconditionnalité des liens évoquée par Hurtubise et ses collègues (2000), ainsi que Poirier et ses collègues (1999).

Pour plusieurs, l'absence d'interaction avec un ou les deux parents biologiques est une situation à laquelle ils se sont adaptée, et qui ne semble pas les affecter si l'on considère le fait qu'ils ne font que mentionner l'absence du parent sans pour autant élaborer sur le vécu émotif qui y est associé. Par exemple, Amélie, John, Vendale et Stepho affirment ne pas connaître leur père sans laisser entrevoir d'affect particulier. Cette citation tirée du récit de Stepho, dont le père est resté dans le pays d'origine et la mère est envahie par le travail, montre bien comment il a pris un recul et éprouver un certain « je m'en foutisme » face à sa situation familiale :

Ma mère, a travaillé tout le temps pis mon père, ben, je sais pas c'est qui. Mon père est resté en Europe, moi j'suis arrivé ici avec ma mère pis mon frère quand j'avais trois ans. Comme j'te dis, ma mère a travaillé tout le temps. Là elle est retournée depuis le temps travailler là-bas facque je la vois une fois aux six mois...J'te dirais que je sais pas trop quoi en penser de tout ça. J'ai comme d'autres chats à fouetter. (Stepho, 25 ans. Situation personnelle très précaire, il a peu de personnes qui l'entourent. Il se décrit comme quelqu'un qui dérape à cause de l'alcool, ce qui l'a amené à vivre un court épisode dans la rue)

Il faut souligner ici que l'absence de liens d'attachement avec les personnes qui l'entoure est un élément qui ressort du discours de Stepho. Celui-ci attribue son manque de volonté de se sortir de sa situation de précarité au fait qu'il n'a rien qui le rattache ailleurs. Mais cette situation qu'il dépeint d'abord prend un tournant différent lorsqu'il devient père, comme nous le verrons ultérieurement.

L'histoire d'Anabelle nous apprend, quant à elle, comment certaines personnes peuvent s'adapter à leur nouvelle famille, alors que sa mère biologique l'abandonne chez la gardienne dès son jeune âge :

Ben l'affaire c'est que quand j'étais enfant, quand j'avais un an ou deux, ok, je me faisais garder chez une madame pis à un moment donné, ma mère est venue me reconduire pis elle a dit : « je vais revenir chercher ma fille lundi ». Pis elle est jamais revenue me chercher. Pis ça l'adonne que cette femme là (en parlant de la gardienne), c'est ma famille adoptive...quand je dis mon frère, c'est pas mon vrai frère, ma mère c'est pas ma vraie mère. Mais j'ai vécu toute ma vie avec eux autres, pis pour nous, il n'y a pas de différences. C'est mon frère, c'est ma sœur pis c'est ça. (*Anabelle, 23 ans. Vit un long épisode dans la rue après avoir fugué des centres d'accueil. Se décrit comme une bonne consommatrice.*)

Étant très jeune lorsque sa mère l'a abandonnée, Anabelle a accepté cette situation. Elle ne parle par ailleurs jamais de son père ou de la présence d'une figure paternelle dans sa vie. Elle note toutefois que, durant son expérience dans la rue, elle se laisse facilement influencer par ses partenaires amoureux, étant prête à aller loin pour se faire accepter. Elle mentionne également que les interactions avec ses copains sont souvent très conflictuelles et qu'elle éprouve de la difficulté à se sortir de relations qu'elle considère nocives pour elle, ce qui lui fait croire qu'elle est dépendante. Son récit révèle plus loin qu'elle se retrouve souvent en conflit avec sa mère adoptive, et que le mode de vie de cette dernière a entraîné des répercussions directes sur le cours de sa vie, ce dont il sera question ultérieurement.

Pour d'autres jeunes, le fait de ne pas connaître leurs parents apparaît comme étant douloureux et directement lié à leurs façons de réagir à leur environnement. Wil exprime, durant la rencontre, des émotions négatives et une ambivalence lorsqu'il parle du désir de connaître ou de vivre avec sa vraie mère quand il était jeune. Il en veut à sa mère adoptive qui, connaissant sa mère biologique héroïnomane, lui a dressé un portrait peu reluisant de celle-ci. Malgré tout, il aurait préféré rester dans son milieu naturel. Il établit d'ailleurs un lien entre cette situation vécue durant l'enfance et sa propre façon d'agir maintenant avec son enfant: il ne veut pas qu'il le connaisse et qu'il sache qui il est vraiment.

Elle m'a adopté j'avais deux ans, avec ma sœur. Pis elle aurait pas dû. Elle aurait dû adopter des enfants incognitos. Moi elle m'a adopté, elle m'a tout dit ce que ma mère était pis c'est pour ça, qu'encore là, je veux pas que mon gars me voit parce que je veux pas qu'il sache ce que j'ai été. Parce que moi j'ai su ce que ma mère a été à cause de ma mère adoptive. Elle, elle était pas mieux que ma mère, elle prenait pas de drogue t'sé. Mais ma mère, ma vraie mère, si elle aurait pas pris de drogue, je l'aurais trouvé cent fois meilleure. Pis même à ça, j'aurais aimé mieux ma mère qui prend de la drogue. J'aurais quasiment aimé mieux ça. T'sé me faire parler de ma mère comme elle m'en a parlé, c'est pas bon! (Wil, 25 ans. Vit l'adoption et des prises en charge institutionnelle. Se décrit comme un fugueur chronique et un héroïnomane)

Il est possible de remarquer sa difficulté à se positionner entre le désir de vivre ou non avec sa mère biologique, et *cette ambivalence marque d'ailleurs l'ensemble de ses interactions avec les personnes qu'il rencontre au quotidien*. Cet extrait témoigne de la honte ressentie avant même d'avoir commencé à consommer, celle d'être l'enfant d'une mère héroïnomane, mais également, maintenant la honte d'être lui-même dépendant de cette drogue. Cette perception négative de soi sera renforcée au cours de ses interactions avec son beau-père, qui, depuis qu'il est entré dans sa vie, est perçu comme la source de plusieurs conflits, ce dont il sera question dans la section sur les interactions conflictuelles. Finalement, durant son récit, Wil associe ses pratiques reliées à la prostitution masculine au fait de ne pas avoir de figure paternelle dans sa vie. Il explique que sa motivation première provient de son désir de combler ses besoins de consommation, mais il soutient également qu'à travers ses expériences, il part à la recherche de son père :

Facqu'on a commencé à se piquer pis toute...on allait faire des clients. Il y a des choses que j'ai aimé là-dedans, d'autres non. Moi, j'ai jamais connu mon père, facqu'il devait y avoir un peu de recherche de paternel aussi là-dedans. (Wil, 25 ans. Vit l'adoption et des prises en charge institutionnelle. Se décrit comme un fugueur chronique et un héroïnomane)

Cette absence d'interactions avec les parents d'origine ou avec une figure parentale significative s'apparente en quelque sorte à la situation décrite par Bellot (2001) lorsqu'elle parle de la famille absente dans son analyse des expériences vécues par les jeunes de la rue. Comme elle le souligne, l'expérience familiale organisée autour de l'absence est souvent associée à une prise en charge institutionnelle par le système de protection de la jeunesse.

Les expériences et interactions vécues à l'intérieur de ces institutions seront détaillées dans la prochaine section. Soulignons pour l'instant que les jeunes sont, plus souvent qu'autrement, dépourvus de liens significatifs agissant comme filet de support devant les difficultés rencontrées durant leur(s) épisode(s) dans la rue. Ils éprouvent un sentiment de solitude qui se fait sentir également durant leur expérience dans la rue. Toutefois, contrairement aux observations de Bellot (2001), les jeunes de qui forment notre échantillon et qui vivent cette absence d'interactions familiales ne cherchent pas autant à reconstruire un univers familial une fois dans la rue. Ils ne sont pas constamment à la recherche de liens significatifs et ont même plutôt tendance à ne pas vouloir s'attacher, à revivre cette solitude en limitant leurs interactions avec les autres, en se déplaçant d'un endroit à l'autre sans trop se créer d'attaches. Cette observation rejoint les questionnements soulevés par Poirier (cité dans Laberge 2000 : 228) qui s'est penché sur le phénomène de l'itinérance :

L'itinérance est peut-être un symptôme extrêmement signifiant, prévisible par la continuité de la thématique de l'errance vécue par le sujet : l'errance entre parents divorcés, l'errance résidentielle, l'errance entre famille d'accueil, l'errance socio-professionnelle. L'itinérant ne répète-il pas ce qu'il connaît le mieux, ce qu'il a le mieux intégré : se mouvoir, se déplacer, se détacher, se déraciner?

Être dans la rue ne constitue donc pas une rupture avec le passé mais bien une continuité des expériences vécues antérieurement, durant une période transitoire ou permanente pendant laquelle l'individu utilise des stratégies d'adaptations qu'il peut avoir connu par le passé, comme par exemple, par la consommation ou l'implication dans la criminalité.

3.1.1.3 *Des interactions marquées par le conflit*

Qu'elles se tissent dans le cadre d'une famille éclatée ou non, les interactions avec les membres de la famille sont souvent décrites comme étant conflictuelles et marquées par la confrontation. Ces conflits retiennent l'attention de la plupart des répondants et sont souvent cités comme étant des circonstances et des motifs qui expliquent un placement en centres de réadaptation ou un départ précipité du domicile familial.

Tout comme Bellot (2001) le souligne lorsqu'elle parle de l'effritement des liens familiaux, qui se retrouve chez la majorité des jeunes de son échantillon, les conflits peuvent naître à la suite d'une recombinaison familiale et s'installer après l'arrivée d'une nouvelle personne dans la famille. Bien qu'il soit complexe de dresser un portrait exhaustif des circonstances dans lesquelles se déroulent ces interactions, celles-ci étant en constante évolution et perçues différemment d'une personne à l'autre, il est possible de dégager certaines similitudes entre les récits des jeunes interviewés.

- *Avec des parents qui imposent des limites perçues comme étant strictes*

Certains répondants estiment que les conflits à l'intérieur de la famille découlent d'un encadrement trop serré opéré par les parents, un encadrement parfois même qualifié d'étouffant, à cette période de la vie durant laquelle le désir de devenir autonome et le besoin d'émancipation sont les plus présents, comme le souligne Claes (2003) dans ses études sur l'adolescence. L'histoire de Vanessa montre bien comment elle perçoit l'encadrement dans son milieu familial lequel aurait, selon elle, contribué à exacerber ses difficultés personnelles. L'imposition de limites strictes est nommée par elle comme étant une raison importante des conflits vécus dans sa famille d'accueil :

À l'âge de cinq ans, j'ai été adoptée, pis après ça (à 13 ans), ils m'ont placée comme en famille d'accueil. En famille d'accueil, ça marchait pas pantoute, on se pognait tout le temps. Ils ne me laissaient pas libre, genre, avec mes parents adoptifs. Je n'avais pas le droit de téléphoner, j'avais pas le droit de recevoir d'appels, pas le droit de sortir. J'étais vraiment comme fuckée avec tout ça. À 13 ans, quand je suis arrivée dans ma famille d'accueil, c'est là que j'ai commencé à boire pis tout le kit. Puis euh, finalement, j'ai fait beaucoup de conneries, genre, j'ai fait des vols à l'étalage, des fugues. Pis là, ma famille d'accueil était plus capable parce que j'avais des problèmes de violence, j'étais vraiment violente, pis toute là. Ils m'ont placée en centre d'accueil jusqu'à 18 ans. Entre-temps, j'ai retrouvé mes parents biologiques. *(Vanessa, 19 ans. Adoptée, ballottée d'un milieu à l'autre, se décrit comme une fille agressive. Vit quelques épisodes de vie dans la rue à partir de son placement en centre d'accueil)*

Vanessa exprime, dans cet extrait, être déboussolée et avoir de la difficulté à vivre avec les règles qui lui sont imposées, et cette situation n'ira qu'en se dégradant. Les interactions de Vanessa sont marquées par l'instabilité, ce qui caractérise plusieurs jeunes qui se retrouvent dans le système de protection de la jeunesse, comme nous le verrons plus loin.

Durant son récit, elle affirme qu'après avoir fait les démarches pour retourner dans son milieu d'origine et avoir atteint la situation désirée qui est d'être avec sa vraie famille, elle vit une expérience tout à fait contraire. Elle dresse un portrait de ses parents biologiques comme étant trop « *fuckés* », ayant un mode de vie qu'elle considère néfaste pour elle, ce qui l'amènera à retourner dans la rue.

La situation vécue par Al le superficiel montre bien, d'une façon différente, comment certains perçoivent la rigidité des parents comme la source de conflits dans la famille. Provenant d'une famille d'une autre nationalité, avec des valeurs culturelles qui se distinguent des valeurs québécoises, Al vit des difficultés liées à ce conflit culturel et ne parvient pas à répondre aux exigences de ses parents :

Moi, mes parents sont ben stricts. Ils viennent d'ailleurs : Ma mère elle vient d'un pays d'Amérique du sud pis mon père vient des Antilles. Pis sont ben stricts dans leur façon de penser. Ils aimaient pas ma façon d'être : ma consommation, le fait que je sois si libéral, ils voulaient me contrôler. Ils voulaient pas que je sorte avec une québécoise. Sacrement, je fais ma vie comme j'ai toujours voulu, il y a pas quelqu'un qui va me dire comment faut que je fasse ma vie. Pis pour eux autres, il y a pas de différences entre quelqu'un qui se junk, pis quelqu'un qui fume un joint. Pour eux autres, c'est tout des drogués. Facque y ont appris que je fumais des joints, t'sé, pis j'étais la honte de la famille!! Ils m'ont chrisé dehors, y m'ont chrisé en centre d'accueil, pis à un moment donné j'ai sacré mon camp des centres pour me retrouver dans la rue. (*Al le superficiel, 25 ans. Fugue des centres de réadaptation vers la rue. Affilié aux gangs de rue. Baigne dans l'univers criminel.*)

Al est émotif lorsqu'il parle de l'image que ses parents lui reflètent de lui-même : celle de la honte de la famille. Il décide d'ailleurs de renier ses parents, de fuir les centres de réadaptation et de vivre sa vie comme il l'entend. *Une fois dans la rue, ses interactions avec autrui traduisent un désir de se prouver, de plaire aux autres et se débrouiller par lui-même.* Ce n'est que cinq ans plus tard, après avoir été impliqué dans des activités illicites, qu'il reprend un chemin plus conforme aux attentes de ses parents et qu'il tente de rétablir le contact avec eux. Bellot (2001 : 132) explique clairement cette situation :

La cristallisation autour de la performance et de l'échec provoque aussi une inscription des liens familiaux dans une logique de réussite. À cet égard, les jeunes mentionnent tous le désir de retourner voir leurs parents quand ils auront réussi. Pour certains, cette réussite passe par une voie conventionnelle [...] pour d'autres elle peut s'accompagner d'un ancrage dans le milieu criminel

Dans les cas de Vanessa et d'Al, comme dans tous les autres, dépendamment de l'optique selon laquelle on se situe, la limite est mince entre une perception des parents comme étant trop sévères et, au contraire, la situation selon laquelle le mode de vie du jeune devient lourd à porter pour les parents. Rappelons que c'est le point de vue des jeunes dont il est question ici. Tout comme le souligne le théorème de Thomas (Thomas, 1997), c'est en fonction de la façon dont il définit et il interprète sa réalité qu'il s'ajustera pour y réagir.

- *Avec des parents à bout de souffle face aux comportements du jeune*

Certains jeunes admettent que leurs attitudes générales et les expériences qu'ils ont vécues expliquent les interactions conflictuelles qui se tissent avec les parents. Parmi les jeunes interviewés, certains font le choix de se tourner vers l'adoption de conduites déviantes tels la consommation de drogues, l'engagement dans des activités liées à la prostitution ou l'implication dans des pratiques de nature criminelle. Ces comportements occasionnent parfois des confrontations avec les parents qui se disent à bout de souffle face aux agirs de leur enfant. Ces expériences, qui peuvent être considérées comme des stratégies adaptatives pour certains jeunes, sans être nécessairement reliées aux difficultés vécues, sont donc parfois développées avant l'arrivée dans la rue. Cette constatation vient appuyer les théories selon lesquelles l'initiation à la consommation ou l'implication dans le crime survient, dans certains cas, avant le départ de la famille ou du milieu de vie, plutôt qu'à sa suite. Cet extrait tiré de l'entretien réalisé avec Amélie, qui a commencé à consommer et à vendre de la marijuana à l'école secondaire, illustre bien cette séquence :

Quand je restais chez mes parents, j'étais vraiment suicidaire pis... c'était *hard core*. Je faisais un petit peu trop de PCP pis ça, ça joue sur le système nerveux en chrisse. T'sé tu te ramasses que t'as les nerfs tout le temps à fleur de peau, tu peux perdre ton porte-monnaie pis c'est la fin du monde, pis tu vas mourir. Ma mère elle fouillait dans mes affaires, pis elle trouvait de la drogue justement, pis pas en petite quantité. Facqu'elle capotait ben raide, la chicane pognait. Pis j'avais des percings, les cheveux bleus, des trous dans mon linge, osti c'était l'enfer. Eux autres dans leur tête, leur petite fille c'était comme pour devenir une héroïnomane junkee. J'sais pas, ils avaient vraiment peur. Facqu'à un moment donné, à 17 ans, la journée où j'ai fini mon secondaire, j'ai décidé de déménager, de bouger à Montréal. (*Amélie, 19 ans. Un long épisode de vie dans la rue; se décrit comme une grande voyageuse et une grande consommatrice. Sortie de la rue depuis environ six mois.*)

Avec le temps, les conflits répétitifs avec sa mère et le fait qu'elle soit perçue comme étant marginale, à part des autres dans la famille, amènent Amélie à quitter la maison pour vivre sa liberté et ses expériences dans la rue. Même sa petite sœur réagit au fait qu'elle soit si différente:

T'sé ma petite sœur elle dit, qu'est-ce qui est arrivé, pourquoi qu'elle est virée de même, on connaît pas de monde de même nous autres. (Amélie, 19 ans. Un long épisode de vie dans la rue; se décrit comme une grande voyageuse et une grande consommatrice. Sortie de la rue depuis environ six mois.)

L'ensemble des interactions vécues au sein de sa famille contribuent donc à forger une image d'elle comme étant marginale, ce qui la fait réagir au quotidien tout au long de son expérience dans la rue. Elle ressent régulièrement que les autres la regardent comme si elle n'a pas de tête sur les épaules puisqu'elle adhère à un style rebel, un peu punk, ce qui peut faire naître des sentiments de colère.

La situation est semblable pour John, qui considère sa mère comme étant relativement souple, mais capable d'être ferme pour son éducation. Il mentionne que les interactions avec sa mère deviennent conflictuelles au moment où il commence à consommer de l'alcool et de la marijuana en plus grande quantité et à commettre des délits pour subvenir à ses besoins. Après avoir commis quelques vols à la maison, John se fait prendre pour un vol à son lieu de travail, ce qui occasionnera sa mise à pied.

Finalement, le récit d'Alex révèle, ce même genre d'interactions vécues avec la famille, alors qu'après avoir fugué du domicile, il découvre à quel point il peut se faire de l'argent au centre-ville de Montréal en pratiquant la prostitution masculine.

- Avec des parents dont le mode de vie est déviant

Parmi les répondants, plusieurs estiment que les interactions avec leurs parents deviennent conflictuelles dans des circonstances où le mode de vie des parents est vu comme étant déviant, ce qui en amène certains dans les rouages du système de protection de l'enfance.

Le récit d'Alex illustre bien comment les interactions peuvent être marquées par le conflit et la confrontation en raison du mode de vie des parents. Le père d'Alex demeure absent de sa vie jusqu'à l'âge de 9 ans, étant emprisonné au pénitencier durant toute son enfance. Une fois celui-ci sorti de prison, Alex apprend à connaître son père comme étant un toxicomane, à la base du contrôle d'une piquerie à Montréal. Il décrit par ailleurs sa mère comme étant une maniaco-dépressive, hystérique et obsessionnelle, ce qui influence leur façon d'interagir :

Ma mère c'est une maniaco-dépressive. C'est tout le temps du criage pour des niaiseries là... euh je vais avoir un verre pis je vais avoir échappé trois quatre gouttes sur le bord de la table, ça va être une crise totale là, l'hystérie. C'est ça, moé, j'étais plus capable de la sentir par rapport à ça. Là, astheure, elle est moins pire, elle est beaucoup moins pire là, elle a changé beaucoup facque c'est pour ça que je m'entends mieux avec mais pas mal toute ma jeunesse c'était du criage pis du braillage et du bataillage. [...] Ça fait depuis l'âge de douze ou treize ans que je suis parti de chez ma mère que j'ai connu la rue ici à partir de treize ans. J'ai vu la fortune que je pouvais faire par jour facque j'ai lâché toute, j'ai lâché ma mère. De toute façon, j'arrivais chez ma mère avec des montants de 150, 200. Facqu'elle se posait des questions, a pettait des crises : « où est-ce que tu prends ça? », pis a un moment donné ben, je me suis fait pogné par la moralité facque eux autres sont venus me porter pis là y ont dit à ma mère que je faisais de la prostitution. Là, elle capotait, j'étais tanné de l'entendre crier facque j'ai crissé mon camp. (Alex, 24 ans. Plusieurs épisodes de vie dans la rue entrecoupés d'un placement en Centres d'accueil et de nombreuses prises en charge pénales. Prostitution masculine et polytoxicomane)

L'attitude de sa mère et les conflits qui en découlent incitent Alex à fuguer du domicile, après avoir découvert la consommation et fait l'expérience de la prostitution. Il se retrouve ainsi pris dans une boucle, allant d'épisodes en Centres d'accueil en épisodes de vie dans la rue. Par ailleurs, cette citation montre bien comment *les interactions vécues avec les autres peuvent évoluer avec le temps, tout comme les perceptions de soi et des autres peuvent être appelées à se redéfinir en cours de route, ce qui peut amener certains jeunes à reprendre contact avec leurs parents, comme nous le verrons dans le volet sur les épisodes de vie dans la rue.*

Nous avons mentionné antérieurement que les interactions entre Anabelle et sa mère adoptive sont empreintes de conflits et de souffrances en raison du mode de vie de cette dernière, étant alcoolique et décrite comme négligente, ce qui entraîne des répercussions importantes dans la vie de la jeune rencontrée :

Ouf...Ben ma mère c'est une alcoolique. Aye, ça c'est quelque chose...je me suis tellement chicanée avec elle à cause de ça tsé...j'ai tellement souffert. C'est pour ça que j'suis allée en centre, c'était nécessaire. En ce moment, j'ai la garde de mon petit frère de quinze ans parce qu'elle est pas capable de s'en occuper. Ma mère elle vit dans...ben là elle vient de perdre son appartement. C't'une alcoolique finie, tu peux même pas t'imaginer. Elle pisse dans la maison, elle chie partout, elle vomit partout, elle se fait baiser devant mon frère de quinze ans. Elle a pas de classe j'te le jure. J'te le dis, chez eux c'est un vrai todi. Ben c'était chez eux parce que là elle a perdu son appart. Pis là moi je suis revenue en ville parce que je me suis séparée, j'ai décidé de prendre la garde de mon frère. *(Anabelle, 23 ans. Vit un long épisode dans la rue après avoir fugué des centres d'accueil. Se décrit comme une bonne consommatrice)*

Tout d'abord, Anabelle fait l'objet d'un placement en Centres d'accueil, qu'elle considère comme nécessaire, mais qui marque sa vie et lui fait vivre encore des cauchemars quelques années plus tard, comme elle l'explique plus loin. Ensuite, une fois majeure, elle se sent responsable de sortir son petit frère de cette situation, voyant en lui un grand potentiel de réussite freiné par l'alcoolisme de sa mère.

Les expériences vécues par Binette et Kristine sont semblables puisqu'en raison du mode de vie des parents, tout deux se retrouvent pris en charge par les services de protection de l'enfance et, ultimement, finissent par fuguer de leur milieu de vie pour se retrouver dans la rue. Binette décrit son père comme un alcoolique gravement atteint et sa mère comme négligente, violente et une des femmes les plus frauduleuse du pays. Kristine, elle, étant en conflit avec sa mère qui a un mode de vie axé sur la fête et le besoin de se faire de l'argent en dansant dans des clubs de danseuses nues, décide elle-même de signaler sa situation à la DPJ, comme le montre cette citation :

Mon père est rentré en prison j'avais neuf ans. Il est rentré pour une peine de dix ans pis ma mère, elle savait pas lire facque a dansait des fois pour me payer des choses. Elle était tout le temps sur le party, on s'engueulait souvent à cause de ça. Pis là, à un moment donné j'ai décidé d'appeler à la DPJ parce que là ma mère elle ne me mettait pas de limites pantoute. Elle n'était pas capable, je le voyais bien que moi, je n'étais capable d'écouter ce qu'elle me disait, ça fait que j'ai décidé par moi-même d'appeler la DPJ. *(Kristine, 24 ans. Vit quelques courts épisodes dans la rue durant son placement et à la suite de celui-ci. Revendeuse de stupéfiant. Se qualifie comme dépendante affective et oriente sa vie autour des garçons)*

Il est intéressant d'observer les différences dans les rapports vécus avec les autres durant les épisodes dans la rue entre ces deux jeunes ayant vécu une situation similaire, mais dont la réaction est différente. On remarque que Binette vit un sentiment de colère une fois rendu dans la rue, qu'il est constamment en conflit avec les autres et affirme même qu'il ne cherche qu'à provoquer en interagissant avec les personnes qui l'entourent. Kristine se voit davantage dépendante des personnes qui l'entourent et elle oriente sa vie autour de son désir de plaire aux garçons.

Finalement, Vendale quitte son domicile à 12 ans en compagnie de son grand frère, qui veut à tout prix les sortir de leur situation familiale néfaste marquée par le conflit en raison de la consommation excessive de crack de leur mère. Vendale, qui n'a jamais connu son père, se retrouve dans la rue à un âge très précoce et réussit à fuir sans jamais se faire prendre. Dépendant de son frère jusqu'à ce que celui-ci soit emprisonné, ses stratégies de survie seront orientées autour du trafic de stupéfiants au carré Berri, suivant ainsi les traces de son aîné.

- Avec des parents perçus comme dénigrants et rejetants

Durant les entretiens, quelques jeunes exposent des circonstances familiales dans lesquelles ils se sentent différents, ils vivent du rejet ou se font dénigrer par un ou plusieurs membre(s) de la famille, soit parce qu'ils sont vus comme étant marginaux, le mouton noir, ou, encore, la honte de la famille. Mentionnons toutefois que les interactions ne sont pas automatiquement conflictuelles pour tous les jeunes, comme dans le cas de Nathalie, qui se sent acceptée par ses parents telle qu'elle est, malgré sa différence. Elle affirme d'ailleurs que cette attitude parentale est cruciale, qu'elle se sent toujours supportée par ses parents, *ce qui l'incite à se tourner vers eux lorsqu'elle en ressent le besoin, durant son expérience de vie dans la rue.*

Sans dire qu'elle se fait rejeter par ses parents ou qu'elle vit des interactions marquées par le conflit en raison de son côté marginal, Pink sous-entend que les différences qui la séparent de sa famille expliquent le climat de méfiance qui règne en son sein:

Euh, moi ça va bien depuis que j'habite plus là. T'sé, je suis partie, j'avais 18 ans à peu près. J'ai quand même eu deux appart avant d'aller dans la rue. Mais t'sé, depuis que je suis plus avec mes parents, comme là, je vais les visiter cette semaine. J'y va une à deux fois par année les voir, pendant quatre ou cinq jours pis c'est ben parfait comme ça. On est vraiment différents là, c'est sûr qu'on est vraiment d'un extrême à l'autre mais à part ça, c'est correct. On s'entend bien maintenant. *(Pink, 22 ans. Provient du Nouveau-Brunswick. A vécu quelques épisodes de vie dans la rue. Grande consommatrice de drogues par injection. Se présente comme une des filles les plus maganées de la rue et se fait hospitaliser à maintes reprises)*

Son départ vers la rue permet alors à Pink de conserver des liens avec sa famille, qui feront office de filet de support et d'outils pour construire son processus de sortie de la rue, comme nous le verrons ultérieurement.

Nous avons vu avec Amélie que les membres de sa famille sont en réaction par rapport au fait qu'elle consomme et qu'elle adopte une allure punk, ce qui deviendra une source de conflit avec l'aggravation de sa consommation et son implication dans le trafic de stupéfiants.

Ceux-ci expriment davantage une crainte, une inquiétude de voir leur fille devenir une « *junkee* », alors que les parents d'Al le superficiel le pointe clairement comme étant la honte de la famille, ce qui influence de façons différentes la perception qu'ils entretiennent d'eux-mêmes et les répercussions qui en découlent, tant en terme d'interactions avec les autres que d'expériences vécues durant les épisodes dans la rue. En effet, on constate que leur cheminement sont différents : Amélie part vers la rue afin de vivre sa liberté et de se distancier des contraintes imposées par ses parents. Elle a un mode de vie que l'on pourrait qualifier de nomade, orienté autour des voyages et de la fête. Ses interactions avec les autres lui permettent d'apprendre à se connaître davantage et à s'accepter malgré le fait que les autres la considèrent comme marginale. Al le superficiel s'affilie aux gangs de rue dès son arrivée dans la rue, il éprouve un désir de plaire et de se faire valoir à travers ses activités dans la rue. Son cheminement est marqué par l'aggravation de sa consommation, une implication importante dans le crime qui l'amène à vivre une grande instabilité financière et quelques sentences d'emprisonnement.

L'expérience décrite par Wil illustre clairement comment certains peuvent vivre des expériences interactionnelles de dénigrement avec un ou plusieurs membre(s) de la famille. Dans ce cas-ci, il s'agit du nouveau conjoint de sa mère adoptive, qui pointe les jeunes en difficultés pris en charge par un organisme et prédit que Wil va se retrouver au même endroit un jour. Ainsi, dès son jeune âge, il se fait étiqueter comme étant un enfant à problème:

Ouin... y a le Centre d'accueil. J'ai beau avoir détesté ça, les sept ou huit années que j'ai passées avec ma mère adoptive pis mon beau père là, c'était pire! Mon beau père, à sept ou huit ans, il lisait le journal pis il me disait : Wil, vient icitte. T'chèque, tu vois le monde autour de la table? Il me montrait un organisme qui aide des jeunes en difficulté et il me disait : c'est là que tu vas te retrouver plus tard... T'sé des affaires de même. J'ai pas été frappé quand j'étais jeune. Violence psychologique à l'os. (Wil, 25 ans. Vit l'adoption et des prises en charge institutionnelle. Se décrit comme un fugueur chronique et un héroïnomane)

Cette façon de se faire dénigrer par son beau père est ressentie par Wil comme étant de la violence psychologique qu'il a subie durant son enfance. L'arrivée d'un nouveau conjoint dans la vie de sa mère est d'ailleurs identifiée par lui comme un élément déclencheur des interactions conflictuelles avec sa « nouvelle famille ». Malgré le confort matériel que celle-ci peut lui procurer, il préfère vivre en centre de réadaptation, comme le précisent ces citations :

Elle m'a adopté, moi pis ma sœur, c'est trop lourd pour elle. Au début ça allait ben, avant qu'elle rencontre le beau père ça allait. T'sé, j'avais des problèmes moi au départ, déjà des gros problèmes, mais j'étais heureux avec (sa mère adoptive). Pis quand elle a rencontré le beau père, j'avais pu le goût de vivre. Pour lui, genre, moi j'étais le petit chriss de mouton noir.

Mon beau père, c'est le propriétaire de la compagnie Y. C'est un osti de trou du cul. Moi quand j'étais jeune, je restais avec lui, avec ma mère adoptive pis tout ça. Ben lui il avait la piscine intérieure, on avait la grosse maison à mon chalet, la chute artificielle en face de la maison, le gros gros luxe là. On avait dans une partie de la cours, un gros bois. On pouvait se faire des cabanes pis toute. Moi, j'étais content d'être en centre d'accueil malgré tout ça, j'aimais mieux ça. (Wil, 25 ans. Vit l'adoption et des prises en charge institutionnelle. Se décrit comme un fugueur chronique et un héroïnomane)

Wil se fait accoler l'étiquette d'un enfant à problème, du mouton noir de la famille et lorsqu'il aborde cette dimension durant l'entrevue, il devient émotif au point de verser une larme à un certain moment, ce qui laisse croire que ces expériences de dénigrement et de violence psychologique l'ont profondément marqué.

En faisant un détour théorique, il est possible de constater que sa situation personnelle rejoint la notion de famille absente décrite par Bellot (2001) parce qu'il est transféré d'un milieu de vie à l'autre durant son enfance, ce qu'il vit comme étant violent et déchirant. Une fois acclimaté à son milieu adoptif, la reconstitution de sa famille et l'arrivée d'un conjoint vient changer le cours de son histoire, contribue au développement de situations conflictuelles, révélant ainsi le début « *d'un processus de précarisation résidentielle* » (Bellot, 2001 : 123). Ce processus se traduit par un placement en centre de réadaptation, des fugues multiples faisant en sorte qu'il se retrouve dans la rue et, une fois à l'âge majeure, sera condamné à plusieurs sentences d'emprisonnement.

Les jeunes peuvent donc vivre différentes circonstances dans lesquelles se tissent des interactions multiples, se répercutant en situations qui fragilisent leur cheminement en fonction de leurs expériences.

3.1.1.4 *Des interactions perçues comme positives*

Bien que la majorité des jeunes dressent un portrait des interactions avec leur famille comme étant conflictuelles et plutôt négatives, il ne faut pas croire que ces situations familiales ne sont que dépeintes en noir. La plupart des jeunes rencontrés nuancent leur point de vue en signalant des interactions positives vécues avec les membres de la famille et des bénéfices retirés de ces interactions. Par exemple, malgré les lacunes identifiées dans le mode de vie de sa mère, Khristine mentionne qu'elle est un peu comme une amie pour elle, ce qui facilite la communication et lui permet de se confier lorsqu'elle en ressent le besoin :

Ma mère, elle était comme plus une amie que d'autres choses. J'invitais des amis pis ils parlaient autant à ma mère qu'à moi, c'était le fun. J'avais une relation qui était pas... elle était à égalité avec moi pis ça m'aidait à me confier à elle. (Khristine, 24 ans. Vit quelques courts épisodes dans la rue durant son placement et à la suite de celui-ci. Revendeuse de stupéfiant. Se qualifie comme dépendante affective et oriente sa vie autour des garçons)

Nathalie mentionne clairement que ces interactions ne sont aucunement liées aux circonstances qui éclairent le départ vers la rue.

Je l'aime au bout ma mère, elle aimait pas ça que je prenne de la drogue mais on se chicanait pas pour autant. J'étais pas en conflit avec mes parents, je suis juste partie pour vivre mes trips pis ma liberté à Montréal et pour pas qu'ils me voient comme ça. J'ai rencontré du monde à un moment donné ici durant un show quelconque, pis j'ai pété une *fuse* chez ma mère parce que j'avais envie de consommer, Je suis partie de chez elle pour venir les rejoindre. Y en a du monde que leurs parents ils les aiment pas ou c'est eux qui les mettent dehors, moi c'était pas ça. (*Nathalie, 22 ans. Fugue de 13 ans à 15 ans. Elle fait connaissance avec la culture punk et alternative à Montréal. Consommatrice de crack. Sortie de la rue depuis plus d'un an, après plusieurs épisodes dans la rue*)

Nathalie quitte le domicile familial pour vivre certaines expériences liées à la période de l'adolescence, pour faire l'apprentissage de la liberté et pouvoir consommer tout en préservant une bonne image aux yeux de ses parents. La situation est semblable pour Mag, qui dit être en fugue de chez elle malgré la bonne entente qui règne avec sa mère, simplement afin de vivre ses expériences de jeunesse et ne pas avoir de compte à rendre à personne.

Khristine, Nathalie et Mag signalent qu'il était crucial pour elles de donner des nouvelles à leurs parents durant les moments passés dans la rue, ceci afin de diminuer leurs inquiétudes et entretenir un lien tout au long de cette période. Cette constatation met en lumière une association claire entre le fait d'interagir de façon positive avec les membres de la famille avant le départ pour la rue et l'importance de préserver des liens avec eux durant les épisodes dans la rue. Toutefois, le souci de préserver des liens se retrouve également chez plusieurs jeunes interviewés malgré le fait que ceux-ci expriment avoir vécu des interactions négatives avec leurs parents, comme pour Alex, John, Pink, Amélie, Anabelle et Vanessa.

Observons maintenant les expériences vécues dans les institutions de prise en charge de la jeunesse afin de voir comment les interactions qui s'y vivent peuvent nous éclairer davantage sur ces processus qui tracent le cheminement des jeunes qui se retrouvent dans la rue.

3.1.2 Les interactions vécues dans les institutions de prise en charge de la jeunesse

Les jeunes qui se retrouvent dans les institutions de prise en charge de la jeunesse peuvent y être en vertu de trois lois distinctes : *la Loi concernant les services de la santé et des services sociaux (LSSSS)*; *la Loi de la protection de la jeunesse (LPJ)* et *la Loi sur le système de justice pénal pour les adolescents (LSJPA)*. Nous avons vu dans la section sur la famille que trois jeunes ont vécu dans des familles adoptives et nous avons considéré important de distinguer ces expériences vécues à l'intérieur d'une famille de celles vécues hors de la famille, alors que les jeunes sont retirés de leur milieu pour être placé dans un centre de réadaptation.

Parmi les quinze personnes interviewées, sept jeunes ont fait l'objet d'une mesure dans ces établissements, incluant les trois jeunes qui ont préalablement vécu dans des familles adoptives. Observons comment les interactions qui se tissent entre ces jeunes et les personnes rencontrées dans les centres jeunesse peuvent nous éclairer sur les expériences perçues par les jeunes de la rue rencontrés.

3.1.2.1 Des interactions marquées par l'instabilité

Du point de vue des jeunes qui ont vécu un placement dans les centres jeunesse, et particulièrement ceux qui ont passé par une famille adoptive, en premier lieu, il ressort que les interactions avec les personnes qui les entourent sont plus largement marquées par l'instabilité. Prenons l'exemple de Vanessa qui exprime qu'avant même d'être placée en institution, elle se trouvait déboussolée en raison de ses transferts d'un milieu à l'autre. Une fois en centre d'accueil, pour Vanessa, tout comme pour la plupart des jeunes qui vivent un placement de longue durée, il est encore ardu d'établir une stabilité dans ses relations étant donné le roulement du personnel et des autres filles qui se retrouvent dans ces unités de vie. Vanessa affirme à cet égard :

Là-bas, j'en ai connu des éducateurs pis des intervenants différents. Déjà que j'suis une fille à problèmes pis que j'ai de la misère avec les règles, là c'est jamais la même chose pour personne, y en a pas un qui demande la même affaire. Dans le fond, euh, j'ai eu vraiment de la misère avec ça là...en plus ben, faut pas que tu t'attaches à personne, même pas avec les filles avec qui t' habites parce qu'y a tellement de roulement là... Je m'entendais ben avec une éduc pis oups, a tombe enceinte. J'y en veux pas pantoute mais c'est frustrant quand ça l'arrive. *(Vanessa, 19 ans. Adoptée, ballottée d'un milieu à l'autre, se décrit comme une fille agressive. Vit quelques épisodes de vie dans la rue à partir de son placement en centre d'accueil)*

Cet extrait témoigne de la difficulté de ces jeunes à créer un lien d'attachement et, pour ceux qui y parviennent, de la difficulté de les maintenir en raison des contraintes organisationnelles. Vanessa exprime entre autre un sentiment de colère qui, avec le temps, s'ajoute un sentiment d'injustice subie, lesquels se perpétuent dans l'ensemble de ses interactions avec les personnes rencontrées sur son chemin, comme on le verra plus loin.

Cette difficulté à trouver une stabilité peut également être occasionnée par le passage d'un type de milieu à un autre, selon les caractéristiques du jeune, son âge ou ses besoins d'encadrement. À ce titre, Vanessa, Kristine et Anabelle affirment avoir fait l'expérience de différents types d'encadrement soit le foyer de groupe, le milieu ouvert, le milieu sécuritaire et l'encadrement intensif, ce qui a eu pour effet de les bousculer d'un endroit à l'autre, régis par des codes de vie différents et où les visages sont toujours nouveaux.

Les trois garçons qui ont vécu de longs placements en centres de réadaptation sont peu loquaces à ce sujet. Les contraintes organisationnelles ou le roulement du personnel ne sont pas soulevés durant leur récit. Wil et Alex attribuent plutôt l'instabilité qu'ils disent avoir vécu aux nombreuses fugues faites durant leur placement, les deux se percevant comme des fugueurs chroniques. Ils n'abordent pas les répercussions des interactions avec les adultes sur leur quotidien sauf de dire qu'ils ont appris à se conformer à ce qui leur était demandé durant les moments où ils n'étaient pas en fuite. Binette, qui a, quant à lui, vécu un placement au Nouveau-Brunswick, dans un système de protection de l'enfance qui peut différer de celui en vigueur au Québec considère qu'il y était mieux :

J'étais plus ben placé que les jeunes ici...j'étais dans les services sociaux pis euh...ben dans les services sociaux, y a des programmes. À partir de quinze ans, j'étais dans programme-vie autonome trois... c'est PVA3. Là-bas, y a pas des milieux avec des groupes ben nombreux, comme icitte à Montréal...là-bas c'est comme des petits foyers de groupes t'sé. C'est genre euh, je suis allé dans les milieux fermés et les milieux ouverts, pis c'est des foyers de groupes gros max de 5 ou 6 personnes. C'est pas parfait mais c'est plus stable j'pense. (Binette, 21 ans. Provient du Nouveau-Brunswick. Fugue des centres de réadaptation. Un long épisode dans la rue. Pratique la prostitution et joue de la musique pour subvenir à ses besoins. Se définit comme quelqu'un provoque constamment les autres)

Il est intéressant de voir la perception de Binette et la comparaison qu'il fait entre l'organisation des milieux d'une province à l'autre, introduisant du même coup quelques pistes de solutions à envisager, quoiqu'elles puissent paraître utopiques selon lui, en regard des contraintes budgétaires qui s'appliquent à la situation québécoise.

Quoi qu'il en soit, les jeunes étant parfois transférés d'un milieu à l'autre, accompagnés par des adultes différents, éprouvent de la difficulté à s'attacher, ce qui peut, dans certains cas, alimenter leur impression d'être rejetés, abandonnés par les personnes qui les entourent. Devant la difficulté de créer un lien de confiance, des sentiments de colère et de méfiance à l'égard des adultes peuvent se développer, si ceux-ci n'étaient pas déjà présents avant la prise en charge institutionnelle. On peut alors se poser la question à savoir s'il est possible de faire un lien entre cette instabilité qui caractérise les interactions vécues et la capacité de vivre dans la rue, sans domicile fixe, errant d'un endroit à un autre sans ressentir le besoin de s'attacher, de vivre une relation profonde.

3.1.2.2 *Des interactions utilitaires*

La plupart des jeunes qui ont fait l'expérience de la prise en charge institutionnelle mentionnent que les services offerts ont permis de répondre à leurs besoins de base et de leur offrir un certain confort qu'ils ne trouvaient pas dans leur milieu familial. Wil et Khristine se disent satisfaits des services qui sont offerts en termes de réponse à leur besoin. C'est également le cas de Binette, qui mentionne avoir eu tout ce qu'il voulait et même plus durant sa mesure de placement au Nouveau-Brunswick :

Toute était payé quand j'étais jeune, tout était payé. Dentiste, BMX, n'importe quoi euh, X-Box, playstation...tatati, tatata. J'ai tout eu qu'est-ce que je voulais, 40 piasses par jour...euh par semaine. À partir de quinze ans, là genre y a... le programme offre 200 piasses par mois pour un loyer ou pour une chambre. (Binette, 21 ans. Provient du Nouveau-Brunswick. Fugue des centres de réadaptation. Un long épisode dans la rue. Pratique la prostitution et joue de la musique pour subvenir à ses besoins. Se définit comme quelqu'un qui provoque constamment les autres)

Anabelle va dans le même sens en affirmant :

La nourriture c'était correct là. J'étais bien nourrie, j'avais tout ce que je voulais, j'avais de beaux vêtements. Question soins, c'était numéro un. Psychologiquement parlant, c'est une autre affaire. (Anabelle, 23 ans. Vit un long épisode dans la rue après avoir fugué des centres d'accueil. Se décrit comme une bonne consommatrice)

Elle fait alors ressortir des lacunes en ce qui a trait au support psychologique offert durant son passage en centres d'accueil.

Les objectifs premiers au cœur de l'intervention des professionnels dans ces organismes étant la réponse aux besoins de l'enfant ou de l'adolescent, les interactions quotidiennes des jeunes avec les éducateurs s'articulent autour du désir de satisfaire ces besoins et d'acquiescer certains privilèges. Comme la plupart des jeunes qui se retrouvent en centre d'accueil le sont contre leur gré ou ne sont pas en accord complètement avec leur placement, ceux-ci ont tendance à se conformer et à user de manipulation pour obtenir ce qu'ils désirent et agrémenter leur quotidien. Cet extrait tiré du récit d'Alex exprime bien cette tendance à entretenir des interactions utilitaires avec les éducateurs :

C'est parce que j'ai tout le temps été un petit peu ratoureux t'sé, j'essayais le plus possible de m'accorder. T'sé j'faisais pas mon rebel même si je l'étais, c'est ça que je veux dire. J'essayais pas de faire chier non plus pis me ramasser des problèmes, me retrouver soit en chambre ou avoir des conséquences quelconque facque j'essayais tout le temps de passer en dessous de la table. J'étais très bon pour manipuler, je faisais de la manipulation parfaite pour avoir ce que j'avais! (Alex, 24 ans. Plusieurs épisodes de vie dans la rue entrecoupés d'un placement en Centres d'accueil et de nombreuses prises en charge pénales. Prostitution masculine et polytoxicomane)

À travers ses interactions quotidiennes, Alex apprend qu'en se conformant, il évite des conséquences et obtient des privilèges, ce qui peut nous aider à saisir sa façon d'agir avec les personnes en situation d'autorité. Il est possible de supposer qu'en réagissant par le conformisme et la manipulation, les jeunes ne s'investissent pas dans leur placement et, comme le fait ressortir Bellot (2001 : 141) dans ses analyses : « *les jeunes disent s'être repliés, cherchant à passer leur temps, plutôt qu'à construire un enracinement social réel* ».

3.1.2.3 La confrontation au cœur des interactions

Rappelons qu'un des fondements à la base du système de prise en charge de la jeunesse est la réadaptation afin de ramener les jeunes vers un cheminement dit « normal » et de les maintenir dans un environnement de socialisation considéré comme adéquat (Durant- Brault, 1999).

À cet égard, quelques jeunes rencontrés dénoncent certaines pratiques mises de l'avant pour répondre à cet objectif, c'est-à-dire, des façons d'intervenir qui sont considérées comme étouffantes et abusives. Dans la prochaine citation, Anabelle devient extrêmement émotive lorsqu'elle exprime sa perception des services offerts et souligne que la perspective de réussite pour les jeunes qui passent en centre d'accueil est mince étant donné les circonstances :

*C'est inimaginable, ça se peut pas faire vivre ça à des enfants. C'est impossible, tu scrappes la vie du monde, c'est impossible, sérieusement. Les éducatrices en plus, je trouve ça dégueulasse. C'est dégueulasse. C'est *scrapper* la vie d'un enfant pis solide en plus. Combien de jeunes passent en centre d'accueil ok pis qui s'en sortent après, y en a pas beaucoup! Tu *scrappes* la vie d'un enfant, son enfance, son adolescence. Un enfant normal c'est un enfant qui va à l'école à l'extérieur, qui est pas dans une école avec toujours le même monde. Un enfant qui a des amis, qui peut aller jouer avec ses amis, qui peut aller au parc, jouer...je sais pas t'sé. (Anabelle, 23 ans. Vit un long épisode dans la rue après avoir fugué des centres d'accueil. Se décrit comme une bonne consommatrice.)*

De prime à bord, alors que la rupture avec le milieu familial peut être éprouvant, ils peuvent devenir difficile pour ces jeunes d'arriver dans un nouveau milieu ou des règles plus strictes leur sont imposées. Comme nous l'avons vu avec l'exemple de Vanessa, certaines personnes éprouvaient déjà des difficultés avec les règles et les personnes en situation d'autorité à l'intérieur de leur milieu familial. Il est donc fréquent de voir des jeunes qui développent un sentiment de colère face à leur placement, lequel se transfère vers les éducateurs qui s'en occupent et les amène dans une dynamique de confrontations avec les personnes en situation d'autorité. L'exemple qui suit illustre bien cette idée :

Moi j'ai ça, la justice, comme valeur première là! C'est quelque chose de vraiment important pour moi comme... je vais me battre, pis jusqu'à en crever s'il faut pour cette valeur là...

R- La justice?

La justice, oui!! Il faut que ça soit juste pour les autres et pis pour moi. T'sé, aussitôt que j'en vois de l'injustice, que ce soit une police ou *whatever*, pis que j'ai même pas rapport là-dedans, que je vois une situation et que je fais han!...Je m'ouvre la gueule.

R- Tu vas t'en mêler.

Quin... c'est ça, pis t'sé j'suis pas capable de me fermer la gueule. J'suis pas capable de faire comme si de rien était...de me dire, c'est pas de tes affaires, je ne suis pas capable. Puis là-bas, j'ai connu des intervenants, c'était comme, abus de pouvoir par dessus abus de pouvoir. C'était dégueulasse là. Pis, tu sais, je ne me fermais jamais la gueule, j'étais toujours en isolement ou en retrait hors service, puis toute, genre. Tu sais je pétais vraiment ma coche là. (Vanessa, 19 ans. Adoptée, ballottée d'un milieu à l'autre, se décrit comme une fille agressive. Vit quelques épisodes de vie dans la rue à partir de son placement en centre d'accueil)

Vanessa affirme éprouver de la difficulté à voir ou à subir une forme d'injustice, devant quoi elle réagit parfois de façon qu'elle juge exagérée, comme lorsqu'elle mentionne qu'elle serait prête à mourir pour crier à l'injustice. Le sentiment d'injustice subie marque ses interactions quotidiennes, ce qui contribue à forger son expérience en centres jeunesse en faisant en sorte qu'elle se retrouve souvent en mesures de contentions physiques et en salle d'isolement pour cette raison.

La situation vécue par Binette serait semblable lorsqu'on considère ses perceptions de ses interactions avec les personnes en situation d'autorité, malgré le fait qu'il se dise satisfait des services offerts pour répondre à ses besoins de base.

Comme nous l'avons fait ressortir antérieurement en abordant les circonstances familiales dans lesquelles il a grandi, ses interactions quotidiennes sont marquées par le conflit et par la provocation. Une fois pris en charge par les services sociaux, il remet en question les décisions prises à son égard, il revendique ses droits et développe un sentiment de révolte envers les adultes et le gouvernement en général.

Si t'essayes de te sauver de là, ben ils vont courir après toi. Pis si tu résistes, ben ils vont te faire des prises de contentions. Pis en plus ben, le gouvernement là-bas, y prenait l'argent pis il la remettait dans le gouvernement parce qu'ils nous faisaient prendre des pilules...du Ritalin pis toute le kit. Parce que eux autres, le gouvernement, sont pas fous o.k. Moi si j'avais voulu, j'aurais pu avoir les études payées pis toute le kit là. Mais toute l'argent, il me l'ont shooté dans les pillules. Tu comprends?

R-Oui.

Pour pas que je rentre dans le système. Même le petit Bruno icitte, que j'ai monté à Montréal sur le pouce, il y a deux ou trois ans, y pourrait ben t'en parler de ça là. T'sé moi pis lui, on était à la même place pis toute là. Ils nous faisaient baver à terre pour rien parce qu'on leur demandait juste d'hausser le volume pis y étaient pas contents. Pis ils nous rentraient dans la chambre, avec des prises de contention. Toutes des osti de caves. Eux autres, y ont pas le droit de faire ça, pas le droit de toucher aux autres. *(Binette, 21 ans. Provient du Nouveau-Brunswick. Fugue des centres de réadaptation. Un long épisode dans la rue. Pratique la prostitution et joue de la musique pour subvenir à ses besoins. Se définit comme quelqu'un qui provoque constamment les autres)*

Après avoir vécu des expériences marquantes, Binette attribue des intentions négatives aux personnes qui l'entourent ce qui l'amène à réagir par la confrontation et, la contestation et éventuellement, il fera le choix de fuguer pour vivre ses expériences de vie sans contrainte.

3.1.2.4 La vie de groupe et le mélange de clientèle

Pour certains répondants, avoir à vivre au quotidien à l'intérieur d'un groupe relativement nombreux, avec d'autres jeunes présentant des problématiques diverses, est un aspect qu'ils perçoivent comme étant un obstacle dans leur cheminement. Par exemple, le mélange des clientèles aurait contribué à ce qu'Anabelle fasse l'apprentissage de comportements déviants qu'elle n'aurait pas adoptés autrement. Voici comment elle formule son point de vue à ce sujet :

Moi je suis rentrée en C.A (centre d'accueil) pis ce que je faisais, t'sé, j'étais sage quand même. Pis là je me ramasse en C.A avec du monde qui sont assez *fucked up*, comprends-tu. Je me ramasse avec des filles qui font de la prostitution, je me ramasse avec des filles qui font de la drogue t'sé. Pis je me ramasse avec...pis toute ça fait en sorte que j'ai connu ce milieu-là. Avant que je me ramasse au centre-ville, c'est une fille qui m'a parlé du centre-ville, que j'ai rencontré, qui se gelait. Ça *scrappe* la vie du monde, c'est impossible. (Anabelle, 23 ans. Vit un long épisode dans la rue après avoir fugué des centres d'accueil. Se décrit comme une bonne consommatrice.)

Les interactions qui se tissent avec les autres jeunes rencontrés au cours de leur parcours en centres de réadaptation peuvent également renforcer l'impression d'être différent et marginal, comme certains disent l'avoir ressenti à l'intérieur de leur famille. C'est le cas de Vanessa qui, se percevant déjà marginale dans sa famille et à l'école, voit cette impression se confirmer par son expérience de prise en charge institutionnelle où l'image qu'elle se fait d'elle comme étant rebelle et différente se voit confrontée à celle des autres filles qu'elle perçoit comme étant des *enfants rois* arborant un style « preppie », un peu trop soigné pour elle.

En abordant les valeurs normatives associées à l'éducation et la famille, Alex exprime aussi se sentir vraiment différent des autres garçons en centres d'accueil, ayant été élevé dans une famille qu'il caractérise d'anormale.

Lui y a pas le même père pantoute. Lui y est resté avec sa grand-mère presque tout le long, du côté de son père. Il a pas été dans la même vie. Il a été élevé avec du monde qui consommaient pas, du monde normal qui travaillaient. Facque c'est moins pire là. Moi je me suis toujours senti différent des autres, même rendu en centres, j'avais pas la même vie, t'sé. Tu finis par te comparer avec les autres quand tu connais un peu leurs problèmes pis moi, c'était pas mal pire. (Alex, 24 ans. Plusieurs épisodes de vie dans la rue entrecoupés d'un placement en Centres d'accueil et de nombreuses prises en charge pénales. Prostitution masculine et polytoxicomane)

3.1.2.5- Des interactions perçues comme étant positives

Les perceptions des jeunes en ce qui a trait aux interactions avec les personnes rencontrées en centres de réadaptation tournent davantage autour des expériences négatives vécues. Il faut nuancer le portrait qui est présenté par les jeunes par le fait qu'il est possible qu'ils aient une tendance naturelle à parler des évènements marquants, voire même traumatisants. Malgré tout, quelques interviewés parlent des liens qu'ils ont créés avec d'autres jeunes et de la solidarité qui règne dans les moments plus difficiles. Selon le point de vue de certains jeunes, dont Wil, Alex, Korine et Anabelle, les interactions qui se tissent avec les intervenants sont aussi parfois positives et ils se sentent tout de même compris. Anabelle explique même qu'une éducatrice qu'elle a rencontrée au cours de son expérience en centre est devenue la marraine de sa fille et qu'elles restent en contact de façon régulière. En passant ainsi des perceptions positives aux perceptions négatives, parfois drastiquement, plusieurs jeunes témoignent d'une certaine ambivalence, voire d'un clivage dans leur pensée, en regard des expériences institutionnelles, au sens large, qu'ils ont vécues.

3.1.3 Les interactions vécues à l'école

Peu de jeunes parlent des expériences qui se sont déroulées à l'école avant l'arrivée dans la rue. Ceci s'explique d'abord par le fait que seulement une jeune a obtenu son diplôme d'études secondaires avant de s'amener dans la rue. Les autres personnes rencontrées ont tous abandonné l'école entre le secondaire deux et le secondaire quatre, sans pour autant dire qu'ils l'ont quitté définitivement, puisque certains y sont retournés pour terminer ce qu'ils avaient entrepris ou dans le désir de construire leur processus de sortie de la rue. Néanmoins, quelques répondants soulignent les jugements auxquels ils ont été confrontés durant leur passage sur les bancs d'école ou, encore, les rencontres qui les ont menés à s'initier à la consommation ou à certains comportements considérés comme déviants.

3.1.3.1- Des interactions marquées par le jugement

À la lumière des analyses, ce que retiennent les jeunes de leurs expériences à l'école et des interactions vécues avec les autres dans cet univers sont les jugements portés à leur égard par les autres élèves ou par les professeurs. Wil raconte qu'en raison de ses nombreuses distractions et de sa tendance à vouloir attirer l'attention des autres, il se fait identifier comme étant un des élèves les plus turbulents par ses enseignants :

Moi quand j'allais à l'école, j'étais le plus drôle clown qui a pas. Je pense que mes profs... ils me disaient, dans toutes ces années là : j'ai jamais vu quelqu'un de si pire. Les profs, ils capotaient sur mon cas, c'est pas qu'ils m'aimaient pas, mais j'étais pas à mon affaire pantoute. Ils disaient, ben il est intelligent, mais j'ai jamais vu quelqu'un d'aussi turbulent. J'ai pris du Ritalin, t'sé du Ritalin encore là, je pense que c'est de quoi que personne devrait passer par là. Quand t'es hyperactif, c'est que t'es né de même, t'es né avec de l'énergie. Pis quand il y a d'autres personnes de plus paresseux, tu t'en vas pas leur donner quelque chose pour les booster, t'es laisses comme ça t'sé. *(Wil, 25 ans. Vit l'adoption et des prises en charge institutionnelles. Se décrit comme un fugueur chronique et un héroïnomane)*

Wil intègre ainsi une image de lui comme étant quelqu'un qui prend beaucoup de place, ce qu'il répète à plusieurs reprises durant l'entretien. Il exprime également son opposition à la médication et au fait de donner du Ritalin aux jeunes qui éprouvent des déficits de l'attention ou qui sont hyperactifs, un peu comme Binette qui se positionne de la même façon lorsqu'il aborde cette question.

Avec son style gothique, Vanessa se fait davantage pointer du doigt par ses pairs et vit ainsi une certaine forme de rejet en raison de sa différence, un peu comme elle le vit dans sa famille.

Voici comment elle s'exprime à ce sujet :

Je me faisais écoeurer aussi parce que j'étais pas mal la seule marginale de l'école là. Ça fait que le monde était comme shit kossé que c'est ça, j'étais plus le style gothique. Facque le monde capotait ben raide, là. *(Vanessa, 19 ans. Adoptée, ballottée d'un milieu à l'autre, se décrit comme une fille agressive. Vit quelques épisodes de vie dans la rue à partir de son placement en centre d'accueil)*

Une fois rendue dans la rue, Vanessa s'associe avec des personnes qui lui ressemblent et cherche ainsi de la valorisation et de la compréhension auprès de ses pairs.

Khristine vit également du rejet et des interactions teintées de mépris avec les personnes qui l'entourent à l'école, cette fois en raison de sa taille. À ce titre, elle mentionne que sa consommation de drogues dures lui permet de perdre beaucoup de poids, ce qui l'amène à vouloir consommer davantage et, une fois dans la rue, s'adonner au trafic de stupéfiants pour se payer sa drogue.

Il est donc possible de remarquer qu'avec les expériences et les interactions vécues à l'école, la perception de soi peut facilement changer, contribuant à la construction de l'identité personnelle. Les interactions qui se tissent alors peuvent fragiliser le cheminement de ces jeunes, dont la situation personnelle est parfois déjà précaire. Ceci peut aider, par la suite, à mieux comprendre leur façon de réagir avec les personnes qui les entourent.

3.1.3.2- *Des rencontres qui contribuent à l'apprentissage de comportements jugés déviants*

L'entrée au secondaire est une transition importante dans la vie des jeunes alors qu'ils arrivent dans un monde nouveau où se vit des expériences diverses, et à une période de la vie durant laquelle l'identité personnelle est en pleine constitution. À l'adolescence, les relations avec les pairs jouent un rôle primordial dans la construction de l'identité, dans l'acquisition d'habiletés sociales et dans l'intégration des règles qui régissent les relations en société (Claes, 2003). C'est également à travers ces interactions que certains jeunes peuvent faire l'apprentissage de conduites déviantes. En effet, le fait d'être en contact avec des pairs qui adoptent des comportements socialement désapprouvés amène quelques jeunes à vivre des expériences qui, progressivement, peuvent les conduire sur le chemin vers la rue.

C'est le cas de Nathalie, Mag et d'Amélie qui identifient leur arrivée au secondaire comme un point tournant dans leur vie. Selon elles, leurs rencontres avec des personnes qui consomment, dans un milieu où l'adoption de comportements déviants est valorisée par les pairs et où la drogue est plus facilement accessible, ont joué un rôle important dans leur cheminement vers la rue. Mag explique que, puisqu'elle est influençable, ses rencontres avec des personnes qui consomment beaucoup à l'école l'ont amenée à en faire autant, après quoi elle a été renvoyée de l'école et a décidé de fuguer de la maison pour vivre ses expériences dans la rue. De son côté, Amélie attribue son départ vers la rue aux conflits avec ses parents, lesquels sont en lien avec sa consommation et son trafic de stupéfiants à l'école. Pour ce qui est de Nathalie, elle affirme avoir rencontré, à l'école, des personnes qu'elle considère comme des « bums », avec qui elle a fait l'apprentissage de la drogue et a découvert le monde « underground » de la musique à Montréal, ce qui l'a amenée à fuguer dès l'âge de 13 ans.

Bien que les rencontres à l'école ne puissent expliquer à elles seules le cheminement suivi par les jeunes qui partent à la rencontre du monde de la rue, ces situations mettent en lumière l'importance d'analyser les différentes circonstances qui entourent le départ du domicile.

3.1.4- Conclusion : un pas vers une meilleure compréhension du départ vers la rue et de la façon de réagir des jeunes avec leur entourage

À la lumière de nos analyses, il ne paraît pas exister de cloisonnement entre les différentes situations décrites précédemment, ce qui souligne la complexité d'étudier les interactions vécues par les êtres humains. Les jeunes vivent différentes expériences dans leur famille, dans les centres de réadaptation ou à l'école, là où se tissent des interactions multiples. C'est dans les premiers foyers de socialisation que débute la construction de l'identité et la création des liens d'attachements avec les personnes qui les entourent. Ainsi, ils développent des scripts relationnels qu'ils intègrent et reproduisent dans les différentes sphères de leur vie. Par exemple, un jeune qui a vécu l'abandon d'un parent et qui développe, par la suite, des interactions conflictuelles avec les autres membres de sa famille, aurait davantage une propension à confronter les personnes qu'il rencontre au quotidien, dans les autres espaces de socialisation, incluant la rue.

Les différentes interactions qui se trament entre les individus ne peuvent être isolées à l'intérieur de catégories bien définies, étant dynamiques et constamment en évolution. Au fur et à mesure que l'individu vit ces interactions, sa perception de lui-même et des autres est appelée à se redéfinir, et ses réactions à se modifier selon l'interprétation qu'il fait des situations vécues. Dans bien des cas, ces interactions sont de nature à fragiliser la situation personnelle, rendre vulnérable la personne à différents égards, et orienter son cheminement d'une façon plutôt qu'une autre. Ceci ne signifie pas que ces interactions sont la cause de sa présence dans la rue, mais il y a tout lieu d'envisager qu'elles y contribuent d'une certaine façon.

Il convient maintenant de se pencher sur les perceptions qu'entretiennent les jeunes quant aux interactions qu'ils vivront une fois débarqués dans la rue et leur influence sur la poursuite de leur cheminement, telle qu'ils la conçoivent. Par la même occasion, nous tenterons de voir dans quelle mesure les interactions précédant la venue dans la rue, que nous venons de voir, sont ou non en continuité ou en lien avec ce qui est vécu dans la rue.

3.2- Les épisodes de vie dans la rue

Après avoir exploré et tenté de mieux comprendre les circonstances entourant le départ des jeunes vers la rue et leur façon générale d'entrer en relation avec les personnes qui les entourent, avant d'y arriver, il convient maintenant de se pencher sur les expériences interactionnelles vécues durant les épisodes de vie dans la rue. Il s'agit donc de faire ressortir, dans un premier temps, les différentes perceptions des jeunes de la rue face aux interactions qui surviennent avec les personnes qu'ils rencontrent au quotidien. Ensuite, toujours à partir du point de vue des jeunes, nous nous intéresserons, dans un deuxième temps, aux répercussions de ces interactions quotidiennes sur leurs expériences dans la rue et, possiblement, sur leur cheminement.

3.2.1- *Les perceptions des jeunes quant à leurs interactions avec les personnes qu'ils rencontrent au quotidien.*

3.2.1.1- *L'occupation de l'espace public au centre-ville de Montréal : l'occasion de multiples interactions*

Habiter le centre-ville de Montréal, c'est vivre avec d'autres personnes ayant leur propre histoire; c'est se trouver en constante interaction avec la grande diversité de personnes qui y convergent quotidiennement et qui, par leur présence, contribuent à la vitalité et à l'originalité de cet espace urbain (Direction de la culture, des sports, des loisirs et du développement social de l'arrondissement de Ville-Marie, 2005). Considérer l'espace comme une ressource signifie que ces lieux sont des objets et des cadres pouvant soutenir et faciliter la communication entre les jeunes et les autres. La modalité d'appropriation de cette ressource peut alors devenir un enjeu collectif, comme le souligne Parazelli (2002) dans ses recherches sur le sujet.

Lorsque les jeunes abordent leurs interactions avec les personnes rencontrées au quotidien, ils parlent évidemment de celles qui les ont marqués davantage et qui ont pu, à leurs yeux, entraîner des répercussions sur leurs choix et leurs expériences vécues dans la rue. Il s'avère impossible de saisir de façon objective la nature de toutes les interactions vécues dans la rue et, encore moins la qualité de toutes ces interactions, l'important étant d'ailleurs la signification que prennent celles-ci pour les jeunes qui les vivent.

Soucieuse de rendre compte au mieux du point de vue des jeunes sur ces aspects de leur expérience de la rue, nous aborderons dans cette section les interactions qui se tissent avec les pairs rencontrés dans la rue, les partenaires amoureux, les autres citoyens (commerçants, passants, automobilistes), les représentants des agences de contrôle social, les intervenants oeuvrant auprès des clientèles dans le besoin ainsi que les membres de la famille qui, dans bien des cas, font encore partie du décor. Ce sont essentiellement de ces interactions dont les jeunes nous ont, tour à tour, entretenu.

3.2.1.2- *Les interactions avec les pairs rencontrés dans la rue*

La majorité des répondants accordent une grande importance à leurs interactions avec les pairs rencontrés dans la rue et élaborent facilement sur ce sujet. Il est question ici des autres personnes en situation de rue, jeunes ou adultes, qu'ils identifient le plus souvent comme des connaissances plutôt que des amis pour des raisons qui seront explicitées en cours d'analyse.

- *La solitude*

Ce qui ressort particulièrement des récits de plusieurs jeunes interviewés, dont Alex, Binette, Stepho, John, Lulu et Vendale, est la solitude qui est ressentie durant les épisodes de vie dans la rue. Cette constatation va dans le même sens que les résultats de Poirier et ses collègues (1999) lorsqu'ils mentionnent que le sentiment de solitude est au cœur du récit des jeunes qui forment leur échantillon. Il est intéressant de voir que, parmi les répondants qui ont exprimé ressentir de la solitude en raison d'une absence d'interactions significatives avec les personnes rencontrées ou avec des amis dans la rue, on retrouve plusieurs jeunes qui ont vécu, auparavant, l'absence d'interactions avec un membre de leur famille.

Ces jeunes qui ont vécu l'absence de la famille ou une certaine forme de rejet éviteraient de s'attacher une fois dans la rue, sans nécessairement exprimer de sentiments négatifs liés à la solitude. Un peu comme si les formes d'interactions qui se tissent dans la rue conviennent à leur mode de vie, à leur peur de s'attacher ou de vivre des répercussions négatives associées aux échanges avec les autres. À cet égard, Alex affirme, dans la citation qui suit, qu'il n'y a personne qui l'entoure et qu'il a tendance à s'isoler en raison de sa consommation :

Depuis quatre ou cinq ans, j'ai pu de blonde, j'ai pu rien faire je suis tout seul. Pis je suis pas...j'me tiens pas vraiment avec des personnes non plus parce que je consomme beaucoup de cocaïne...quand t'es sur la coke, tu en as pas d'amis vraiment. (Alex, 24 ans. Plusieurs épisodes de vie dans la rue entrecoupés d'un placement en centres d'accueil et de nombreuses prises en charge pénales. Prostitué et polytoxicomane)

Alex explique l'absence d'interactions significatives par le fait qu'il a perdu sa copine et qu'il est cocaïnomane, donc porté à s'isoler. Il mentionne, plus loin dans son récit, que ses interactions quotidiennes gravitent autour de sa consommation, et qu'elles ne prennent donc pas vraiment de sens à ses yeux puisqu'il se définit comme une personne seule. Finalement, pour Alex, il est difficile d'établir des relations avec des connaissances dans la rue. Alex soutient que celles-ci seraient, en effet, toujours fragiles en raison de la mouvance des personnes qui fréquentent la rue.

Tout comme Binette qui mentionne être plutôt seul et avoir rompu les liens avec tous ses amis, Vendale, qui a quitté le domicile familial à 13 ans en compagnie de son grand-frère, se décrit comme un gars solitaire :

J'ai pas vraiment de contacts avec ma famille pis toute, ni mes amis. Je suis plus genre sur moi-même. ... Parce que c'est quand même une honte à quelque part de vivre dans la rue, pis comme euh...tu veux pas que ta famille te voit comme ça. Pis à part de ça, tu te fais pas plein d'amis...les personnes que tu rencontres, y sont pas tout le temps bien, ils t'entraînent dans tout plein d'affaires. Ça peut te mettre dans la marde sérieusement. (Vendale, 19 ans, quitte le domicile à 13 ans avec son grand frère, un des plus gros revendeurs à Montréal. Il se retrouve dans la rue suite à l'emprisonnement de son frère, il devient lui-même un revendeur de stupéfiants. Vit dans les hôtels)

En raison de la honte d'être dans la rue et de la peur de se laisser influencer par les autres, Vendale fait le choix de ne pas entretenir de relations et de ne pas avoir de contacts avec sa famille et ses amis.

Signalons déjà que l'absence d'interactions avec une ou des personne(s) significative(s) peut entraîner des répercussions importantes dans la vie de ces jeunes si l'on considère qu'un lien d'attachement peut être un puissant levier d'intervention pour aider la personne à surmonter certains obstacles.

Notons également qu'il y a une distinction à faire entre les filles et les garçons. Les filles ne font pas mention de cette solitude dans leur récit. Au contraire, elles accordent beaucoup de place dans leur récit aux relations qu'elles ont avec les autres, qu'elles soient de nature amicales ou amoureuses. À cet égard, Bellot (2001 : 218) explique que celles-ci « *construisent des espaces alternatifs à leur milieu familial, utilisant les amis, les parents les plus éloignés et les ressources avant de parvenir à une situation d'absence complète de domiciliation* ».

- *Des interactions marquées par la méfiance*

Tous les répondants indiquent l'importance de demeurer méfiant envers les autres personnes en situation de rue, principalement en raison des stratégies utilisées par chacun pour subvenir à ses besoins de base ou, plus souvent encore, pour réussir à payer sa consommation de drogues dures. Par exemple, Binette mentionne que :

Chacun prend leur choix, pis leur seul ami, c'est soi-même là. Tu peux pas te fier sur personne icitte, même Bruno, qui était mon meilleur chum, ben il se flûte pis il est même pu capable de me regarder dans les yeux tellement y m'a arnaqué. *(Binette, 21 ans. Provient du Nouveau-Brunswick. Fugue des centres de réadaptation. Un long épisode dans la rue. Pratique la prostitution et joue de la musique pour subvenir à ses besoins. Se définit comme quelqu'un qui provoque constamment les autres)*

John souligne, à son tour, que :

Des amis, j'en ai pas! Ben, j'ai quelques bonnes connaissances parce que des amis dans la rue, t'en a pas ben ben là. C'est dur à trouver, tout le monde se crosse. *(John, 23 ans. Se fait mettre en dehors du domicile en raison d'un historique de vols. Il se fait incarcérer pour vols de voiture et découvre la cocaïne et la prostitution durant sa sentence. Plusieurs épisodes dans la rue entrecoupés de période de stabilité durant laquelle il a un bon emploi)*

Les interactions des jeunes avec les personnes qui les entourent sont donc teintées de méfiance, ce qui constitue une entrave au développement de relations plus profondes, dans lesquelles la confiance joue un rôle important.

Toutefois, le sentiment de méfiance qui imprègne les interactions au quotidien est variable d'une personne à l'autre, ce qui nous ramène aux observations réalisées dans le premier volet.

Certains jeunes qui ont vécu l'abandon ou l'absence d'un parent verbalisent avoir développé un sentiment de méfiance envers les personnes qu'ils rencontrent, tout comme ceux qui ont vécu des interactions marquées par l'instabilité, notamment durant leurs expériences de prise en charge institutionnelle. Lorsqu'elle aborde les expériences vécues au sein de la famille et qu'elle signale la famille absente, Bellot (2001) fait ressortir ce sentiment de méfiance éprouvé à l'égard du monde adulte par les jeunes ballottés d'un milieu à l'autre. Il est donc possible d'ajouter que, selon les jeunes interviewés, cette méfiance n'est pas ressentie exclusivement face au monde des adultes mais, également, à travers leurs relations en général.

- *Des interactions conflictuelles*

Les interactions avec les pairs qui évoluent dans la rue sont parfois perçues comme étant conflictuelles par les jeunes interviewés. Encore une fois, la façon générale d'entrer en relation avec les autres permet de mieux comprendre les interactions vécues dans la rue. Par exemple, la situation de Vanessa permet d'illustrer cette idée. Comme nous l'avons souligné en abordant les expériences vécues avant la rue, Vanessa possède une forte tendance à crier à l'injustice et à avoir des réactions excessives lors de situations indues. Elle se trouve donc régulièrement en conflits avec les autres pour des raisons diverses. Dans cet exemple, elle en veut aux personnes qui consomment et adoptent des comportements à risque pour leur environnement :

Mais c'est que ça me fait chier, moi...regarde, t'as beau faire ce que tu veux, regarde fais ce que tu veux, mais fais pas chier le monde avec ça, tu comprends. Tu sais moi, le monde qui me mente dans la face parce qu'ils sont en manque d'héroïne, excuse moi là, j'pus capable, tu sais, facque ça me fait chier. Puis tu sais, j'en vois des junkies, je me pogne avec, j'arrête pas d'en péter là des junkies parce qu'ils laissent traîner leurs seringues à terre... Moi j'ai pas de respect pour ça, mais pas pantoute là, tu comprends? (*Vanessa, 19 ans. Adoptée, ballottée d'un milieu à l'autre, se décrit comme une fille agressive. Vit quelques épisodes de vie dans la rue à partir de son placement en centre d'accueil*)

Avec les interactions vécues à l'intérieur de sa famille et, par la suite, en centres de réadaptation, Binette a, quant à lui, développé un script relationnel basé autour de la provocation. Il a donc tendance à provoquer les autres et ainsi de nourrir le conflit, ce qu'il admet lui-même durant l'entretien, lorsqu'il dit avoir « *fait le punk ass* » et avoir dérangé les autres personnes en situation de rue. Il explique que sa façon de se conduire et son agressivité constituent des effets secondaires du crack.

Nathalie exprime également avoir vécu certains conflits avec ses pairs, qu'elle attribue uniquement aux effets des psychotropes car elle se décrit comme une fille douce, qui n'éprouvent pas de difficultés dans ses interactions avec les autres lorsqu'elle est à jeun.

Finalement, la question de la territorialité peut également être une source de conflits dans la rue, comme l'exprime Wil qui s'est approprié un coin de rue et des techniques de quête particulières. Les interactions avec les personnes qui empiètent son espace de vie peuvent devenir conflictuelles lorsqu'il sent que ces personnes affectent ses propres stratégies de survie. Il raconte également une situation vécue avec un revendeur de crack de nationalité haïtienne, qui est venu à son coin de rue et l'a traité avec mépris, comme s'il ne valait rien. Cette situation a contribué à renforcer certains préjugés qu'il entretenait à l'égard des vendeurs de stupéfiants.

- *La solidarité au cœur des interactions ou en voie de disparition?*

Durant les entretiens, quelques répondants affirment vivre de la solidarité au cœur de leurs interactions avec les pairs rencontrés dans la rue. Pour certains, le fait de retrouver des personnes semblables, avec le même style vestimentaire et des valeurs communes leur permet de vivre ce sentiment de solidarité et l'impression de ne pas être seuls. La majorité des filles qui nous parlent de leur expérience dans la rue estiment que la solidarité y est toujours présente, bien qu'elle ne soit plus aussi forte qu'il y a quelques années, développement qui s'inscrit dans l'individualisme croissant de la société actuelle. Dans la citation qui suit, Nathalie aborde la question de la solidarité en mentionnant qu'elle se sent protégée dans la rue :

J'étais protégée au bout man. C'était united pareil, le monde se tenait serré de même, ceux qui étaient dans la rue là. (Nathalie, 22 ans. Fugue de 13 ans à 15 ans. Elle fait connaissance avec la culture punk et alternative à Montréal. Consommatrice de crack. Sortie de la rue depuis plus d'un an, après plusieurs épisodes dans la rue)

Pink explique les raisons pour lesquelles, selon elle, cette solidarité est de moins en moins présente dans la rue. Elle cite la multiplication des ressources d'aide dans les grandes villes comme Montréal et la gratuité des services offerts comme étant des éléments qui peuvent éclairer le fait que la solidarité soit de moins en moins présente entre les jeunes de la rue :

Toutes les petites villes, les petites municipalités sont en manque de ressources de base, genre de la bouffe, des bas propres, du linge pis toute. Pis dans les grandes villes, sont rendues un peu...eux c'est d'autres choses qu'ils ont de besoin. De la bouffe, y en manque pas à Montréal. C'est plus ça le problème, ça l'a déjà été il y a peut-être quinze ans, j'étais pas là mais t'sé, je connais plein de monde qui était là il y a quinze ans. Il y a trop de ressources pis en même temps genre, on dirait que la solidarité dans la rue elle se perd entre les jeunes. T'sé, aye j'ai faim, donne-moi un bout de ton sandwich...ben là, va t'en pogner un chez Pop's. T'sé... c'est plus la même affaire que ça l'a pu être dans le temps, ben selon ce que j'ai entendu parler... le monde dans la rue sont rendus paresseux souvent. *(Pink, 22 ans. Provient du Nouveau-Brunswick. A vécu quelques épisodes de vie dans la rue. Grande consommatrice de drogues par injection. Se présente comme une des filles les plus maganées de la rue et se fait hospitaliser à maintes reprises)*

Finalement, tout comme Al le superficiel mentionne que la solidarité est très présente dans la rue, Lulu aborde la question de la solidarité lorsqu'il parle des interactions basées sur le partage des biens et des connaissances avec les personnes qu'il rencontre dans la rue. Lui-même, lorsqu'il arrive d'Abitibi et se retrouve dans la rue, il se fait accueillir par un garçon qui lui fait connaître tous les organismes à Montréal et les façons de se débrouiller pour subvenir à ses besoins. Ce n'est que plus tard qu'il réalise que ce gars fait partie d'un réseau important de trafic de stupéfiants dans lequel il s'implique durant ses épisodes dans la rue.

En somme, les jeunes en situation de rue peuvent se soutenir, se protéger ou encore partager des biens et des connaissances, ce qui montre que la solidarité occupe encore une place importante dans le monde social de la rue.

- *Des interactions utilitaires*

En contraste avec la notion de solidarité qui vient d'être évoquée, plusieurs jeunes qualifient leurs interactions avec les pairs comme étant utilitaires et orientées autour de la réponse à leurs besoins personnels.

Rappelons qu'avant l'arrivée dans la rue, certaines personnes apprennent à travers leurs échanges sociaux que l'usage de la manipulation permet de tirer bénéfices des situations rencontrées et d'obtenir ce qu'ils désirent. Au-delà des apprentissages vécus dans les premiers espaces de socialisation, une personne qui se retrouve dans la rue et qui vit une situation précaire au point d'avoir de la difficulté à répondre à ses besoins de base peut être motivée par l'instinct de survie.

Le besoin pressant de consommation qui survient chez les usagers de cocaïne ou de crack peut également expliquer que les interactions avec les autres s'orientent uniquement autour de l'acquisition d'argent ou l'échange de services pour se payer de la drogue. Lulu, Alex, Binette, John, Anabelle et Pink sont de cet avis, tous perçoivent leurs relations avec les pairs dans la rue comme étant utilitaires en raison de leur consommation de drogues dures. Pour Vanessa et Mag, la situation se présente autrement puisqu'elles ne consomment pas de drogues dures mais, n'ayant pas d'endroits où dormir, elles cherchent à se trouver des amis qui leur offriraient un toit pour la nuit.

- *Des interactions avec les pairs qui prennent un sens positif*

Les différentes circonstances qui éclairent le départ des jeunes vers la rue et les éléments qui distinguent la « *fragilisation sociale* » (Bellot, 2001 : 211) qu'ils vivent permettent de comprendre que ces jeunes désirent vivre des expériences positives dans la rue. Comme le souligne Bellot (2001), leur départ vers la rue, qu'il résulte d'un choix ou qu'il soit perçu comme étant l'ultime recours pour vivre un répit fugace ou plus durable des premiers espaces de socialisation, est souvent réalisé dans le but d'acquérir une autonomie et de vivre des expériences agréables avec les autres. Bien que l'expérience de la rue puisse prendre une tournure différente en cours de route, devenir un mode de vie et entraîner des répercussions négatives, elle est souvent décrite par les jeunes comme étant orientée autour de la fête et des moments passés avec les amis.

Les interactions avec les pairs peuvent être éphémères et prendre malgré tout une signification importante, comme le souligne Binette dans cet extrait :

À un moment donné, j'étais gelé sur le pcp, comme une bûche. Juste assez que je me suis pendu sur la clôture là, pis qui est-ce qui était là par hasard, Bernard! Grâce à lui, ça l'a soutenu mon moral, même si on est pas resté ensemble longtemps. (Binette, 21 ans. Provient du Nouveau-Brunswick. Fugue des centres de réadaptation. Un long épisode dans la rue. Pratique la prostitution et joue de la musique pour subvenir à ses besoins. Se définit comme quelqu'un qui provoque constamment les autres)

Le côté éphémère des relations peut, pour certains, convenir au mode de la rue, comme l'exprime Wil:

Il consommait de son bord, on se voyait et on partait sur le trip quelques heures ensemble. Si on commençait à se taper sur les nerfs, pas de troubles, salut bye, on se reverra dans deux trois mois. *(Wil, 25 ans. Vit l'adoption et des prises en charge institutionnelle. Se décrit comme un fugeur chronique et un héroïnomane)*

Cette façon d'interagir n'implique aucun engagement de part et d'autre, elle n'exige aucun compromis et aucun effort de conciliation.

Selon Nathalie, comme pour plusieurs, les moments passés avec les amis ou les connaissances font partie intégrante de l'expérience de la rue, comme elle l'explique dans ce passage :

On était tout le temps en groupe, tout le temps!! Pis t'sé quand on allait quêter, ben moi j'y allais souvent seule mais mes amis allaient faire du squeegee ensemble. *(Nathalie, 22 ans. Fugue de 13 ans à 15 ans. Elle fait connaissance avec la culture punk et alternative à Montréal. Consommatrice de crack. Sortie de la rue depuis plus d'un an, après plusieurs épisodes dans la rue)*

Les jeunes partageraient donc la plupart de leurs moments de vie avec des pairs avec lesquels se tissent des interactions perçues comme étant positives. Ensemble, ils s'impliquent dans différentes activités, ils réalisent des voyages, ils font la fête et se motivent ensuite pour se faire de l'argent. Ils vivent parfois des conflits, ressentent de la méfiance ou de la solidarité, mais ces interactions avec les pairs leur permettent de réaliser de nombreux apprentissages comme nous le verrons ultérieurement.

3.2.1.3- Les interactions avec les partenaires amoureux

Durant les entretiens, les jeunes filles élaborent davantage que les garçons en ce qui concerne leurs perceptions des interactions vécues avec les partenaires amoureux rencontrés durant les épisodes dans la rue. Même si, d'une façon générale, les jeunes abordent peu cette dimension, il est intéressant de remarquer les distinctions qui s'établissent selon le genre. Toutes les filles rencontrées, à l'exception de Pink, estiment que leurs relations avec les partenaires amoureux sont marquées par des conflits. Elles disent avoir été prises dans des relations nocives, caractérisées par le cycle de la violence psychologique et parfois physique. Les interactions avec les partenaires amoureux les auraient amenées à faire des choses qu'elles n'auraient pas faites autrement, comme des activités liées à la prostitution ou au trafic de stupéfiants. À cet égard, voici comment Anabelle se positionne :

Je faisais des clients pour payer sa chambre d'hôtel, son pot puis toute. Moi j'avais jamais fait ça de ma vie, t'sé. Tu sais ce que ça peut faire quand t'es gelée. Ça fait que là j'étais vraiment rendue... mais j'étais tellement démolie par tout ce qui c'était passé avant que je n'étais plus, on aurait dit je n'étais plus capable d'arrêter mes limites, de faire mes choix comme il faut. [...] C'est ça, c'était tout le temps, Sébastien, Sébastien, tout tournait autour de lui et lui il en profitait. (Anabelle, 23 ans. Vit un long épisode dans la rue après avoir fugué des centres d'accueil. Se décrit comme une bonne consommatrice.)

Ainsi, Anabelle est consciente d'être dépendante de son copain, mais rationalise également ses comportements en invoquant sa consommation et le passé qui la hante. Le fait d'avoir vécu l'abandon ou l'absence d'interactions avec un parent peut éclairer cette façon d'interagir avec les garçons, comme nous l'avons fait ressortir plus tôt en traitant de la situation affective de Khristine. En effet, elle aussi se décrit comme une fille influençable, qui veut plaire à tout prix et a besoin de l'approbation des autres pour faire ses choix.

Alors que les filles parlent d'interactions conflictuelles, de manipulation et de la difficulté à se sortir de leurs relations, les garçons de leur côté abordent peu leurs interactions avec les filles. Par contre, il est possible de remarquer que les relations amoureuses prennent un sens positif pour eux lorsqu'ils élaborent sur le sujet. D'après Wil, Alex, Lulu, John, Binette et Stepho, les interactions avec leurs partenaires amoureuses sont positives et, pour plusieurs, à la source de changements dans leur vie. Les répercussions des interactions seront détaillées ultérieurement mais soulignons que les garçons rencontrés associent le plus souvent ces interactions à des périodes de stabilité dans leur vie.

3.2.1.4 *Les interactions avec les autres citoyens qui occupent l'espace public*

- *Des interactions éphémères utilitaires*

La plupart des répondants qualifient leurs interactions avec les autres citoyens qui occupent l'espace public comme étant éphémères et orientées autour de la réponse à leurs besoins primaires et leur désir d'obtenir de l'argent. En dressant un portrait des interactions entre les jeunes et leur réseau, Hurtubise et ses collègues (2000) soulèvent la notion d'interactions du moment et les avantages procurés par le côté passager de ces interactions. Le point de vue des jeunes soutient les observations de ces auteurs, particulièrement lorsqu'ils mentionnent que les interactions avec les passants n'impliquent aucun engagement de part et d'autre, et que les différents acteurs peuvent décider de faire le choix de continuer leur chemin s'ils le désirent. À ce titre, Binette affirme que :

Y en a qui haïssent ça, y en a qui sont contents de me voir. J'ai tendance à retourner à certains coins de rue si je vois qu'y en a qui ont été plus généreux pis corrects avec moi, parce que c'est moi qui fait mon monde icitte [...] C'est moi qui fais les expressions, c'est moi qui fais toute là. YES! Si je veux que ce monde là réagisse à mon moral, je vais m'arranger pour que ça l'arrive. [...] Si jamais quelque chose fait pas mon affaire, je le dis. Pis si ils réagissent, je vais y réagir et on va mettre un terme...c'est toute. On s'en fout et on continue à faire notre boutte chacun de notre bord. *(Binette, 21 ans. Provient du Nouveau-Brunswick. Fugue des centres de réadaptation. Un long épisode dans la rue. Pratique la prostitution et joue de la musique pour subvenir à ses besoins. Se définit comme quelqu'un qui provoque constamment les autres)*

Les interactions avec les personnes qui passent quotidiennement dans l'espace public du centre-ville de Montréal se résument le plus souvent à tendre la main, à demander ou à offrir un service pour obtenir de l'argent. Malgré tout, elles contribuent en quelque sorte à forger l'expérience des jeunes de la rue.

- *Coopération et entraide*

Plusieurs jeunes nous font part du fait que, durant leurs épisodes de vie dans la rue, les résidents du centre-ville, les passants ou les commerçants rencontrés les aident de différentes façons. En retour, quand ils le peuvent, certains tentent de remettre les services rendus à ces personnes qui font preuve d'ouverture et tentent de les aider.

Pink explique qu'un propriétaire d'un petit restaurant à côté de l'hôpital où elle se retrouvait souvent en raison de problèmes de santé liés à sa consommation excessive de drogues dures lui donnait de la nourriture en retour du numéro de téléphone de ses parents au Nouveau-Brunswick. Ainsi, l'homme téléphonait à ses parents pour leur donner des nouvelles de leur fille. Wil explique à son tour que le propriétaire d'un restaurant de sushi lui donnait des plats à la fin de la journée afin qu'il puisse se nourrir. Certains propriétaires d'établissement acceptent également, selon Wil, Amélie et Nathalie, de laisser les jeunes dormir sur leur terrain privé, lequel n'est pas régi par des règles municipales. Des ententes souvent informelles se créent alors entre les jeunes et les propriétaires d'établissements privés afin que les jeunes ramassent leur coin, les seringues qui traînent autour et fassent preuve de prudence pour éviter tout accident. Ainsi, les jeunes apprennent à respecter les personnes qui les entourent et comprennent qu'ils ont des droits, mais également des responsabilités.

3.2.1.5 Les interactions avec les intervenants qui oeuvrent auprès des jeunes de la rue

Les répondants distinguent durant leur récit les intervenants du milieu communautaire de ceux qui travaillent dans les hôpitaux. Les interactions avec ces derniers sont présentées de façon négative alors que les jeunes, et plus précisément les filles, disent avoir été traitées comme si elles ne valaient rien. C'est le cas de Pink, de Khristine et d'Amélie, qui estiment ne pas avoir été prises au sérieux lors de leur hospitalisation. À ce sujet, Amélie souligne ceci :

Si ma mère avait pas été là, il m'aurait dit osti de droguée retourne chez vous. Sont assez rough dans les hôpitaux...quand t'arrives pis que t'es un petit peu fuckée, que t'a l'air fuckée physiquement, oublie ça, ils te prennent absolument pas au sérieux, ils ont aucune compassion, aucune douceur aussi. (Amélie, 19 ans. Un long épisode de vie dans la rue; se décrit comme une grande voyageuse et une grande consommatrice. Sortie de la rue environ six mois.)

L'histoire d'Amélie se poursuit lorsqu'elle fait face à un médecin qui l'étiquette comme étant à risque suicidaire. Après avoir frôlé la mort en raison d'une pneumonie mal soignée, elle se retrouve « *enfermée* » dans l'aile psychiatrique pour des raisons qu'elle n'a jamais comprises. Ainsi, elle développe une hantise des hôpitaux, ce qui se produit également pour Pink qui y a vécu des expériences négatives répétitives.

Les interactions avec les intervenants communautaires sont décrites par les jeunes, à l'inverse, comme étant positives et souvent source de motivation pour le changement. Les personnes interviewées soulignent que les interactions avec les intervenants des organismes fréquentés ou avec les travailleurs de rue sont basées sur le respect de la personne et de ses choix, l'acceptation de la différence et la confiance, ce qui les amènent à retourner les voir. Anabelle parle de l'accompagnement et de l'encouragement que font les intervenantes qu'elle a rencontrées chez Pops :

C'est un peu grâce à elles que j'ai fait le projet d'ici, Solidarité jeunesse. C'était la première chose que je commençais pis que je finissais. Après ça, j'ai été référée à un projet d'aide humanitaire au Mexique. Elles m'ont toujours encouragée pour que je continue jusqu'à la fin pis quand j'ai eu fini, elles m'ont pas laissée comme ça. Pis elles m'ont pas dit, ah ben c'est fini ton diplôme Anabelle, vas t'en. Encore là elles m'aident même si j'en ai pu autant besoin. (Anabelle, 23 ans. Vit un long épisode dans la rue après avoir fugué des centres d'accueil. Se décrit comme une bonne consommatrice.)

Anabelle affirme qu'elle va encore chercher du support auprès de ces intervenantes qui ont joué un rôle important dans sa vie. Elle mentionne appréhender le jour de ses 26 ans, alors qu'elle ne pourra plus revenir à cet organisme.

D'un autre côté, sans remettre en question la qualité des services offerts, certains jeunes qui ont entamé leur processus de sortie de la rue dressent une critique constructive et nuancée durant leur récit. Al le superficiel, Amélie et Pink soulèvent un questionnement important quant à la gratuité des services offerts aux jeunes de la rue. Ils se demandent si le fait d'offrir gratuitement sans demander rien en retour des jeunes les aide à vraiment s'investir dans un projet qui vise le changement et l'amélioration de leurs conditions de vie. Amélie souligne qu'il faut un élément de motivation, comme nous le verrons dans la section portant sur les répercussions des interactions.

3.2.1.6 Les interactions avec les agences de contrôle social

Toutes les personnes interviewées, sans exception, livrent leurs perceptions des interactions vécues avec les agents de sécurité et les policiers au centre-ville de Montréal. Elles établissent une distinction entre les firmes privées et les agences de contrôle publiques. En fait, les jeunes mettent un accent particulier sur leurs interactions avec les policiers durant leur récit. C'est pourquoi l'analyse porte précisément sur cette dimension.

Avant d'aborder plus en profondeur cette facette de leur expérience, mentionnons qu'Alex décrit en détail les techniques d'une firme privée d'agents de sécurité qui intervient lorsqu'il se couche dans les guichets automatiques. Il explique que la vitesse d'intervention et le raffinement des techniques, comme l'installation de caméras et leur exploitation via un réseau de surveillance rigoureux, fait en sorte qu'il ne peut plus du tout envisager de dormir dans ces endroits. Il prend soin de souligner que les agents de sécurité qu'il a rencontrés jusqu'à présent sont tous agréables avec lui et qu'ils font leur travail. Cet exemple montre bien comment les gestes posés à l'égard des personnes en situation de rue peuvent forger leurs expériences, les amener à se déplacer d'un endroit à l'autre et, également, influencer leurs perceptions des personnes qui interviennent à leur égard.

- Des interactions avec les policiers patrouilleurs

À la lumière des analyses, il appert que les interactions entre les policiers du centre-ville de Montréal et les jeunes qui occupent l'espace publique ont lieu sur une base quotidienne et que, pour certains, elles peuvent même se répéter plusieurs fois dans une même journée. La fréquence des interactions entre les jeunes et les policiers peut être expliquée par la visibilité et la présence constante de certains d'entre eux dans les endroits ciblés par les forces policières comme, par exemple, le parc Émilie-Gamelin à proximité du métro Berri. La présence accrue des policiers patrouilleurs à pied dans les parcs à l'arrivée de la saison estivale contribue également à augmenter le nombre d'interactions, comme le souligne Vendale. Celui-ci mentionne que c'est plus difficile d'éviter les policiers durant l'été, ce qui contribue à orienter son choix quant aux endroits fréquentés pour exercer son « métier », soit le trafic de stupéfiants, pour faire la fête et pour dormir. En effet, selon les circonstances expliquant leur présence dans la rue et les activités qui y sont pratiquées, l'expérience des jeunes se déroulera différemment. Pour Mag, qui est en fugue du domicile et doit vivre dans la clandestinité, il est préférable, dans ce cas, de demeurer chez des amis ou de tenter de se dissimuler lorsqu'elle décide de sortir au centre-ville. Ceux qui pratiquent des activités liées à la prostitution ou au trafic de stupéfiants prennent également leurs précautions pour éviter de se faire prendre, ce qui devient ardu en présence d'autant de policiers.

- Des interventions perçues comme étant discriminatoires

La plupart des répondants affirment qu'à travers les interactions quotidiennes qui se tissent avec les policiers, ils font l'objet de discrimination de différentes façons. Alex, Wil et Amélie expliquent que cette discrimination se traduit par leur intolérance envers les jeunes de la rue, d'allure marginale, notamment lorsqu'il est temps de donner un billet de contravention. Amélie précise :

Des jeunes qui vivent dans les parcs, ça paraît pas ben, le monde aime pas ça, pis ça l'air sale. Pour les touristes, c'est pas bon! Ouin pendant l'été souvent ils font plus du ménage là, ceux qui sont trop dans les jambes, ils les chissent en prison pis les autres, ils sont plus sévères. Comme là, ils sont rendus vraiment graves avec les amendes pour le squeegee. Ben généralement, c'est sûr qu'avec les marginaux sont...j'sais pas t'sé en partant, on est pas des gens dans leur tête facque souvent au lieu d'arriver pis de dire scusez-moi, ou whatever, sont ben vites à sortir le pad de tickets. Souvent ils pensent juste à faire chier, t'sé j'ai des chums qui ont déjà eu des tickets pour avoir traversé la rue sur une lumière rouge justement quand que t'sé il y a vingt personnes qui ont traversé en même temps. C'est comme christ des polices qui arrêtent du monde parce qu'ils font du skate à une place ... scusez monsieur l'agent y a du monde en train de vendre du crack juste là sur le coin de la rue drette dans ta face là, pis tu t'amuses à me faire chier. *(Amélie, 19 ans. Un long épisode de vie dans la rue; se décrit comme une grande voyageuse et une grande consommatrice. Sortie de la rue environ six mois.)*

Amélie perçoit un manque de considération de la part des policiers à l'égard des jeunes de la rue, d'abord par leur façon de s'adresser à eux, mais également par le fait qu'ils interviennent pour les tasser des endroits publics. Elle soulève également un élément de discrimination dans le fait que les policiers distribuent des contraventions inutilement et, qu'en s'attardant à la criminalisation de l'occupation de l'espace public, ils ne se préoccupent pas de vrais problèmes criminels, en l'occurrence, le trafic de stupéfiants. Al le superficiel signale aussi cette discrimination dans la citation qui suit :

Je les haïs, ce sont des sales, ils ont pas de respect pour rien. Ils s'en calissent si t'as pas un veston pis une cravate. Pour moi, sont tous croches, ils font pas de la répression, ils font de l'abus discriminatoire. Pis c'est malade comment ils en font. *(Al le superficiel, 25 ans. Fugue des centres de réadaptation vers la rue. Affilié aux gangs de rue. Baigne dans l'univers criminel.)*

À la suite des expériences vécues et de ses interactions avec les policiers, Al a développé un sentiment de haine envers ceux-ci. Soulignons que, par le passé, il s'est fait arrêté à maintes reprises en raison de ses activités illicites en lien avec les gangs de rue, du trafic de stupéfiants, des vols qu'il a commis et de quelques voies de faits, envers un policier notamment. Sa colère envers les policiers n'émerge probablement pas seulement à la vue de la discrimination dont ils font preuve, à son avis, mais est également alimentée par l'ensemble des expériences et des interactions vécues avec eux.

Alors que quelques jeunes adoptent une position drastique, d'autres nuancent leur pensée et reconnaissent qu'il peut être difficile pour les policiers de réagir différemment pour chaque jeune dans les parcs, en faisant du cas par cas, ce qui pourrait également être considéré comme de la discrimination. Les propos d'Anabelle illustrent bien ce point de vue :

Si c'était le PDG de la compagnie d'en face qui serait assis là, est-ce que tu lui dirais de s'en aller autant que tu peux le dire à moi? Ça rien à voir. C'est de la discrimination. C'est clair, pis ça y en a tout le temps eu, pis il va tout le temps en avoir. Ça on peut rien faire pour ça. Parce que veut ou veut pas, c'est beau les policiers, les policiers, les policiers, mais venant de la part de certains jeunes de la rue, il y a beaucoup d'abus. Ils sont pas de même pour le fun non plus. Pis même si je les aime pas, il faut voir les vraies choses. Il y a combien de junkies qui vont se shooter dans la ruelle ou dans la cour de l'autre, y a combien de seringues qui traînent un peu partout dans le centre-ville, t'sé ils peuvent plus prendre de chance pis de dire ah, ben peut-être que elle est correcte, pis lui non facqu'il peut pas rester dans le parc. Ça serait pas ben ben mieux ça! (Anabelle, 23 ans. Vit un long épisode dans la rue après avoir fugué des centres d'accueil. Se décrit comme une bonne consommatrice.)

Ainsi, Anabelle considère que les abus de certains jeunes ont amené les policiers à intervenir davantage afin d'assurer la sécurité de tous et chacun. Pour trouver un juste milieu entre les positions exprimées, on peut alors se poser les questions : l'intervention répressive des policiers est-elle une façon efficace de réagir à la présence des jeunes ? Qu'elles sont les répercussions des interventions policières sur les pratiques quotidiennes des jeunes de la rue ? Et ces interventions se font au service de qui? Y a-t-il lieu d'envisager des façons différentes d'intervenir auprès des clientèles dans le besoin qui finissent par se retrouver dans le filet pénal, ce qui ne fait que précariser leur situation personnelle.

Il faut souligner que lors de la réalisation de la collecte de donnée, durant les saisons estivales 2006 et 2007, la question de la discrimination se trouvait au cœur des préoccupations des jeunes de la rue, mais également des intervenants qui oeuvrent auprès des clientèles en situation de rue. En effet, face à la distribution de billets de contravention aux jeunes, de la rue pour des motifs considérés comme injustifiés et des cas d'abus, l'opération *Droits devant* est amorcée au printemps 2003. Avec la collaboration du Réseau d'aide pour les personnes seules et itinérantes de Montréal (RAPSIM) et un regroupement d'une trentaine d'organismes communautaires, l'*Opération droits devant* consiste en un déploiement d'une pratique de défense de droits individuels et collectifs. Il s'agit, plus précisément, d'offrir de la référence et de l'information sur les droits et recours, de recueillir et centraliser l'information sur les contraventions et les cas d'abus, ceci afin de dresser un portrait de la situation et entreprendre différentes actions de sensibilisation et de dénonciation. L'opération étant toujours en cours actuellement, il est possible de dire que ce contexte a pu teinter le discours des répondants puisque plusieurs jeunes recrutés pour cette recherche fréquentent les organismes impliqués et sont sensibilisés par cette cause.

- Des affrontements entre les jeunes et les policiers

En abordant les perceptions des jeunes par rapport à leurs interactions avec les policiers, l'intention n'est pas de rejeter le tort sur l'un ou l'autre des acteurs qui occupent l'espace public du centre-ville de Montréal. Il s'agit plutôt d'offrir un portrait de la situation à partir du point de vue des jeunes qui vivent l'expérience de la rue et ensuite de prendre une distance objective pour en faire l'analyse. Le lecteur peut choisir de mettre en doute la validité des informations rapportées ici puisqu'elle provient du jeune lui-même. Rappelons alors que la façon dont l'individu perçoit et interprète sa réalité détermine sa réaction et les répercussions qui s'ensuivent. Il importe de garder cette idée à l'esprit pour la proposition de pistes d'interventions novatrices, qui concilient les besoins des différents acteurs qui se côtoient au centre-ville.

Durant la collecte de données, plusieurs jeunes nous parlent d'affrontements qui ont lieu dans les espaces publics du centre-ville, ce qui n'est pas sans attirer l'attention et le regard du passant, de l'homme d'affaires, du touriste ou de la mère de famille dont les enfants vont jouer dans un parc à proximité... Certaines personnes réagissent même lorsqu'ils voient de tels affrontements, comme nous le raconte Wil dans cet extrait :

Moi je dormais dans mon sleeping bag. La police est arrivée pis a m'a pogné par le sleeping bag et elle m'a tiré sur le trottoir par mon sleeping. Après, le monde qui passait réagissait, y chialait pis ils disaient : ça l'a pas d'allure qu'est-ce que vous là faites monsieur l'agent. Pis les policiers répondaient : ben si t'es pas content, t'as juste à l'amener chez vous. (Wil, 25 ans. *Vit l'adoption et des prises en charge institutionnelle. Se décrit comme un fugueur chronique et un héroïnomane*)

Cette expérience interactionnelle négative vécue alors que Wil se fait réveiller par les policiers peut contribuer à renforcer l'image de ces jeunes comme étant des victimes. Les représentations qui se forment alors au regard de tels affrontements se divisent, créant ainsi un clivage entre l'image des jeunes comme des victimes ou comme des délinquants, selon que le geste excessif est posé par le jeune ou par le policier. Il est par ailleurs souvent signalé que de telles actions affectent le sentiment de sécurité de la population générale, lequel est souvent invoqué comme argument pour justifier les interventions policières répressives.

Vendale relate aussi une expérience d'affrontement vécue avec les policiers du centre-ville, laquelle illustre bien comment l'action de l'un peut engendrer une réaction particulière et, ensuite, modifier les définitions que le jeune se fait de la police.

Des fois, ils peuvent être vraiment rudes là. Je sais pas si t'as vu le parc Berri avec les bacs à fleurs [...] Ben quand je les ai vus arriver, j'suis monté en haut sur les bacs à fleur, pis là je parlais aux policiers, ils étaient en bas, j'étais comme plus grand. Je leur parlais pas mal fort, je les envoyais promener. Ils m'ont pogné, ils m'ont pitché à terre, là j'ai tombé la face la première parce qu'ils m'avaient mis les menottes, facque là je suis tombé face première pis je me suis ouvert le menton. *(Vendale, 19 ans. Il quitte le domicile à 13 ans avec son grand frère, un des plus gros revendeur à Montréal. Il se retrouve dans la rue suite à l'emprisonnement de son frère, il devient lui-même un revendeur de stupéfiants. Vit dans les hôtels)*

Devant la façon d'agir du jeune, les policiers doivent réagir conséquemment, ce qui entraîne parfois les deux parties dans une escalade qui peut être finalement interprétée comme une situation abusive de part et d'autre. Cette situation souligne la pertinence de se pencher sur la perspective des policiers lors de recherches futures, mais également sur l'impact que pourraient avoir des interventions de médiation sociale dans de telles situations.

La plupart des jeunes rencontrés sont d'ailleurs capables de reconnaître leur part de responsabilité et prennent soin de nuancer leur point de vue lorsqu'ils racontent leurs expériences d'affrontements avec les policiers, comme le montre cette citation tirée de l'entretien réalisé avec Alex :

Le ticket je lui ai déchiré dans la face pis je l'ai mis dans le canal devant lui, juste pour l'écoeurer. Mais je le traite pas de noms, je sacre pas après, comme ça il devient pas violent. Parce que les policiers de Montréal, quand tu te ramasses à faire ça, t'es pas sorti du bois. J'ai déjà mangé quatre cinq fois des volées par eux [...] Ils m'ont brassé la cage là, ils m'ont rentré dans un local, les claques en arrière de la tête et les guns dans la face... deux fois la moralité, police de Laval une fois et deux fois les policiers de la ville de Montréal. Ils m'ont tout scraché la face là... C'est un peu de ma faute, t'sé veut dire, j'ai résisté à mon arrestation, je leur crachais dessus, j'essayais de les frapper pis l'autre fois, je m'avais sauvé, j'avais sauté pleins de clôtures. *(Alex, 24 ans. Plusieurs épisodes de vie dans la rue entrecoupés d'un placement en Centres d'accueil et de nombreuses prises en charge pénales. Prostitution masculine et polytoxicomane)*

En adoptant une attitude conformiste, un peu comme il l'a appris durant son expérience de prise en charge institutionnelle, Alex évite des affrontements et des situations d'abus, ce qui se passe autrement lorsqu'il résiste à ses arrestations. À titre indicatif, en comparant avec ses interactions en centre jeunesse, malgré le fait qu'il se conforme, il finit par fuir pour aller continuer de pratiquer ses conduites déviantes et délinquantes dans la rue, dans un espace moins contraignant. Devant ces gestes quotidiens posés à leur égard, pour éviter des confrontations, des réprimandes ou des répercussions judiciaires, les jeunes orientent leurs pratiques autrement, ce qui a pour effet de rendre le phénomène de moins en moins visible, comme en témoigne Bellot (2001) dans ses analyses. En se déplaçant, les jeunes s'éloignent du même coup des ressources d'aide qui leur sont dédiées, nous y reviendrons.

- Des interactions perçues comme excessives et abusives

Tous les répondants affirment avoir vécu directement ou avoir été témoins d'expériences d'abus psychologiques ou physiques venant d'un ou plusieurs policiers. Pour certains, cette dimension occupe une place centrale dans leur récit et il est possible de remarquer un certain emportement lorsqu'ils en parlent, comme c'est le cas d'Alex, de Binette, de Wil et de Vendale.

Tout d'abord, plusieurs jeunes qualifient les pratiques répressives comme étant exagérées et excessives, par exemple, lorsqu'ils parlent des effectifs policiers qui sont mobilisés pour intervenir à leur égard. Voici comment Alex explique l'ampleur que prend une de ses arrestations :

Y m'avaient pogné, y avait quinze chars de polices. Je regardais la rue cartier, je te mens pas, de Ontario jusqu'au milieu, quasiment après Sherbrooke...toute des polices (rires). Je me crayais dans un film osti... Pis moi je m'étais sauvé par en arrière pis j'avais passé chez une voisine pis je lui avais demandé de sortir par en avant....pis toute une affaire. Quand j'ai ouvert la porte, c'était rempli de chars... ayoye c'est beau, je me rends t'sé, tout le poste était quasiment là. Faut le faire, surtout que j'avais pas fait grand chose, j'étais mandat pour un bris de condition ou je sais plus trop... C'était vraiment con là. *(Alex, 24 ans. Plusieurs épisodes de vie dans la rue entrecoupés d'un placement en Centres d'accueil et de nombreuses prises en charge pénales. Prostitution masculine et polytoxicomane)*

Ainsi, Alex juge que la situation prend une tournure déraisonnable pour des motifs qu'il considère non pertinents. Vendale va dans le même sens lorsqu'il affirme que les policiers s'en prennent davantage aux jeunes qu'ils identifient comme des personnes qui représentent un risque pour les autres. Il ajoute que les policiers abusent de leur pouvoir et qu'à travers leurs interactions quotidiennes avec les jeunes, ils en viennent à faire de l'abus et de la violence psychologique. Dans cette longue citation, il exprime clairement cette position :

Quin...les policiers au centre-ville, faut que tu les évites, vraiment, parce qu'eux y sont violents, sont vraiment violents. C'est eux la loi, ils disent c'est moi le plus fort, ils s'en foutent de la loi, c'est eux qui font leur propre loi. Mais ça je te parle que c'est quand tu vends du crack, ou quand tu fais quelque chose que eux y veulent pas comme. Une fois que t'as été un peu fréquent avec eux autres ben ils t'aiment pas. Parce que eux y sont fréquents avec toi, ils te provoquent pour te faire réagir. Des fois, ils te pognent dans un coin, ils sont dix à l'entour de toi, pis là celui-là qui est au milieu, il sort la matraque. Pis là ils te disent, bon, as-tu de quoi dans tes poches? Tu te souviens la semaine passée hein, tu nous as fait courir deux fois le tour du parc, bon ben là c'est à ton tour. (Vendale fait le geste de frapper une matraque dans ses mains à répétition) Ils agitent leur matraque dans leurs mains, pis là toi t'es stressé là, y a peut-être cinq ou six policiers autour de toi, y a personne qui peut te voir, c'est toute un mur pis là y en a un qui est au milieu, il te parle pis ils jouent avec ta tête. Vraiment. *(Vendale, 19 ans. Il quitte le domicile à 13 ans avec son grand frère, un des plus gros revendeur à Montréal. Il se retrouve dans la rue suite à l'emprisonnement de son frère, il devient lui-même un revendeur de stupéfiants. Vit dans les hôtels)*

Face à ces interactions marquées par l'abus et la violence, comme le souligne Vendale, celui-ci évite les policiers et se dirige vers des endroits jugés plus sécuritaires pour pratiquer ses activités illicites, notamment dans les hôtels du centre-ville, comme c'est le cas de plusieurs jeunes. De plus, Vendale développe un sentiment de colère haineuse et entretient un désir de vengeance constant qu'il finit par concrétiser comme nous le verrons ultérieurement.

Binette perçoit également qu'à travers leurs interactions, les policiers font preuve d'abus psychologique et physique. Après s'être retrouvé dans une situation d'affrontements avec les policiers, ceux-ci lui ordonnent de faire de la délation afin de faire avancer leurs dossiers sur les revendeurs de stupéfiants au centre-ville :

Ils m'ordonnent, ils m'ordonnent de leur parler, ils m'ordonnent de délater. J'ai déjà mangé une baffe pour rien d'un policier, dans une vanne là. Parce que j'étais au téléphone en train de parler à quelqu'un. On était trois gars suspects pour eux autres. Moé je suis parti à courir man, je voulais rien savoir pis je savais qu'ils allaient être sur mon cas pis j'avais du pot sur moi. Pis là, ils m'ont pogné, ils m'ont ramassé dans la vanne pis ils m'ont chrissé une baffe. Ils m'ont dit regarde tous les gestes que tu m'as manqué de nous faire, tatati tatata. Tous les accidents que t'as causés facque là dis-nous qui est-ce qui vend, regarde qui est-ce qui passe. *(Binette, 21 ans. Provient du Nouveau-Brunswick. Fugue des centres de réadaptation. Un long épisode dans la rue. Pratique la prostitution, joue de la musique pour subvenir à ses besoins. Se définit comme quelqu'un provoque constamment les autres)*

Aux yeux de Binette, les policiers font usage de manipulation pour obtenir des informations. Anabelle se retrouve également dans une situation délicate où elle est complètement extérieure aux événements, mais étant présente au moment de l'intervention, les policiers crient de façon excessive après elle, ce qui a pour effet de la traumatiser. Elle associe même à cet événement sa tendance à fuir lors des rondes policières dans les parcs.

Finalement, Wil et Nathalie expliquent qu'ils se sont retrouvés dans des démarches judiciaires pour dénoncer des cas d'abus policiers dont ils ont été victimes. Wil exprime un sentiment de désarroi et d'impuissance face à la longueur et à la complexité des procédures, ce qui l'a amené à tout laisser tomber malgré le fait qu'il avait des photos percutantes de ses lésions et des témoins clés pour appuyer ses dires.

Quant à elle, Nathalie a encore une cause en cours au moment de l'entrevue, suite à un événement qui s'est produit à la sortie d'un bar :

J'étais dans un bar, sont débarqués, je sais pas pourquoi, on était là en groupe, probablement ben saoul genre. Mais moi je demandais les noms à toutes les polices parce qu'ils étaient en train de battre le monde ben comme du monde pis ils m'ont embarqué pour ça... mais ils m'ont embarqué quand je m'en allais rentrer dans un auto pis y'ont crié : elle ont la veut! Pis là ils m'ont pogné par les deux bras pour me maîtriser. J'ai dit aille. Ils m'ont mis la tête ben fort sur leur hood pis j'avais un beau bleu. Quand ils m'ont vu s'en aller, il y avait comme quatre personnes d'arrêtées, pis pis ils tenaient ma coloc avec la matraque dans l'oreille. Bref, j'suis encore en cours pour ça pis ça fait déjà trois ans. *(Nathalie, 22 ans. Fugue de 13 ans à 15 ans. Elle fait connaissance avec la culture punk et alternative à Montréal. Consommatrice de crack. Sortie de la rue depuis plus d'un an, après plusieurs épisodes dans la rue)*

Comme le montre les exemples de Nathalie et d'Anabelle, les filles perçoivent aussi les interactions avec les policiers comme étant marquées par les abus, mais il semble qu'elles se retrouvent moins fréquemment impliquées dans ce genre de situation. À cet égard, les filles rencontrées mentionnent qu'elles ont l'impression que les policiers les prennent davantage en pitié ou sont davantage tolérants puisqu'elles sont des filles.

- Des interactions positives: de la tolérance à l'accompagnement

Les analyses des entretiens montrent que les jeunes sont parfois ambivalents et établissent un clivage lorsqu'ils abordent leurs perceptions des personnes qui les entourent, alternant entre des images contraires. Plusieurs nous font part de leurs perceptions sans trop nuancer, en axant davantage sur l'image négative qu'ils entretiennent des autres. Par contre, il est possible de recueillir des perceptions positives des interactions qui se tissent alors que certains nous relatent des expériences marquantes vécues avec certains policiers lors de leurs épisodes dans la rue.

Il ressort des récits des filles interviewées plusieurs perceptions positives alors que celles-ci mentionnent que les policiers ont fait preuve de tolérance à leur égard, d'une part parce qu'elles étaient jeunes et, d'autre part, parce qu'elles sont des filles. Elles ne qualifient pas cette attitude comme étant du favoritisme à leur égard, mais plutôt comme une marque de compréhension, d'humanité et une tendance à la protection. À ce sujet, Nathalie mentionne que :

Dans un petit spot c'était moins safe de quêter...squeegee c'était comme un peu plus dur de se faire prendre parce que s'ils arrivaient en char ben tu déposais ton *squeegee* pis that's it. Tandis que les polices à pied t'avais moins le temps de les voir venir. La plupart sont *cool*, ils te donnent quelques avertissements avant de te donner un ticket. [...]Moi, ils me prenaient en pitié parce que j'étais jeune à ce moment là pis que j'suis une fille. J'avais pas de cartes facqu'ils m'embarquaient pas, ils me disaient va jouer ailleurs. Ils étaient quand même cool avec moi, sont pas des robots... pis même s'ils appelaient mes parents, mes parents le savaient. (Nathalie, 22 ans. Fugue de 13 ans à 15 ans. Elle fait connaissance avec la culture punk et alternative à Montréal. Consommatrice de crack. Sortie de la rue depuis plus d'un an, après plusieurs épisodes dans la rue)

Dans cet extrait, Nathalie fait ressortir la tolérance de certains policiers, et la compréhension de ceux-ci envers sa présence dans la rue. Dans la même ligne de pensée, Amélie soutient également que, puisqu'elle est une fille, les policiers sont plus tolérants :

Ça peut leur arriver d'être vraiment corrects, surtout quand t'as une attitude polie avec eux, pis que t'es deux petites filles déguisées pour l'halloween... (Amélie, 19 ans. Un long épisode de vie dans la rue; se décrit comme une grande voyageuse et une grande consommatrice. Sortie de la rue environ six mois.)

Ceci ramène une piste de réflexion soulevée antérieurement à l'effet que les représentations qui entourent l'image de la femme dans la société actuelle influencent en quelque sorte la façon de réagir envers celles qui vivent dans la rue. En analysant leurs interactions quotidiennes, en particulier avec les policiers, il est possible de remarquer que les filles sont davantage protégées et que les pratiques à leur égard sont plus indulgentes qu'envers les garçons, ce qui contribue à forger leur expérience dans la rue.

Vanessa, Lulu et Vendale, John et Stepho rapportent à leur tour des expériences interactionnelles positives vécues avec les policiers du centre-ville alors que ceux-ci font preuve d'écoute, démontrent un réel intérêt pour les jeunes et tentent, dans la mesure du possible, de les référer vers les bonnes ressources. Vanessa cite une occasion lors de laquelle les policiers l'invitent à marcher pour discuter car ceux-ci s'intéressent à son cheminement de vie. Lulu mentionne qu'alors qu'il est désespéré, un policier le ramasse sur un coin de rue pour l'amener dans un refuge pour les jeunes. En cours de route, les deux patrouilleurs l'encouragent à reprendre le dessus et à viser l'amélioration de ses conditions de vie. Dans cet extrait, Vendale raconte une expérience positive avec un policier :

Pis c'est les policiers patrouilleurs en bas qui sont violents...parce que les superviseurs, c'est une autre affaire. Le superviseur quand y m'a arrêté lui là, j'tais encore mineur. Lui, ça m'avait marqué, il était vraiment gentil, il avait appelé tout plein de places pour voir s'il y avait une place pour me changer. Lui c'était vraiment pour pas que je sois dans ce domaine là pis pour pas que je sois pogné là à vie...Lui c'était vraiment parce qu'il voulait du bien pour moi, vraiment là, il était vraiment correct. Il faisait partie du poste 21 pis ça m'avait vraiment surpris là, vraiment étonné. J'étais assis dans le poste là, j'avais ma menotte après la chaise là, pis j'étais vraiment calme là, j'avais pas plein d'idées comme je m'imagine en train de frapper le policier. Lui il était correct mais il y en a d'autre là...(Vendale, 19 ans. Il quitte le domicile à 13 ans avec son grand frère, un des plus gros revendeur à Montréal. Il se retrouve dans la rue suite à l'emprisonnement de son frère, il devient lui-même un revendeur de stupéfiants. Vit dans les hôtels)

Il est intéressant de voir ces constatations de Vendale, qui perçoit la majorité de ses interactions avec les policiers comme étant conflictuelles. Il explique lui-même que de ressentir un réel investissement du policier l'amène à réagir autrement, avec calme et respect. Il émet l'hypothèse que le grade du policier a pu influencer la pratique de celui-ci et le différencier du reste des policiers qu'il a rencontrés dans le passé. Ainsi, en raison d'une expérience positive vécue avec un superviseur, Vendale généralise cette attitude à toute la population de superviseurs dans les forces policières. Cet exemple illustre bien comment la perception des jeunes peut être appelée à se redéfinir selon les interactions vécues, et qu'une façon d'agir respectueuse entraîne une réaction semblable. À ce titre, plusieurs jeunes affirment que lorsqu'ils sont respectueux et polis avec les policiers, ceux-ci sont plus compréhensifs et réagissent différemment.

3.2.1.7 Les interactions avec les membres de la famille

Le portrait que dressent les interviewés de leurs interactions avec les membres de la famille est très coloré et diversifié. Observons brièvement comment ils perçoivent ces échanges pour ensuite être en mesure de faire ressortir les différentes répercussions de toutes ces interactions sur l'expérience des jeunes qui occupent le centre-ville de Montréal.

- L'absence de contacts

Quitter le domicile familial signifie, pour plusieurs, quitter un milieu dont le climat a contribué à fragiliser leur situation personnelle. Une fois dans la rue, certains jeunes coupent les liens avec les membres de la famille, si ceux-ci n'étaient pas déjà absents de leur vie, durant des périodes de temps variables. C'est le cas de Stepho, Vendale, Al le superficiel et Mag qui ont rompu les contacts pour des raisons diverses. Par exemple, Mag ne veut pas retourner chez elle, de peur des répercussions et d'une prise en charge institutionnelle en lien avec ses fugues. De son côté, Al le superficiel éprouve un désir de se débrouiller par lui-même, se différencier de ses parents, qui lui imposent des règles strictes et lui fixent des exigences très élevées. Il veut se forger un projet de vie avant de retourner les voir. Dans cette citation, il explique d'ailleurs avoir croisé son père durant un épisode dans la rue :

T'sé, il m'a vu dans les pires moments. Il m'a vu dans la rue à un moment donné, vraiment maigre pis toute et il m'a même pas regardé. Il a continué son chemin pis toute là, tout drette comme s'il me connaissait pas. *(Al le superficiel, 25 ans. Fugue des centres de réadaptation vers la rue. Affilié aux gangs de rue. Baigne dans l'univers criminel.)*

Ceci ne fait qu'exacerber les sentiments négatifs qui étaient présents lors de son départ vers la rue, faisant en sorte qu'Al ne retourne voir ses parents qu'après cinq années passées dans la rue.

- Des conflits qui persistent

D'autres jeunes ont préféré garder contacts avec leurs parents mais les conflits qui étaient présents avant leur départ persistent encore, malgré le fait que les contacts ne soient plus que sporadiques. C'est le cas de Binette qui revient toujours de chez sa mère plus « détruit » expliquant que, lors de leur dernière rencontre, celle-ci l'a séquestré dans la chambre et lui a proféré des menaces. Anabelle explique aussi que les interactions sont toujours conflictuelles avec sa mère adoptive au point qu'elle décide de demander la garde de son petit frère pour le retirer de son milieu, qu'elle considère comme néfaste pour lui. Vanessa, de son côté, reprend contact avec sa mère biologique mais se trouve constamment en conflit avec elle en raison de sa personnalité explosive. Malgré tout, Vanessa souligne que sa mère l'a aidée lorsqu'il était temps de se trouver un appartement, ce qui montre que, malgré ces interactions perçues négativement, les parents peuvent jouer un rôle important dans la construction du processus de sortie de la rue.

- Vivre du rejet de la part des parents

Wil et Lulu citent, pour leur part, des interactions à travers lesquelles ils sentent du rejet de la part de leurs parents alors qu'ils retournent les voir. Lulu explique qu'après avoir subi un accident et une fracture multiple à la jambe, il décide de retourner voir ses parents :

Facque là je suis resté deux mois en Abitibi chez ma mère, chez mon père pis chez mes amis. Parce que mon père voulait plus me voir, ma mère non plus facqu'il me restait juste mes amis. J'sais pas, je demande beaucoup d'attention genre. (Lulu, 19 ans. Il quitte l'Abitibi en raison du manque d'emploi. Vit deux longs épisodes de vie dans la rue durant lesquels il s'adonne au trafic de stupéfiants. Il se décrit comme quelqu'un qui demande de l'attention et qui a peur du rejet)

Wil vit donc un rejet de la part de ses parents. Plus loin dans son récit, il ajoute que ses amis aussi ne peuvent plus le supporter. Il finit par intégrer une image de lui-même comme quelqu'un qui est demandant, et décide de retourner à Montréal pour poursuivre ses expériences dans la rue. Wil explique qu'il a voulu revoir sa mère et que celle-ci n'habitait plus au même endroit. Las de toujours faire les premiers pas, il raconte avoir recontacté suite à ce commentaire de sa mère :

Elle m'a déjà dit quand j'ai été la revoir, moi je te courrais pas après pis je me tuerais pas pour toi non plus....regarde j'ai comme retombé *deep*. (Wil, 25 ans. Vit l'adoption et des prises en charge institutionnelle. Se décrit comme un fugeur chronique et un héroïnomane)

Les interactions avec les membres de la famille peuvent donc entraîner des répercussions importantes sur le cheminement des jeunes de la rue.

- Des interactions plus saines depuis le départ vers la rue

Plusieurs jeunes estiment que leur départ du domicile familial a contribué à diminuer la tension qui régnait avec leurs parents et même, que les interactions avec ceux-ci sont maintenant plus saines et plus agréables. C'est le cas d'Alex, d'Amélie, de Khristine, de John et de Pink. La reprise des contacts après un moment de répit est associée à une amélioration de la situation, comme le souligne Pink. Celle-ci explique, que depuis qu'elle a quitté le domicile familial, elle s'entend beaucoup mieux avec ses parents et que la diminution de leurs contacts ne fait qu'aider la situation. Alex considère aussi que ses interactions avec sa mère se sont améliorées, mais il n'attribue pas directement ces changements à son départ. Voici comment il décrit la situation :

Là, asteure, elle est moins pire, elle est beaucoup moins pire là, elle a changé beaucoup facque c'est pour ça que je m'entends mieux avec [...] t'sé là, pour une fois, elle a réussi à pogner un chum qui est pas violent pis agressif, facqu'elle est contente pis il travaille. »

Selon lui, l'évolution de ses interactions est due au fait que sa mère soit plus heureuse, avec un conjoint qui est respectueux.

- Accueil, entraide et compréhension

Quelques jeunes rencontrés décrivent des interactions positives avec leurs parents, alors que ceux-ci se montrent accueillants et accompagnent leur enfant tout au long du cheminement, et ce, en respectant généralement ses choix. À noter qu'une distinction importante s'établit ici entre les filles et les garçons, alors que ces perceptions ressortent particulièrement du discours des filles, soit de Pink, d'Amélie, de Khristine et de Nathalie. Les propos de celles-ci appuient les observations de Poirier et ses collègues (1999) qui mentionnent que les parents peuvent être perçus comme des acteurs importants, agissant comme des guides et offrant un support, que ce soit en termes d'aide matérielle, de soutien moral ou psychologique.

Au cours de son récit, Khristine raconte qu'après avoir repris des contacts plus fréquents avec son père, même si celui-ci a pu avoir une influence négative sur elle par moment, il l'aide de différentes façons à améliorer ses conditions de vie. Par exemple, il lui envoie de l'argent dans son compte, il lui prête sa roulotte durant la saison estivale afin qu'elle ait un toit pour dormir et il l'aide à cesser ses activités de prostitution.

Malgré le fait que Khristine ne se trouve pas complètement dans la rue durant ces périodes, elle se voit comme quelqu'un qui a une situation de vie très précaire, n'ayant qu'un toit temporaire mais aucun projet réel de vie et aucune issue pour améliorer ses conditions de vie. Comme plusieurs jeunes, elle se voit dépendante des services offerts par les organismes du centre-ville et appréhende le jour où elle devra s'organiser par elle-même. Ceci soulève l'importance de se pencher sur la précarité qui affecte la jeunesse en général et d'élargir le champ de recherche à cette population. Même si les jeunes ne se définissent pas comme étant dans la rue, et que pendant des moments de leur vie ils n'entretiennent pas de rapport avec la rue, ceux-ci peuvent vivre dans la précarité, tassés dans des appartements insalubres, à ne survivre qu'avec leur chèque de bien-être social. Il devient important d'agir et d'aider cette tranche de la population, qui vit toujours sur une mince ligne, à chevaucher entre la rue, les organismes communautaires et des logements temporaires.

La plupart des répondantes indiquent que c'est lorsqu'elles sentent avoir vraiment besoin de l'aide de leurs parents qu'elles se tournent vers eux, ayant tenté de trouver différentes solutions avant. Par exemple, Amélie perçoit ses interactions avec sa mère comme une source de support. Même si celle-ci ne l'aide pas financièrement, elle est toujours présente pour l'aider à surmonter les épreuves difficiles, dit-elle. Lorsqu'elle tombe gravement malade en raison de sa consommation excessive, ses parents viennent la chercher, la soignent et l'aident à se remettre sur pied, comme elle l'explique dans cette citation :

J'ai appelé ma mère, je lui ai dit maman, vient me chercher. J'avais juste besoin d'être en petite boule dans le ventre de ma mère. J'avais vraiment besoin d'une protection totale. J'étais plus là, trop malade, pis en plus, vu que t'a les nerfs à fleur de peau à cause de la drogue pis toute le kit, ben je comprenais plus rien. Je suis comme devenue vraiment folle dans ma tête. Là, j'appelle ma mère, mes parents viennent me chercher à la course. Ils me ramènent chez eux. J'étais comme couchée dans mon ancien lit, ma mère a me dit c'est pas vrai que tu vas creuser là dans ma face. Pendant un bout j'suis restée là, ils m'ont vraiment aidé jusqu'à ce que j'aille mieux. (*Amélie, 19 ans. Un long épisode de vie dans la rue; se décrit comme une grande voyageuse et une grande consommatrice. Sortie de la rue il y a environ six mois.*)

Plus loin dans son récit, Amélie explique qu'il s'agit d'un point tournant dans sa vie et que c'est à partir de ce moment qu'elle commence à construire son processus de sortie de la rue.

La situation de Pink est semblable puisqu'en raison de sa consommation de drogues dures, elle se retrouve de nombreuses fois à l'hôpital, au point de devoir signer un formulaire dans lequel elle s'engage à prendre soin d'elle-même, sans quoi elle se verra emprisonnée... Ses parents l'aident alors à arrêter sa consommation et, malgré les nombreuses tentatives et rechutes, ceux-ci demeurent toujours présents pour elle :

Ma mère elle est cool, dès qu'elle a su que j'étais à l'hôpital, ça lui a donné une occasion de savoir j'étais où, elle est descendue du Nouveau-Brunswick me voir pis elle est venue me voir à chaque jour genre. C'est ça, elle m'a ramenée au Nouveau-Brunswick, ils m'ont laissée vivre chez eux pendant euh... presque trois mois, pis t'sé ils m'ont laissé pas travailler, pas rien faire. Juste dormir parce que j'en avais besoin. J'étais comme fuckée, en gros *craving*, j'avais plus les mêmes valeurs que j'ai là. Même si j'suis retournée à Montréal pis que j'ai rechuté, ben ils ont continué à m'aider après. (*Pink, 22 ans. Provient du Nouveau-Brunswick. A vécu quelques épisodes de vie dans la rue. Grande consommatrice de drogues par injection. Se présente comme une des filles les plus maganées de la rue et se fait hospitaliser à maintes reprises*)

Cet exemple illustre bien comment la persévérance des parents peut être une clé de succès pour aider la personne à améliorer ses conditions de vie et diminuer, autant que faire se peut, les répercussions négatives associées à la vie dans la rue.

3.2.2 Les répercussions des interactions qui se tissent entre les jeunes de la rue et les personnes qui les entourent au quotidien

Les jeunes qui se retrouvent en situation de rue pour y vivre différentes expériences, que ce soit lors d'un ou plusieurs épisodes, pour une période temps temporaire ou prolongée, entrent constamment en interactions avec les personnes qui les entourent, étant donné leur visibilité et leur présence dans les lieux publics. Dans un contexte où l'on assiste à une gentrification graduelle de la Ville de Montréal et où le tourisme est à son plein, durant la saison estivale (Rainville, 2006), plusieurs rencontres se dessinent dans l'espace public. Les comportements des jeunes, dont la présence est souvent qualifiée de dérangeante, et les gestes quotidiens qui sont posés à leur égard auraient une incidence sur leur cheminement et leurs expériences vécues dans la rue. Observons les différentes répercussions des expériences interactionnelles telles que perçues par les jeunes rencontrés lors de la collecte des données.

3.2.2.1 Des interactions qui contribuent à la construction de l'identité personnelle

Nous avons vu que l'identité personnelle des jeunes commence à se former, d'abord et avant tout, au cours des interactions qui se tissent à l'intérieur des premiers espaces de socialisation. Les expériences qui y sont vécues peuvent avoir contribué à fragiliser leur estime personnelle et avoir forgé une perception d'eux qui nous éclaire sur les façons d'interagir avec autrui une fois dans la rue. Certains ont développé une image de soi comme une personne différente, marginale ou comme le mouton noir de la famille. D'autres ont vécu du rejet ou de l'instabilité à travers leurs relations ce qui a fait naître différentes émotions qui marquent leurs interactions par la suite.

Dans ses études sur les enfants en Amérique du sud, Lucchini (1993) souligne le caractère formateur de la rue en mentionnant que les jeunes qui s'y retrouvent se forgent une nouvelle identité et affirment leur autonomie.

Parazelli appui cette constatation et soutient que cet espace serait : « *un point d'organisation de leurs pratiques précaires de recomposition identitaire* ». Les propos des jeunes rencontrés au cours de cette recherche montrent bien comment les interactions avec les autres participent à renforcer certaines perceptions ou à en créer de nouvelles.

Progressivement, après l'arrivée au centre-ville, certains jeunes adoptent un nouveau style de vie, une nouvelle façon de se vêtir ou, encore, se sentent moins différents en rencontrant d'autres jeunes qui leur ressemblent. Nathalie, par exemple, explique qu'elle découvre la culture punk « *underground* » en commençant à fréquenter des pairs qui adhèrent à ce style, auquel elle s'identifie graduellement :

J'ai rencontré le chanteur de ce groupe punk là, c'est lui qui m'a fait mon tatoo [...] j'ai suivi le groupe durant les tournées au début, c'était plus « *underground* » parce que maintenant ils font des tournées en Europe. Ça m'a beaucoup changé de rencontrer ce monde là. C'est sur que maintenant, j'ai encore des marques, des traces un peu partout (en me pointant ses tatous). Les gens (qu'elle rencontre dans la rue) sont plus ouverts qu'avant, peut-être aussi parce que je suis plus propre qu'avant comme je te dis. J'sais que c'est poche, mais t'sé les grosses chaînes, les tatous, sûrement que ça l'a rapport. Là j'ai encore mon langage de rue parce que je parle ou je vois du monde de la rue, mais je suis quand même plus polie qu'avant. (Nathalie, 22 ans. Fugue de 13 ans à 15 ans. Elle fait connaissance avec la culture punk et alternative à Montréal. Consommatrice de crack. Sortie de la rue depuis plus d'un an, après plusieurs épisodes dans la rue)

Durant son expérience dans la rue, Nathalie se fait faire des tatous qu'elle considère comme des marques de son expérience, et elle développe un langage bien particulier dans la rue. *Notons que maintenant qu'elle s'est engagée dans un processus de sortie de la rue, elle a pris une certaine distance qui lui permet de dire que l'image qu'elle projetait, avec ses chaînes, ses tatous, et son attitude générale faisaient en sorte que les individus qu'elle rencontrait sur son passage étaient moins ouverts d'esprit qu'actuellement.*

Déjà dans leur famille, durant l'expérience en centres de réadaptation ou à l'école, certains jeunes ont développé une image d'eux-mêmes comme étant marginaux. Tel est le cas pour Alex, Wil, Pink, Amélie et Vanessa. Ceux-ci expliquent qu'une fois dans la rue le regard ou les commentaires des autres peuvent avoir l'effet de renforcer cette perception de soi. Amélie explique à cet égard :

Même à Montréal, c'est pas drôle. Juste marcher sur la rue, tu te fais courir après pour savoir si tu veux pas te faire de l'argent parce que t'as l'air d'une *fuckée*. Sacrer moi la paix. C'est fou à quel point quand t'as une allure marginale pis des *percings*, pis toute le kit, le monde y te juge en partant à cause de ça. T'sé, je me suis faite déjà dire par du monde : ah je sais pas t'as pas l'air mais t'en a dedans. C'est quoi, c'es-tu un compliment ou une insulte? T'es-tu en train de dire que je suis intelligente ou que j'ai l'air d'une cave? C'est louche pour eux dans le fond du monde qui sont dans la rue pis qui sont intelligent. (*Amélie, 19 ans. Un long épisode de vie dans la rue; se décrit comme une grande voyageuse et une grande consommatrice. Sortie de la rue environ six mois.*)

Ainsi, les interactions avec les autres, bien qu'elles soient éphémères et se réalisent avec un automobiliste ou un passant dans la rue, peuvent l'amener à se questionner sur elle-même et sur l'image qu'elle projette, comme c'est aussi le cas pour d'autres jeunes. *Toutefois, en s'interrogeant et en analysant les situations vécues, ceci a pour effet de préciser ce qu'ils sont, d'améliorer leur connaissance de soi et, parfois, de les aider à s'affirmer davantage, comme le mentionne Nathalie dans cette citation :*

Ça l'a changé ma perception de moi-même. C'est clair. C'est ça que ça fait la rue, ça te fait t'endurcir. En tout cas, moi ça m'a fait ça. Si tu me gosses là, ou si je me sens jugée, j'suis capable de m'affirmer. J'étais vraiment influençable avant. Ben je le suis encore un peu, si je vois de la drogue, j'ai ben de la difficulté à résister. Pour le reste... asteure, je sais qu'est-ce que j'aime, ce que je veux faire plus tard. Le reste je m'en fou. (*Nathalie, 22 ans. Fugue de 13 ans à 15 ans. Elle fait connaissance avec la culture punk et alternative à Montréal. Consommatrice de crack. Sortie de la rue depuis plus d'un an, après plusieurs épisodes dans la rue*)

Ainsi, comme plusieurs jeunes rencontrés, Nathalie a appris à s'accepter et à s'affirmer dans le cours de ses interactions avec les autres. Elle sait davantage ce qu'elle désire pour son futur, comme Amélie, Pink, Khristine et Vanessa, qui ont développé une passion pour les arts ou se sont trouvé un projet de vie pour l'avenir.

Wil, Binette et Alex expliquent, de différentes façons, que leur expérience dans la rue et les activités de prostitution avec des hommes ont permis de préciser leur identité sexuelle. Par exemple, alors que Binette et Alex disent n'avoir aucune attirance pour les hommes, Wil, lui, se dit bisexuel avec une préférence pour les femmes.

Pour la plupart des répondants, les interactions avec les autres ont donc contribué à une meilleure connaissance d'eux-même, de leurs valeurs, de leurs forces et de leurs limites personnelles. Khristine, Anabelle et Nathalie soulèvent leurs traits de dépendance durant leur récit. Elles estiment qu'elles sont influençables, ce qui a des répercussions sur les expériences vécues, notamment en ce qui concerne la consommation, comme nous l'avons vu avec Nathalie, dans la citation antérieure. Plusieurs reconnaissent certaines de leurs qualités et les aspects qu'ils ont à travailler pour s'améliorer. Par exemple, Vanessa et Wil soulèvent leur manque d'autonomie au moment de leur arrivée dans la rue, qu'ils attribuent notamment au fait que, durant leur prise en charge institutionnelle, ils n'ont pas eu l'occasion d'acquérir certaines habiletés. Ils sont donc conscients qu'ils ont dû réaliser plusieurs apprentissages pour compenser les lacunes identifiées durant leur jeunesse. Ceci nous amène d'ailleurs à faire un survol des apprentissages qui découlent des interactions avec les autres au moment où les jeunes vivent dans la rue.

3.2.2.2 Des interactions qui favorisent les apprentissages

Selon les jeunes interviewés, la rue est un espace qui permet, à travers les interactions avec les autres, de réaliser des apprentissages sur plusieurs plans, que l'on parle d'habiletés pratiques ou sociales. À cet égard, certains répondants soulignent que la rue et les voyages sont « *l'école de la vie* ».

S'initiant ou approfondissant certaines pratiques telles le *squeegee* (Denis, 2003), les arts du cirque, la peinture ou la musique, qu'elles soient associées ou non à la vie dans la rue, certains jeunes disent s'être ainsi trouvé une passion, et même, une façon de se faire un peu d'argent. Binette parle de son goût pour la musique, qu'il a développé une fois arrivé dans la rue, et qui lui permet maintenant de s'actualiser et de se faire un peu d'argent par cette voie, qu'il qualifie de plus satisfaisante comparativement à la prostitution :

Ce que je veux dire c'est que j'ai pas besoin de continuer la prostitution vraiment...je me casserai pas la tête man. Pas besoin de penser à ça moi là. J'ai mon *band* osti, je fais du death métal depuis que j'suis arrivé ici (à Montréal), j'ai appris avec un chum que j'ai rencontré. Pis maintenant, ça rapporte un peu. Vraiment pas beaucoup, assez pour survivre, mais c'est pas mal mieux que de vendre mon corps. *(Binette, 21 ans. Provient du Nouveau-Brunswick. Fugue des centres de réadaptation. Un long épisode dans la rue. Pratique la prostitution et joue de la musique pour subvenir à ses besoins. Se définit comme quelqu'un qui provoque constamment les autres)*

Binette a donc progressivement appris la musique, ce qui lui a permis de mettre ses activités de prostitution de côté. Comme le fait ressortir Parazelli (2002 :133), le fait de se retrouver dans la rue permet à certains « *de sortir des différentes institutions et de s'intégrer dans la société via la marge* ». Ainsi, devant les réalités sociales de la rue, ceux-ci peuvent garder leur liberté d'action, ce serait un point crucial pour Binette, si l'on se rappelle son cheminement dans les centres de réadaptation, sa tendance à provoquer et à entrer en conflit avec les autres et son rejet des valeurs traditionnelles associées à l'école et au travail.

Amélie, elle, après avoir découvert les arts du cirque, a décidé de poursuivre ses études dans ce domaine, ce qui a amené plusieurs changements dans sa vie comme le souligne cet extrait :

Présentement, sérieusement, c'est vraiment cool là. Surtout depuis que je suis retournée à l'école. Parce que j'étais ou ben dans la rue, ou ben sur le BS, pis mes parents, je voulais rien leur demander pis ils m'auraient rien donné... Facque depuis que je suis retournée, que j'ai commencé mon cours, ma mère a trippe au bout, elle est comme ah, me semble je te vois là dedans, t'aime ça voyager, le cirque du soleil. T'sé dans le fond je réalise quasiment un de ses rêves à elle dans sa tête là. T'sé, elle est contente parce que je trippe pis on s'entend vraiment mieux à cause de ça. *(Amélie, 19 ans. Un long épisode de vie dans la rue; se décrit comme une grande voyageuse et une grande consommatrice. Sortie de la rue environ six mois.)*

Dans son cas, les arts ont été un bon médium, une voie pour construire son processus de sortie de la rue puisque, maintenant, elle s'est trouvé un projet pour le futur dans un domaine qu'elle adore, ceci étant, elle perçoit aussi une amélioration dans sa relation avec ses parents.

Confrontés à des conditions de vie parfois difficiles, plusieurs jeunes développent des stratégies diverses pour arriver à répondre à leurs besoins de base et acquérir plus d'autonomie. Dès son arrivée dans la rue, ne connaissant pas la ville de Montréal et les endroits pour manger ou dormir, Lulu rencontre un individu qui lui fait faire le tour des organismes afin qu'il se familiarise avec les ressources qui sont offertes aux jeunes de la rue. Il en témoigne de cette façon :

Je rencontre une autre personne à travers de ça (après avoir rencontré un revendeur de stupéfiants), qui me parle des organismes où je peux manger pis me coucher. C'était la première fois que j'essayais ça moi, je m'étais jamais ramassé comme ça, *nowhere* à Montréal. Je savais pas quoi faire, facque je m'en va avec lui. Il me parle des organismes facque je me dis, ah ben ça, c'est un bon chum. Il m'a parlé des places où aller à Montréal, il m'a appris où est-ce qu'il y a des affaires, comment je peux me débrouiller dans Montréal. Facque je suis resté un bon mois avec pis aussi pour travailler à Berri, jusqu'à ce que je m'organise par moi-même. *(Lulu, 19 ans. Il quitte l'Abitibi en raison du manque d'emploi. Vit deux longs épisodes de vie dans la rue durant lesquels il s'adonne au trafic de stupéfiants. Il se décrit comme quelqu'un qui demande de l'attention et qui a peur du rejet)*

Ainsi, Lulu explique que cette rencontre a des répercussions positives puisqu'il est maintenant en mesure de se débrouiller par lui-même. Toutefois, cette interaction contribue également à fragiliser sa situation personnelle, alors que l'individu fait parti d'un réseau important de stupéfiants dans lequel Lulu se trouve coincé après un certain temps.

Durant son récit, Pink soulève qu'elle a appris à se débrouiller dans la rue et que, malgré les erreurs qu'elle a pu faire, elle en retire des apprentissages qui forment ce qu'elle est comme personne aujourd'hui :

En général, je suis contente quand même de la vie que j'ai eu, pis je me dis t'sé, tout le rush que j'ai vécu dans la rue, mes erreurs, pis toute la marde que j'ai eu, ça l'a fait un peu de qui je suis asteure. J'ai appris à me débrouiller, à survivre même dans mes pires moments. Pis j'ai beaucoup changé, pis je suis ben contente là. C'est sur que j'suis chanceuse d'avoir eu mes parents pour m'aider mais là je me débrouille ben pis j'suis pu dans la rue t'sé. *(Pink, 22 ans. Provient du Nouveau-Brunswick. A vécu quelques épisodes de vie dans la rue. Grande consommatrice de drogues par injection. Se présente comme une des filles les plus maganées de la rue et se fait hospitaliser à maintes reprises)*

Cet extrait soutient l'idée selon laquelle le passage à la rue permet plusieurs apprentissages au niveau personnel et le parachèvement de la construction identitaire. L'importance des liens avec les parents ressort également du récit de Pink, ce qui sera abordé ultérieurement. Anabelle va dans le même sens que Pink lorsqu'elle dit :

T'sé dans le fond, toutes les choses qui me sont arrivées dans la vie, pis tout ce qui va m'arriver, toutes les gaffes, toutes les erreurs qui me sont arrivées font ce que je suis devenue maintenant. Toutes les fois que je me suis plantée dans la vie, je me suis petée la gueule fait ce que je suis devenue maintenant, pis fait la femme que je vais devenir plus tard. *(Anabelle, 23 ans. Vit un long épisode dans la rue après avoir fugué des centres d'accueil. Se décrit comme une bonne consommatrice.)*

Les embûches et les obstacles rencontrés sur son passage influence donc ce qu'est Anabelle maintenant et ce qu'elle sera dans l'avenir, selon un processus continu, comme elle le fait ressortir dans la citation qui précède.

Wil, Amélie, Pink, et Vanessa estiment que les interactions avec les autres ont permis de réaliser plusieurs apprentissages, qui les rendent maintenant plus autonomes. Par exemple, Wil mentionne que c'est grâce à l'éducation sexuelle qu'il a reçue des différents intervenants qu'il sait maintenant se débrouiller avec ses partenaires amoureuses ou sexuelles. Il souligne toutefois avoir commis plusieurs erreurs de parcours : il a mis une jeune fille enceinte lors d'une relation sexuelle non-protégée et il a attrapé des maladies transmises sexuellement. Il tire donc aussi plusieurs leçons de vie de ses expériences personnelles avec les autres.

Vanessa mentionne aussi avoir gagné beaucoup d'autonomie avec son expérience de vie dans la rue, une autonomie qu'elle n'a pas eu l'occasion d'acquérir durant sa mesure de prise en charge en centre d'accueil. Elle explique, dans l'extrait suivant, que les jeunes qui vivent un placement de longue durée en centre d'accueil se retrouvent davantage dans la rue que ceux qui y sont placés pour une courte période de temps.

Ça dépend combien de temps tu restes en centres d'accueil, je pense. Parce que moi, ceux que j'ai vus à la rue là, c'est souvent du monde qui ont été beaucoup plus longtemps en centres. Parce que t'sé, ils t'apprennent pas à être responsables là-bas parce que tu peux pas te débrouiller dans la vie là. Si t'as pas une famille ou ben du monde pour te montrer, comment tu veux faire? Tu retombes tout le temps... j'peux pas dire que c'est parfait mon affaire mais aujourd'hui, j'essaie d'être responsable pis toute, puis d'être autonome, pis faire mes affaires. Ok, j'ai ça à payer, pis j'ai ça à penser. C'est parce que j'ai rencontré du monde qui m'ont aidé. Mais c'est dur là quand y a jamais personne qui te l'a montré. *(Vanessa, 19 ans. Adoptée, ballottée d'un milieu à l'autre, se décrit comme une fille agressive. Vit quelques épisodes de vie dans la rue à partir de son placement en centre d'accueil)*

Comme Vanessa le précise, la rue permet d'apprendre à travers les interactions avec les autres, ce qui peut s'avérer ardu selon les connaissances de la personne et où elle en est rendue dans ses apprentissages. Encore une fois, on remarque l'importance des liens avec la famille pour développer des habiletés et pour diminuer, autant que faire se peut, les répercussions associées à la vie dans la rue et aux conditions précaires auxquelles plusieurs sont confrontés.

Les jeunes qui sont de passage, ou qui vivent un mode de vie ancré dans la rue, peuvent aussi développer des habiletés pour communiquer dans d'autres langues, et continuer leur éducation une fois rendus dans cette « école de la vie ». Wil, Nathalie, Amélie, Vanessa et Kristine mentionnent que leur expérience a permis d'apprendre à parler l'anglais ou l'espagnol, grâce à leurs rencontres avec les autres, ou avec les projets et les voyages qu'ils ont réalisés. Certains indiquent qu'ils ont appris à s'affirmer davantage, à mieux gérer leurs émotions, comme l'impulsivité et la colère, tel que le souligne Wil dans cette citation.

C'est de la violence comment ils agissent avec les punks (en parlant de certains policiers) et j'suis contre la violence. Il y a d'autres moyens pour intervenir que comme ça. Moi, j'étais pas capable de voir ça. Normalement, je me serais révolté, je me serais enragé mais y a fallu que j'apprenne à me contrôler. Surtout quand je me retrouvais devant un policier qui était bête là, pis qui venait me réveiller... faut que tu restes poli pis toute, j'ai assez mangé de tickets dans ma vie. (Wil, 25 ans. Vit l'adoption et des prises en charge institutionnelle. Se décrit comme un fugueur chronique et un héroïnomane)

Wil explique qu'il a dû apprendre à contrôler sa colère quand il voyait des situations qui le faisaient réagir et, même, adopter une attitude polie pour éviter les conséquences néfastes qu'elle aurait pu entraîner. Dans leur récit, Alex, John, Al, Amélie, Anabelle et Vanessa soulignent également l'importance de se contrôler avec les policiers et de demeurer courtois en leur présence pour éviter des billets de contravention supplémentaires.

3.2.2.3 *Des interactions qui fragilisent le cheminement des jeunes de la rue*

Au cours de leurs épisodes dans la rue, nous avons vu que les jeunes réalisent de nombreux apprentissages et développent des techniques pour apprendre à se débrouiller et à répondre à leurs besoins de différentes façons. Toutefois, force est d'admettre que l'arrivée au centre-ville et la rencontre avec les gens qui y habitent peuvent également contribuer à fragiliser davantage la situation personnelle des jeunes qui, avant leur expérience dans la rue, était déjà précaire.

- L'implication dans des activités déviantes et délinquantes

Il ressort des analyses effectuées que les interactions avec les pairs rencontrés dans la rue peuvent en amener plusieurs à s'impliquer dans des activités de nature déviantes ou délinquantes, à persister dans des conduites déjà présentes ou, encore, à voir leur dynamique comportementale subir une certaine aggravation, ce qui n'est pas sans rappeler les résultats des travaux de Fréchette et Leblanc (1987).

En effet, à travers les interactions qui se tissent quotidiennement, certains font la connaissance avec le milieu de la drogue, s'initient à la pratique de la prostitution, ou, encore, pratiquent une petite délinquance liée à leurs conditions de vie précaires, tel que souligné par Bellot (2001) et Parazelli (2002). Or, tout comme le suggèrent nos analyses dans le premier volet, l'importance d'étudier l'engagement dans des activités de nature déviantes ou délinquantes en considérant les expériences avant la rue est soulevée par Noël (2004). À partir des propos des jeunes interviewés, cette auteure observe que la délinquance des jeunes de la rue pourrait être davantage qualifiée d'une conduite persistante ou de condition puisque les comportements ciblés étaient déjà présents avant la rue. Plus précisément, les vols rapportés par les jeunes subiraient une diminution comparativement à la vente de drogues qui s'accroîtrait une fois arrivés dans la rue et ce, d'une façon particulièrement importante en ce qui concerne la cocaïne. Il paraît donc crucial d'étudier, à cette étape, les répercussions des interactions qui deviennent fragilisante pour ces jeunes, une fois leur arrivée dans la rue avérée.

- La consommation et le trafic de stupéfiants

La plupart des jeunes que nous avons interviewés avaient effectivement déjà consommé de l'alcool et de la marijuana avant leur arrivée dans la rue. Notons que tous les répondants disent consommer ou avoir déjà fait l'usage, à des degrés et des fréquences variables, des drogues dures telles que les amphétamines, la cocaïne, le crack ou l'héroïne. Pour la majorité, ce n'est toutefois qu'en étant en contact avec les pairs dans la rue qu'ils ont appris à connaître des substances plus fortes telles la cocaïne, le crack ou l'héroïne et, également, les techniques utilisées pour les consommer. Par exemple, Pink qui vient d'une région éloignée, est claire à ce sujet :

En tombant moi-même dans la rue, j'ai connu plein de monde pis toute, pis là j'ai commencé à me tenir avec du monde qui était sur la dope plus. Moi aussi je me suis mis à consommer. J'avais faite de la dope tout le long que j'étais jeune, mais t'sé genre pas dans les veines, c'est ça la différence. Pis quand je suis tombée dans la rue, vu que j'avais jamais eu peur d'aucune drogue, ben j'avais pas peur de ça non plus. D'où ce que je viens, y a comme rien à propos de ça. D'où ce que je viens, pourquoi est-ce qu'il ferait de la prévention contre les seringues genre. Y en pas là-bas. *(Pink, 22 ans. Provient du Nouveau-Brunswick. A vécu quelques épisodes de vie dans la rue. Grande consommatrice de drogues par injection. Se présente comme une des filles les plus maganées de la rue et se fait hospitaliser à maintes reprises)*

Pink identifie son manque de connaissances en ce qui a trait aux drogues par injection, mais aussi le fait qu'elle n'ait peur d'aucune drogue comme des éléments pouvant aider à mieux comprendre son attirance pour l'héroïne. Nathalie a également suivi un cheminement semblable alors qu'elle avait déjà consommé du PCP avant ses épisodes de vie dans la rue, mais c'est à partir des interactions avec les personnes rencontrées lors d'un spectacle punk à Montréal qu'elle découvre le crack, qui est devenue sa drogue de prédilection.

Les interactions avec les pairs peuvent donc contribuer à accentuer la vulnérabilité de ces jeunes qui avaient déjà un penchant pour la drogue, les amener à en découvrir de nouvelles, auxquelles certains développeront une dépendance qui contribuera à rendre leur situation encore plus précaire.

Les individus que les jeunes croisent sur leur passage peuvent également les influencer à faire des choix de stratégies de survie déviantes ou délinquantes pour subvenir à leurs besoins. Ceci étant d'autant plus probable si ceux-ci s'adonnent à la consommation de drogues et doivent obtenir de l'argent pour se la payer. Comme nous l'avons soulevé antérieurement, dès son arrivée dans la rue, Lulu rencontre un individu qui lui fait connaître les ressources disponibles à Montréal. Cette même personne fait également partie d'un réseau important de trafic de stupéfiants et, rapidement, lui proposera cette voie pour se faire de l'argent «facilement». Ce premier contact avec une personne du centre-ville, dans les endroits reconnus pour la revente de stupéfiants, influence Lulu vers l'adoption d'une conduite délictuelle, et ultimement, contribuera à cristalliser son expérience dans la rue.

Ce genre de situation se retrouve chez plusieurs répondants mais prend des formes diverses. Al, Khristine, Nathalie commencent le trafic de stupéfiants d'une façon semblable à Lulu, à travers les interactions avec les pairs. Vendale, de son côté, débute ses activités criminelles en observant son frère aîné, qu'il décrit comme un des plus importants revendeurs de Montréal. Une fois que son frère se retrouve en prison, il se voit dans l'obligation de se débrouiller seul et se rend dans un endroit connu pour prendre contact avec les personnes que son frère fréquentait :

Mon frère, c'est un des plus gros vendeur à Montréal, lui il a quasiment étudié là-dedans quand il était jeune. Il veut faire ça de sa vie, il est « *primé* » là-dessus pis toute. J'ai pas mal appris en le regardant faire. Il se tenait à Berri Uqam, il me trainait là des fois facque là, je connaissais déjà une couple de personnes là-bas. Quand je suis parti de chez mon frère c'est là que je suis allé. J'ai été travaillé à Berri pis c'est là que j'ai commencé à rencontrer plus de monde. C'est pour ça que, quand il s'est fait pogné, quand j'ai tombé à mon tour dans la rue, j'ai fait ça, pis c'était plus facile pour moi. (*Vendale, 19 ans. Il quitte le domicile à 13 ans avec son grand frère, un des plus gros revendeur à Montréal. Il se retrouve dans la rue suite à l'emprisonnement de son frère, il devient lui-même un revendeur de stupéfiants. Vit dans les hôtels*)

C'est donc par l'intermédiaire de son frère que Vendale apprend les techniques pour exercer le trafic de stupéfiants, rencontre des gens qui l'aideront à commencer cette pratique et ce, avant même de débiter la consommation de drogues dures. Bien que l'on puisse faire ressortir certaines tendances, cette situation atypique montre que le cheminement de chaque jeune est singulier et doit être replacé dans son contexte pour en avoir une meilleure compréhension.

On remarque donc fréquemment des jeunes qui débutent leurs activités de trafic de stupéfiants selon une séquence qui se réalise en continuité avec les expériences vécues avant leur arrivée dans la rue. Après avoir été initiés à différentes drogues, ceux-ci entrent en interaction avec des individus qui consomment des drogues dures, chez qui on observe une certaine valorisation de la consommation. À cette étape, quelques uns font l'essai de ces drogues avant de commencer à pratiquer la revente de stupéfiants ou à développer des stratégies diverses pour payer leur consommation. D'autres commencent à vendre de la marijuana et des produits dérivés et, une fois en contact avec d'autres substances dans ce milieu, ils en font l'expérimentation. L'influence des pairs et du réseau relationnel des jeunes est donc crucial à considérer puisque les interactions avec ceux-ci peuvent être de puissants incitatifs, ce qui ressort également des conclusions de Noël (2004) et de Landry (2006), qui soulignent l'importance de se pencher sur cette question.

- La consommation et la pratique de la prostitution

Plus de la moitié des répondants (8/15) abordent, durant l'entretien, leurs expériences liées à la prostitution et à l'échange de services sexuels contre de l'argent ou de la drogue. Tous ces jeunes, à l'exception d'une seule, confient avoir pratiqué des activités liées à la prostitution afin de se payer les fruits de leur consommation.

L'histoire d'Alex montre bien comment les interactions avec les autres, que ce soit des membres de la famille ou des pairs rencontrés dans la rue, peuvent intervenir dans le cheminement des jeunes et précariser davantage une situation déjà fragile.

Alex débute la consommation de drogues douces alors qu'il est âgé de 13 ans et, ensuite, découvre ce qu'il nomme la fortune qu'il peut faire avec la prostitution au centre-ville de Montréal. Une fois dans ce milieu, il rencontre des gens qui lui font découvrir la cocaïne, qu'il commence à consommer en grande quantité. À noter qu'il était déjà en contact avec cette drogue dans son milieu familial, son père étant en charge d'une piquerie à Montréal. Depuis qu'il fait l'usage de drogues par injection, à 15 ans, sa vie tourne autour de sa consommation et il se décrit maintenant comme une personne solitaire, qui a brisé tous les liens solides qu'il avait avec sa famille, ses amis et ses partenaires amoureuses, en raison de ses abus. À son avis, la prostitution et la consommation sont directement reliées, et l'usage de drogues dures l'amène à s'isoler des personnes qui l'entourent. De plus, ayant contracté des maladies transmises sexuellement, il exprime un découragement face à sa vie et ne voit plus de levier qui pourrait l'amener vers un changement quelconque.

Binette, Wil, Pink et Anabelle ont aussi appris les techniques associées à la prostitution par l'entremise de personnes rencontrées lors de leur expérience dans la rue et pratiquent leurs activités principalement afin de répondre à leurs besoins de consommation. Ceux-ci mentionnent que le fait de consommer et de se prostituer a contribué à rendre encore plus fragile leur situation personnelle pour différentes raisons. Par exemple, Wil et Binette affirment avoir contracté des maladies transmises sexuellement, qui rendent difficile la rencontre avec des partenaires amoureuses. Voici comment Wil décrit ainsi sa situation :

À cause de la prostitution ou ben des seringues, je suis rendu avec l'hépatite C. C'est une grosse honte pour moi, j'aurai peut-être pu de blonde de ma vie à cause de ça. Je voudrais ben essayer de faire des changements pis de me prendre en main mais j'ai pu ben ben de motivations. J'ai de l'Herpes dans le fond de la langue pis toute. Va dire ça à une fille, même si elle t'aime ben gros, que t'as des boutons dans le fond de la langue. (Wil, 25 ans. Vit l'adoption et des prises en charge institutionnelle. Se décrit comme un fumeur chronique et un héroïnomane)

Le fait d'avoir une conjointe représente donc pour lui un levier de changement, qui est de moins en moins accessible étant donné les maladies qu'il a contractées. La santé physique occupe également une place importante dans le discours des jeunes rencontrés, comme pour Pink et Amélie qui ont entrepris des changements de vie à la suite de leurs hospitalisations.

Finalement, plusieurs répondants estiment que leur(s) arrestation(s) et les conséquences judiciaires qui en découlent ont également des répercussions sur leur vie, ce que nous verrons plus en détails un peu plus loin.

- Les vols et la consommation

Bien que ce soit le lot de la minorité des jeunes rencontrés, il convient de souligner que certains rapportent avoir commencé à commettre des petits vols lors de leur expérience dans la rue, afin de pouvoir s'acheter leur drogue. Par exemple, Mag explique qu'elle a appris à voler d'un ami rencontré lors d'une de ses fugues de son domicile et que, maintenant, elle effectue parfois de petits vols afin de s'acheter de l'alcool ou de la marijuana :

Mon ami Louis, il a tout le temps plein de pot parce qu'il vole du linge au magasin Z. C'est pas mal de lui que j'ai appris durant ma première fugue. Il le revend le double, il se fait tellement d'argent. Non mais c'est vrai. Mais je pense qu'il y a pas beaucoup de surveillance parce que depuis ce temps-là, j'y vais souvent pis y m'est jamais rien arrivé. J'ai pris ce chapeau là pour pas me faire reconnaître aussi. Pis avec le linge que je revends, je me paye du pot moi aussi. Ben j'me fais aussi payer la traite un peu par les autres. (Mag, 16 ans. Elle fugue à deux reprises de son domicile, après s'être fait renvoyée de son école en raison de ses comportements explosifs et de son implication dans le trafic de stupéfiants. Se décrit comme un bonne consommatrice de marijuana)

Comme le témoigne cet extrait, certains apprennent des stratégies comme le vol une fois arrivés dans la rue. Dans le cas de Al et de John, qui ont commencé à commettre de petits vols avant leur arrivée dans la rue, ils expliquent que l'implication dans des vols plus graves et, même, dans des réseaux importants de vols d'automobiles, comptent parmi les répercussions de leurs interactions avec des pairs rencontrés dans la rue. Cette citation tirée de l'entretien avec John montre bien comment peuvent s'enchaîner les événements :

Dans ce temps-là, je consommait juste des drogues normales, de la bière pis du pot. Je trippais sur les jeux vidéos pis j'allais souvent dans les cafés internet pis je partais sans payer carré. Pis quand je suis revenu à la rue, à Montréal, j'ai rencontré un gars qui faisait partie d'un gros réseau pis j'ai commencé à voler des chars pendant une couple de mois : je faisais ben de l'argent. À un moment donné, je me suis fait stoler par un de mes chums, j'ai fait pas loin d'un an et demie de prison pour ça, on and up.

Ainsi, il explique que lors de son arrivée dans la rue, au centre-ville de Montréal, c'est à la suite d'une rencontre avec une personne impliquée dans un réseau de vols d'automobiles qu'il décide de suivre ses traces.

Il mentionne plus loin dans son récit que son expérience en prison entraîne aussi des répercussions importantes sur sa situation personnelle puisque c'est à ce moment qu'il découvre les drogues dures et, une fois sa sentence terminée, qu'il commence à pratiquer la prostitution masculine dans la rue. Laberge et ses collègues (2000) identifient des parcours d'emprisonnement et d'itinérance qui nous aident à mieux comprendre la situation de John. En effet, en créant des ruptures avec son réseau social et en favorisant des rencontres qui lui feront découvrir le monde du crime, les prises en charge pénales agissent dans son cheminement comme des facteurs contribuant au processus de marginalisation et comme des conditions d'ancrage dans l'itinérance.

3.2.2.4 Des interactions qui orientent le cheminement dans la rue et contribuent à la transformation du phénomène

Un aspect qui ressort des entretiens réalisés avec les jeunes de la rue et qui vient particulièrement éclairer notre objet d'étude est la façon dont les interactions qui se trament entre ceux-ci et les personnes qui les entourent peuvent orienter leur cheminement et contribuer à une certaine transformation du phénomène des jeunes de la rue. Bellot (2001) se questionnait déjà à savoir où se déroulent les expériences des jeunes et, dans quel contexte, étant donné la diminution de leur présence dans la rue. Les observations des intervenants provenant de quelques organismes communautaires, qui ressortent d'un rapport réalisé durant la saison estivale 2006 (Rainville, 2006), font également état d'une grande mouvance des jeunes, voire même, d'une dissipation de leur présence dans les lieux publics, principalement durant les festivals qui ont lieu au centre-ville. Ceci serait directement en lien avec le «grand ménage» auquel procède la ville afin de soigner son image, plus spécifiquement à ces occasions.

- Des interactions quotidiennes avec les policiers: à la recherche de nouveaux endroits pour se réfugier et vivre librement

Les logiques et les pratiques d'intervention utilisées auprès des personnes qui occupent l'espace public au centre-ville de Montréal sont soulevées par les jeunes comme étant des éléments déterminants de leur expérience dans la rue. De prime abord, dans cette citation, Thomas (2000 : 308) explique que par leur visibilité dans l'espace public, les personnes qui se retrouvent dans la rue sont plus susceptibles de faire l'objet d'interventions de natures diverses:

Tout comportement qu'une personne libre pourrait avoir dans son domicile, tel que dormir, être immobile, se coucher, être ivre ou se regrouper, etc. est un comportement à risque pour qui ne possède pas son espace privé durant la journée.

En plus de ne pas avoir d'espace privé à eux, nous avons vu que les jeunes qui se retrouvent en situation de rue doivent parfois vivre leurs expériences dans la clandestinité, en raison des circonstances pour lesquelles ils se retrouvent dans cet espace. Ensuite, les pratiques d'intervention déployées dans l'espace urbain et, particulièrement, la présence policière accrue dans les espaces publics et les parcs augmentent considérablement le nombre d'interactions quotidiennes entre les policiers et les jeunes (Bellot, 2001). Ceci a pour effet d'amener ces derniers à devoir orienter leur cheminement pour camoufler leur mode de vie au regard des policiers, avec lesquels chaque interaction peut se révéler pénalisante pour un jeune dont la situation personnelle est déjà précaire. De plus, comme nous l'avons fait ressortir en abordant les perceptions des jeunes quant à leurs interactions avec les policiers, leur allure parfois marginale est vue comme une caractéristique qui les prédispose à l'intervention policière. Ces jeunes ont donc plus de probabilités que leurs comportements soient définis comme étant problématiques par les policiers (Landreville et Laberge, 2000).

- Errer d'appartement en appartement

En orientant leurs pratiques pour fuir l'intervention policière ou pour diminuer, autant que faire se peut, les différentes répercussions qui découlent de l'expérience dans la rue, certains jeunes errent d'appartement en appartement, trouvant refuge chez des pairs rencontrés dans la rue ou avant l'arrivée dans cet espace. L'exemple de Mag montre bien comment elle doit se cacher pour éviter de se faire prendre par les policiers ou par les adultes en situation d'autorité :

J'suis partie *foule* loin pour pas que la police me pogne. [...] T'sé c'est pas ben ben difficile me retrouver à cause de (raisons particulières). Je peux pas retourner chez moi parce qu'ils vont m'envoyer en arrêt d'agir dans les centres jeunesse pis j'veux surtout pas ça. Facque là, je couche chez des amis que je rencontre à la rue parce que je veux pas mettre mon amie dans la marde en allant chez elle. De toute façon c'est sûr que sa mère appellerait la mienne facque c'est mieux pas. Je veux pas vraiment aller dans les ressources parce que c'est comme ça que ma mère m'a retrouvée la première fois pis faut pas que la police me pogne là. À cause de ça, je peux pas non plus aller dans les endroits trop connus parce qu'il y a tout le temps des bœufs qui viennent en troupe pis c'est sur qu'ils me « *spottent* ». (Mag, 16 ans. Elle fugue à deux reprises de son domicile, après s'être fait renvoyée de son école en raison de ses comportements explosifs et de son implication dans le trafic de stupéfiants. Se décrit comme une bonne consommatrice de marijuana)

En raison d'une présence constante des policiers dans les lieux publics, Mag affirme se cacher chez des personnes qu'elle rencontre spontanément dans la rue, ce qui peut rendre sa situation encore plus fragile qu'elle ne l'est déjà. Par exemple, ces individus peuvent l'amener à utiliser des stratégies déviantes. On se rappellera qu'elle confiait avoir appris à commettre des vols avec une personne qu'elle fréquentait lors de sa première fugue. La possibilité pour elle de se retrouver dans de telles situations est grande puisqu'elle se décrit comme une personne qui veut plaire et qui est très influençable. Par ailleurs, comme le souligne Tyler et ses collègues (2001), les stratégies utilisées par les jeunes en fugue augmentent leur exposition à de potentiels agresseurs et, par le fait même, leur risque d'être victimisés une fois dans cet espace.

Durant les moments où ils n'ont pas un endroit stable où habiter, et particulièrement durant l'hiver, plusieurs jeunes comme Amélie, Stepho, Binette, Al le superficiel et Lulu choisissent de se promener d'un endroit à l'autre pour éviter certaines répercussions associées à la vie dans la rue et, aussi, ne pas être dans l'obligation de fréquenter les organismes. Certains parlent parfois de ces stratégies comme d'un moyen d'éviter les interactions avec les policiers, mais ils nuancent leur propos en expliquant que ces derniers font preuve d'une plus grande tolérance durant la saison froide. Lulu mentionne que, durant l'hiver, il emprunte de l'argent à un Shylock pour pouvoir dédommager un ami chez qui il habite, ce qui ne fait que rendre sa situation plus précaire en raison des dettes qu'il accumule.

- Le déplacement des jeunes vers les hôtels

Alors que quelques répondants résident temporairement chez des personnes rencontrées dans la rue ou des amis de longue date, d'autres comme Vendale, Lulu et John, vont se réfugier dans des hôtels. Ils choisissent ces endroits pour se faire oublier pendant quelques jours et, même, pour pratiquer leurs activités délinquantes à l'abri du regard policier. Cet longue citation, tirée de l'entretien avec Vendale, montre bien comment les interactions avec les policiers peuvent contribuer à la transformation du phénomène de l'itinérance des jeunes et au déplacement de ceux-ci vers des endroits cachés :

Je passe mes journées dans les parcs quand je travaille. Je passe ma journée d'un bord pis de l'autre pour pas trop être à la même place pis, quand j'ai fini, après ça je m'en vais me cacher à l'hôtel pour genre deux trois jours. C'est seulement après ça que je ressors sinon, la police elle va t'arrêter parce qu'elle t'a vu toute une journée complète à côté du métro en train de vendre de la drogue. Ça leur dérange pas que tu vendes du pot, ils veulent pas que genre tu restes là trop longtemps, tu comprends, parce que sinon ça va paraître comme si eux ils font pas leur job. Y a des hôtels ou j'ai tellement été là, que le gars de l'hôtel je lui dis écoute, jeudi prochain, je vais venir te la payer la chambre, pis il m'a laisse pour la nuit. C'est rendu intensif tellement j'ai couché là souvent. Tous les hôtels sur la rue St-Hubert me connaissent. Je fais des transactions à partir de dans ma chambre d'hôtel. Je descends en bas là, il y a un hôtel fallait que je donne 20\$ chaque fois que je sortais, parce qu'il le savait pis sinon y disait je vais appeler la police, je vais appeler la police. Chaque fois que je sortais de ma chambre d'hôtel, fallait que j'y donne 20 piasses. Même si c'était rien que pour aller au dépanneur m'acheter un paquet de gomme, fallait que j'y donne 20 piasses. *(Vendale, 19 ans. Il quitte le domicile à 13 ans avec son grand frère, un des plus gros revendeur à Montréal. Il se retrouve dans la rue suite à l'emprisonnement de son frère, il devient lui-même un revendeur de stupéfiants. Vit dans les hôtels)*

Comme l'indique Vendale, les interactions quotidiennes avec les policiers, qui gravitent autour de la criminalisation des pratiques des populations occupant l'espace public, peuvent inciter les jeunes à se déplacer pour se cacher ou choisir de nouveaux endroits pour pratiquer leurs activités. Ceci a pour effet secondaire le développement d'un réseau souterrain illicite dans lequel de nouveaux acteurs sont impliqués, soit les propriétaires des établissements hôteliers.

Dans le même ordre d'idée, John explique qu'avant d'avoir trouvé son appartement, deux semaines avant le moment de l'entrevue, il passait presque la totalité de ses journées dans les hôtels, les restaurants et les bars :

À un moment donné, y vont s'écoeurer, ça fait cinq ou six fois qu'ils m'avertissent là parce que je suis quadrilatère [...] il y a une zone que j'ai pas le droit de vivre ou me trouver dedans. Moi, c'est le quadrilatère Amersth à Delorimier, Notre-Dame à Sherbrooke. Si les polices passent par là pis te pognent, ils t'embarquent tout de suite. Je me suis fait pogné deux ou trois fois par des agents fantômes là, les *undercover* de la moralité. La troisième fois qu'ils m'ont pogné, ils m'ont donné ça comme conséquence, tu fais trois jours de prison. [...] Là, je veux pas me faire pogné encore facque je me cache tout le temps, parce qu'il faut quand même que je continue à me faire mon *cash* (avec la prostitution). [...]

Avant d'avoir mon appartement, ben là ça fait pas vraiment longtemps, mais je passais toutes mes journées dans les hôtels avec mes clients, dans les restos quand j'avais faim pis dans les bars, le soir. Pis ben je retournais souvent coucher à l'hôtel surtout l'hiver; l'été c'est vraiment facile se trouver des endroits où coucher là, surtout quand ça fait un boutte que tu connais le coin. *(John, 23 ans. Se fait mettre en dehors du domicile en raison d'un historique de vols. Il se fait incarcérer pour vols de voiture et découvre la cocaïne et la prostitution durant sa sentence. Plusieurs épisodes dans la rue entrecoupés de période de stabilité durant laquelle il a un bon emploi)*

À noter que les conditions auxquelles John est soumis sont des conséquences judiciaires qui découlent de ses arrestations multiples au centre-ville de Montréal. Ces restrictions auxquelles ils sont soumis, en ce qui concerne les endroits qu'ils peuvent ou non fréquenter, conditionnent une partie de son expérience dans la rue. Malgré ces contraintes, il ne change pas pour autant ses techniques de survie puisque la prostitution représente pour lui une stratégie efficace, qui lui permet de gagner beaucoup d'argent, de payer sa consommation de cocaïne et de se payer des sorties ainsi que des endroits où se loger. Toutefois, il se déplace pour pratiquer ses activités ailleurs, dans des lieux où il devient plus ardu de faire de la prévention, de l'accompagner dans son cheminement et de lui offrir du support s'il en a besoin.

Finalement, certains jeunes s'offrent une chambre d'hôtel pour prendre un répit de la rue et des conditions de vie parfois difficiles qui y sont associées. Lorsque Lulu devient tanné de fréquenter les organismes communautaires ou les appartements des personnes rencontrées dans la rue, celui-ci se paye une chambre pour faire la fête et pouvoir pratiquer ses activités ludiques sans crainte de se faire appréhender par les forces policières.

- Le regroupement des jeunes dans des blocs appartements

Une des répercussions identifiées par les répondants est le regroupement des jeunes dans des blocs appartements situés au centre-ville de Montréal ou dans les quartiers environnants. Nathalie mentionne, durant son récit, que la façon dont certaines personnes réagissent à la présence des *punks* à Montréal explique leur regroupement dans des blocs et, par le fait même, la diminution de leur présence dans la rue :

Je pense que c'est comme ça pour tous les *punks* de la rue au centre-ville, c'est pas mal la même chose. Les policiers sont toujours après eux, ils se font donner pleins de tickets pour des niaiseries, les gens ont peur d'eux. Des fois, y en a qui veulent même pas passer dans le parc si y voit un *punk*. J'comprends quand y a une gang mais là, à un moment donné... Facque la plupart des *punks* se retrouvent au même au bloc, un peu dans l'est de la ville. [...] parce qu'on a un bloc à nous. On est à peu près, je dirais, on est 50 dedans, mais là j'ai déménagé, j'habite pu là. C'est 1000 piasses par mois, on est huit par étage, il y a trois étages. Ceux qui étaient là avant sont tous partis. Au premier étage sont tous junkie (héroïne), au deuxième étage sont tous sur la poudre pis au troisième ben...c'est mélangé là (rires). C'est en train de chuter mais ça fait un bout de temps, huit ans genre. [...] C'est un local industriel. C'était vraiment gros, c'était dégueulasse là. C'était une ancienne piquerie, facque on l'a louée pis on a mis ça beau, mais au cours des années, ça s'est dégradé, il y a des junkies qui sont rentrés, ça foutu le bordel. (Nathalie, 22 ans. Fugue de 13 ans à 15 ans. Elle fait connaissance avec la culture punk et alternative à Montréal. Consommatrice de crack. Sortie de la rue depuis plus d'un an, après plusieurs épisodes dans la rue)

Ainsi, comme elle l'explique, les jeunes ayant des problématiques de drogues diverses se rassemblent en grand nombre dans des blocs appartements, qui peuvent devenir insalubres avec le temps. Il convient de souligner qu'au moment de notre rencontre, Nathalie construit son processus de sortie : elle a arrêté de consommer du crack et n'habite plus à en groupe, pour éviter de rechuter. Elle affirme avoir beaucoup de difficultés à revenir au centre-ville et à résister à la tentation de passer par là. Avec le temps, elle a développé un sentiment d'appartenance socio-spatial à cet endroit, comme le fait ressortir Parazelli (2002) dans ses analyses sur les parcours et pratiques identitaires des jeunes de la rue. Elle ne peut oublier les souvenirs qui la rattachent à ces blocs appartements. Lorsqu'elle y est retournée, les deux dernières fois, étant en interaction avec des personnes qui consomment encore elle n'a pas été capable de s'empêcher de faire de même et elle rechuté. Toutefois, ayant fait plusieurs grands pas vers l'avant, avec le soutien de sa famille, elle reprend rapidement le bon chemin et réussit à ne pas consommer davantage.

Vanessa aborde la question de la salubrité, ayant habité, elle aussi, des logements semblables :

Je payais, mais ça ressemblait à un squat. C'était dégueu genre, ça l'avait pas de sens, pis y avait beaucoup trop de monde qui habitait là. Ça fait que là, j'ai sacré mon camp parce que j'avais des problèmes de respiration, pis toute. Y avait des problèmes de champignons là-dedans, c'était vraiment dégueu. *(Vanessa, 19 ans. Adoptée, ballottée d'un milieu à l'autre, se décrit comme une fille agressive. Vit quelques épisodes de vie dans la rue à partir de son placement en centre d'accueil)*

Les jeunes se trouvent donc tassés dans des logements plus ou moins salubres, impliquant des conditions de vie précaires, souvent pour une période temporaire, et certains utilisent une grande partie de leur chèque de bien-être social pour y habiter. Le fait de vivre avec un tel toit peut les aider à éviter certaines répercussions de la vie dans la rue, mais ne les aide pas à améliorer leur situation précaire et à s'inscrire dans un projet de vie qui leur tient à cœur, comme le fait ressortir Amélie :

C'est des charmantes journées à se lever le matin, déjeuner avec une grosse bière, en boire une autre, pis à un moment donné, ça tourne un petit peu trop facque tu vas manger, t'en bois une ou deux autres pis là ça y est, la police t'accroche. Le lendemain matin, ça recommence. À un moment donné, je sais pas là, tu fais comme chris, faudrait peut-être que je fasse quelque chose de ma vie, un projet que j'aimerais. Surtout quand il commence à faire frette pis que l'hiver s'en vient. Le pattern de : je vais me rechrissier sur le BS, je vais me repogner un appart parce que justement, moi passer l'hiver dans la rue dehors. Le monde de la rue, autant que le monde qui ont des chèques de BS, moi je considère que c'est du monde qui sont dans la rue quand même. Ok ils ont peut-être un toit mais tu peux pas vivre avec un chèque de BS. Tu survis pis t'as pas le choix de faire quelque chose à côté pis ça l'a pas ben ben le choix d'être illégal parce que...ou ben tu travailles en dessous de la table. Tu peux pas vivre convenablement avec un chèque de BS là, 565 piasses, tu peux pas habiter toute seule dans un appart, il faut que t'aille des colocs obligatoirement pis là encore là, essaie de te trouver un appart en bas de 500 piasses pour deux personnes sans avoir deux dans la même chambre ou un dans le salon. Impossible là facque ça coûte cher, pis là ta bouffe est pas compris dans ça. *(Amélie, 19 ans. Un long épisode de vie dans la rue; se décrit comme une grande voyageuse et une grande consommatrice. Sortie de la rue depuis environ six mois).*

Amélie fait ainsi ressortir des éléments de motivation qui peuvent l'inciter à se trouver un logement. Toutefois, Amélie met en lumière la difficulté de vivre aisément avec un chèque de bien-être social, ce qui peut en amener plusieurs à user de stratégies illicites pour arrondir les fins de mois.

On constate donc que ces jeunes vivent sur la corde raide, dans des conditions de vie précaires et se tournent parfois vers le crime pour subvenir à leurs besoins. Comme le soulignent Laberge et ses collègues (2000 :256), « *pour toute personne vivant dans des conditions de grande précarité, il semble en effet que des événements qui pour d'autres seraient anodins produisent des conséquences apparemment démesurées* ». Tous les petits imprévus qui surviennent contribuent alors à fragiliser davantage leur situation personnelle et, pour certains, les ramener dans la rue.

- Le déplacement des jeunes vers d'autres quartiers

Avec la réglementation de plus en plus stricte au centre-ville, comme le souligne Nathalie et Amélie en parlant de la nouvelle réglementation en vigueur dans l'Arrondissement Ville-Marie depuis l'été 2007 en ce qui a trait à la fermeture de tous les parcs durant la nuit, quelques jeunes se déplacent vers d'autres quartiers pour pratiquer leurs activités ou pour aller dormir. Al le superficiel et Lulu nous mentionnent aller revendre les objets volés sur le plateau Mont-Royal. Khristine mentionne que, durant les moments où elle ne dort pas dans la roulotte de son père, chez des amis ou dans des organismes, elle va dormir et passer ses journées sur le Mont-Royal :

Pis après ça, vu qu'on peut pu vraiment dormir dans les parcs l'été pis que j'avais pu la roulotte, ben on est allés dormir 1 mois sur le Mont-Royal. Pis là, on fumait juste du pot à longueur de journée. Quand ça faisait 4 jours que je m'étais pas lavée, je pétais ma coche parce qu'il fallait que je me claque une méchante « ride » pour aller me laver à mon organisme. C'était pas facile non plus parce qu'on est comme plus loin de toute pour manger facqu'on se faisait des provisions. (Khristine, 24 ans. Vit quelques courts épisodes dans la rue durant son placement et à la suite de celui-ci. Revendeuse de stupéfiant. Se qualifie comme dépendante affective et oriente sa vie autour des garçons)

En somme, les pratiques d'intervention ainsi que les façons de réagir à la présence des jeunes de la rue ont une incidence sur leur cheminement, faisant en sorte que le phénomène est appelé à se transformer et prendre différentes formes, caractérisées par la précarité les unes autant que les autres. Ainsi, les jeunes sont de moins en moins visibles, loin des organismes qui leur viennent en aide, mais n'irritent pas une frange de la population qui, souvent, considère leur présence comme étant dérangeante.

Thomas (2000 : 308) affirme à cet égard que : « *Une réglementation qui prône surtout la protection et la promotion de l'environnement esthétique d'un centre-ville sert parfois à nier la misère humaine qui s'y fait jour.* ». Sans s'adresser directement aux jeunes et aux personnes en situation de rue, les changements dans la réglementation de l'espace public ont effectivement pour conséquences d'occulter les difficultés réelles qui y sont vécues (Laberge et coll., 2000).

Malgré tout, il importe de se rappeler que ces pratiques d'intervention et les interactions qui se tissent au quotidien ne suffisent pas pour expliquer les différentes réactions des jeunes de la rue, dont leur regroupement dans des types de logis divers, que ce soit dans un logement temporaire appartenant à un ami ou partagé en colocation, dans un *squat* ou dans des hôtels. C'est pourquoi nous avons jugé pertinent de considérer les expériences de vie avant la rue, dans les premiers foyers de socialisation. Bien que la question de l'habitation soit au cœur des préoccupations décriées par ces jeunes, mais également par la population générale, il ne faut pas croire que la question de l'errance chez les jeunes ne s'arrête qu'à l'aspect du logement. Poirier (2000 : 223) souligne à cet égard que :

Pour habiter un domicile, en faire un foyer, un lieu d'appartenance, de socialisation, une personne doit avoir l'aptitude et le désir de stabiliser son environnement, ce qui peut être pour diverses raisons très difficile à acquérir.

Il y a donc plusieurs apprentissages complexes à réaliser, faisant partie intégrante du processus de socialisation et de la construction de l'identité, qui se réalise, pour certains, par la marge, durant leur expérience dans la rue (Bellot, 2001; Parazelli, 2002).

3.2.2.5 *Des interactions qui contribuent à cristalliser l'expérience des jeunes dans la rue*

À la lumière des analyses, il appert que les interactions qui composent le quotidien des jeunes de la rue peuvent être à l'origine de processus ayant pour effet de précariser leur situation personnelle, souvent déjà fragile en raison des expériences vécues antérieurement. Les répercussions de ces interactions peuvent effectivement cristalliser leur expérience de vie dans la rue.

- Des interactions au cœur des processus de stigmatisation

Nous avons montré, dans le premier volet de ce chapitre, que plusieurs jeunes rencontrés ont exprimé avoir vécu du rejet, de l'instabilité ou des conflits dans leurs relations avec la famille ou avec les adultes significatifs de l'entourage. Certains mentionnent avoir, dès leur enfance, ressentie une impression d'être différent des autres, de représenter un fardeau ou d'être la honte de la famille. Ayant déjà intégré une image d'eux-mêmes avec une connotation négative de la différence, ils revivent cette impression d'être différents à travers leurs interactions quotidiennes, en fonction du regard que l'on porte sur eux, de la manière de réagir et d'intervenir à leur égard. Cette stigmatisation peut paraître banale pour certains alors que, pour d'autres, elle peut être vécue tout autrement.

L'histoire d'Al le superficiel, qui se fait placer en raison de ses troubles de comportements, montre bien comment les interactions avec la famille, durant l'épisode de vie dans la rue, peuvent renforcer ce stigmate et faire disparaître en lui le désir de reprendre contact avec ses parents. Il explique avoir croisé son père dans la rue, qui l'a complètement ignoré, ce qui a eu pour effet d'alimenter les sentiments négatifs qui ont marqués ses interactions avec ses parents et prolonger la durée de son épisode de vie dans la rue, car il ne retourne les voir que plusieurs années plus tard. Wil mentionne également que le fait de revoir sa mère biologique et que celle-ci exprime toujours du rejet à son égard l'a fait rechuté et consommer du crack après un moment de sevrage.

Les contacts répétitifs avec les policiers peuvent aussi avoir un effet stigmatisant sur le jeune, selon la façon dont s'établissent ces interactions. Par exemple, lorsqu'Alex se fait aborder par un policier, celui-ci lui demande presque automatiquement de s'identifier, ce qui l'amène à consulter son dossier et tirer différentes observations :

Quand ils m'accrochent, il faut tout le temps qu'ils me demandent de m'identifier. Ils pitonnent pis ils me disent « ouin, t'en a long ». Ils me disent souvent ça t'sé... Parce qu'eux autres ils lisent pis ils voient que ça achèvent plus là... Ça fait une demie heure qu'il est après lire. Y en a plusieurs qui me le font remarquer... Qu'est-ce que tu veux que je fasse, j'ai un bon dossier, j'ai un bon dossier. C'est pas de ma faute, j'ai faite ben des mauvais coups. *(Alex, 24 ans. Plusieurs épisodes de vie dans la rue entrecoupés d'un placement en Centres d'accueil et de nombreuses prises en charge pénales. Prostitution masculine et polytoxicomane)*

Alex se fait répéter qu'il a un lourd passé et plusieurs prises en charges institutionnelles, ce qui renforce sa perception de soi comme étant marginal. Il en vient à se résigner, à se faire une raison et développer des mécanismes de défenses. Entre autres, il banalise ses comportements et dit que ce n'est pas de sa faute s'il a fait plusieurs mauvais coups (rejet du tort sur autrui).

- La criminalisation des pratiques des jeunes de la rue

Au-delà de la présence accrue des policiers dans les endroits publics fréquentés par les jeunes durant l'été, plusieurs règlements sont utilisés comme des outils d'intervention pour discipliner l'utilisation du mobilier public et contrôler ceux dont la présence est parfois considérée comme dérangeante (Laberge et Landreville, 2000).

À la lumière des entrevues avec les répondants, les agents des forces policières ne font plus que simplement contrôler les parcs et les points de convergence où se trouvent les jeunes en les expulsant de ces endroits. Différentes autres techniques sont en effet aussi utilisées dont la distribution de billets de contraventions pour diverses raisons. Cette citation illustre la tendance des policiers à intervenir davantage auprès des jeunes, pour des raisons que Vendale perçoit comme étant futiles :

Je peux même aller à la grande bibliothèque. Admettons j'suis dehors, en face de la biblio, en train de fumer une cigarette, ben ils vont traverser la rue juste pour venir me voir et me dire, si je te revois aujourd'hui, j'vais te donner un billet. Parce que j'suis un jeune pis qu'ils me voient souvent, j'ai juste besoin d'être assis, admettons, à quelque part dans le poste de quartier, même si c'est loin de où est-ce qu'ils vendent la drogue là, même si c'est loin, ils me voient, ils me disent j'te revois aujourd'hui...pis ils vont chercher, ils vont faire rue par rue pour être sûr de me revoir. [...]Pis là ben un autre ticket pour flânage, un autre ticket pour avoir traversé la rue sur la rouge, un autre ticket pour avoir laissé de la cendre de cigarettes tomber. Ils te bourrent de ticket. Là tu te tannes, après ça tu le traites de cave, à un moment donné tu peux le frapper. Après ça il te dit, ah mauvais langage, impolitesse envers un agent de la paix. (Vendale, 19 ans. Il quitte le domicile à 13 ans avec son grand frère, un des plus gros revendeur à Montréal. Il se retrouve dans la rue suite à l'emprisonnement de son frère, il devient lui-même un revendeur de stupéfiants. Vit dans les hôtels)

Vendale explique clairement qu'il se sent persécuté par l'intervention des policiers lorsqu'il est dans l'espace public et, durant son récit, il répète à plusieurs reprises que ceux-ci le provoquent afin de le faire réagir et pouvoir lui donner davantage de contraventions.

Dans l'extrait qui suit, les interactions entre les jeunes et les policiers, les mènent dans une escalade qui peut se transformer en affrontement et nourrir un sentiment de révolte et un désir de vengeance envers les personnes en situation d'autorité.

Là, on a commencé à se révolter un peu pis les policiers qui ont déjà fait du mal à des personnes qu'on connaît, on les bats. On les bat pour montrer que nous autres aussi on a notre propre loi, pour qu'ils comprennent qu'on va pas se laisser faire, qu'on est écoeuré de se laisser faire, de se laisser abuser. Ben ça s'est calmé un peu mais il y en a encore une couple là. [...] Pis y a pas rien qu'eux autres qui peuvent avoir des armes, qui peuvent avoir des bâtons. Nous aussi ont peut s'armer pis faire notre loi. Il faut qu'on aille leur montrer qu'on se laisse pu faire, pis ils vont peut-être arrêter, c'est le seul moyen. Parce qu'il y en a plein qui ont fait des plaintes, des plaintes, des plaintes, pis ils arrêtent pas de dire non non, c'est pas vrai. Qu'est-ce que tu veux, c'est eux autres qui ont le batch, ils disent à leur boss que c'est pas vrai, leur boss va les croire, c'est eux autres qui sont supposés de représenter la loi. *(Vendale, 19 ans. Il quitte le domicile à 13 ans avec son grand frère, un des plus gros revendeur à Montréal. Il se retrouve dans la rue suite à l'emprisonnement de son frère, il devient lui-même un revendeur de stupéfiants. Vit dans les hôtels)*

La question de la vengeance occupe une place prépondérante durant l'entretien avec Vendale, ce qui nous laisse croire qu'il s'agit d'une répercussion importante de ses interactions avec les autres puisqu'il s'engage dans des conduites de violence, notamment envers les policiers. Il n'est pas le seul à le faire selon lui, comme en témoigne cet extrait, qui signale que d'autres jeunes sont aussi impliqués dans cette dynamique. Ainsi, les conséquences de leurs actes deviennent toujours plus lourdes à porter et peuvent les mener vers des prises en charges institutionnelle qui ne font que précariser davantage leur situation et peuvent cristalliser leur expérience dans la rue.

L'accumulation de billets de contravention peut également contribuer à fragiliser la situation personnelle des jeunes, qui ne sont pas en mesure de payer leurs dettes, vivant déjà sous le seuil de la pauvreté. Dans cette citation, Stepho prend un recul critique et compare sa situation avec celle vécue par plusieurs jeunes de la rue :

Moi j'suis chanceux, j'ai eu seulement un ticket parce que j'étais trop saoul en sortant d'un bar pis que je parlais pas mal fort. Mais pour d'autres, avec la nouvelle procédure, ça veut dire que tu peux en avoir pour 12 000 piasses, mais tu peux pu être mandat pour ça j'pense. En bout de ligne, si tu les payes pas, ça change rien sauf que quand tu vas te prendre une job légale, la ville va t'envoyer un papier chez vous t'sé en disant : vous devez 6500 piasses à la ville de Montréal. C'est pour ça des fois ceux qui ont commencé dans la rue ben, ils veulent pas toujours commencer une job légale parce qu'ils vont avoir des dettes à cause de toutes sortes d'affaires. [...] Tu t'en retourne dans le légal pis tu te refais toute exploiter, tu comprends, toute ta paye d'un coup, tac...c'est plus dur que si t'es dans la rue. Parce que si t'es dans la rue, il y a tellement d'opportunités de te faire de l'argent, surtout au centre-ville. L'argent traîne à terre. À la quantité de jobs qui peuvent s'offrir à toi...(Stepho, 25 ans. Situation personnelle très précaire, il a peu de personnes qui l'entoure. Il se décrit comme quelqu'un qui dérape à cause de l'alcool, ce qui l'a amené à vivre un court épisode dans la rue)

Devant l'accumulation de dettes envers l'État, certains jeunes empruntent donc la voie de la facilité et s'investissent dans une carrière criminelle, abandonnant tout espoir de pouvoir se sortir de cette situation d'une façon légale. Comme le souligne Laberge et ses collègues (2000), l'endettement envers l'État est une condition d'ancrage dans l'itinérance, qui agit comme un obstacle majeur aux tentatives de réinsertion sociale de l'individu.

La contraventionnalisation des pratiques des jeunes de la rue peut également se transformer en d'autres sanctions plus contraignantes, telles que mentionné par Bellot (2001). À ce titre, plusieurs jeunes indiquent avoir fait des séjours en prison suite à des arrestations en lien avec leurs pratiques dans l'espace public et les stratégies de survie utilisées. Ceci les entraîne dans une spirale de prises en charge pénales, qui s'inscrivent parfois en continuité avec les prises en charge institutionnelles vécues durant l'enfance. L'histoire d'Alex illustre bien cette séquence :

Ben oui, je suis allé à Bordeaux souvent là. Depuis l'âge de 18 ans que je fais du in and out. Même cette année, je trouve ça bizarre que je sois pas à Bordeaux. Ça fait quatre ans... ça l'aurait fait ma quatrième année que j'aurais pas passé l'été dehors. Je serais supposé d'être en prison à l'heure qui est là parce que je me suis pas présenté à la cour pis j'suis pas mandat. Ils pitonnent pis y a rien qui sort; y a un fuck dans l'ordinateur. Tsé, j'ai à peu près 12 000 piasses de tickets, ça fait mille piasses du mois, ça fait douze mois... Moi je passe pu au sixième pis au tiers, sont écoeurés de me voir la face facque c'est le deux tiers automatique. Deux tiers d'un an c'est 7 mois et demie. C'est long, ça commence à être long. (Alex, 24 ans. Plusieurs épisodes de vie dans la rue entrecoupés d'un placement en Centres d'accueil et de nombreuses prises en charge pénales. Prostitution masculine et polytoxicomane)

Comme il est possible de le remarquer, Alex se dit surpris de ne pas être entre les murs de la prison durant la saison estivale, ayant intégré l'habitude de s'y trouver depuis les dernières années. Rappelons qu'Alex a également vécu, durant son adolescence, des placements répétitifs en centres de réadaptation et qu'il est toujours pris dans cette boucle des prises en charge institutionnelles, qui a des répercussions importantes cristallisant son expérience de vie dans la rue. De prime à bord, sanctionner un comportement par le droit pénal peut entraîner des répercussions qui accentuent la stigmatisation de l'individu. Dans le cas de ces jeunes, elles renforcent souvent la perception d'eux-mêmes comme étant des cas problèmes (Landreville et Laberge, 2000). Ensuite, l'incarcération en soi peut engendrer des conséquences graves sur le plan personnel, social et compromettre leur situation socioprofessionnelle en raison des mécanismes d'exclusion. Wil, Al le superficiel et Lulu soulèvent la difficulté de se trouver un emploi après avoir passé plusieurs mois en prison, mais également, de se trouver une partenaire amoureuse et d'établir une relation stable, étant donné la honte qui est associée au fait d'avoir passé du temps en prison et de ne pas avoir d'emploi.

Non mais sérieusement, je sais pas ce que je demande, je sais même pas qui je suis. Si je rencontrerais une belle fille dans la rue pis c'est elle qui me parlerait en premier, je saurais même plus quoi dire. Ouin, genre...tu travailles pas? Ben non, je sors de prison pis je travaille pas. Qu'est-ce que tu fais dans la vie? Ah rien. Je vais dans les magasins, je ramasse tout ce qu'il y a des étiquettes pis je vais sur la montagne les revendre pis j'ai de l'argent. T'sé, c'est stupide là, c'est pas ça qui va me donner de quoi dans la vie. Si j'avais une blonde là, je me lèverais le matin, j'irais mené des CV à la place parce que j'ai un téléphone, pis j'attendrais de me faire appeler. Pis quand je me ferais appeler, je sauterais partout, je serais fou comme un balai, je sauterais sur ma blonde, aye j'ai une job tabarnouche de crime. *(Lulu, 19 ans. Il quitte l'Abitibi en raison du manque d'emploi. Vit deux longs épisodes de vie dans la rue durant lesquels il s'adonne au trafic de stupéfiants. Il se décrit comme quelqu'un qui demande de l'attention et qui a peur du rejet)*

On constate donc que l'acquisition d'un travail légal est perçue par Lulu comme un levier qui lui permettrait de se sortir de la rue, et par le fait même, d'avoir une relation stable, qui elle aussi est vue comme un élément de motivation.

- Des interactions qui amènent les jeunes vers la consolidation d'une dynamique criminelle

Les interactions vécues avec les personnes rencontrées durant l'expérience dans la rue ou durant la vie entre les murs de la prison peuvent avoir des répercussions importantes sur le cheminement des jeunes. Étant en contact avec le milieu criminel, il peut être attrayant, nous l'avons déjà mentionné, d'utiliser cette voie pour subvenir aux besoins de base individuels, à la consommation de drogues et, pour certains, améliorer leurs conditions de vie et se sortir de la rue. Comme le mentionne Al le superficiel, en raison de son implication dans des réseaux illicites de grande envergure, il a vécu certaines périodes de sa vie dans ce qu'il considère comme du luxe, avec un appartement, une auto et un cinéma maison. Mais ses activités criminelles l'ont amené à vivre des montagnes russes, à se retrouver en prison et ensuite, dans la rue sans emploi. Lulu a vécu la même situation lorsqu'à la suite de sa rencontre avec un pair de rue, qui lui fait connaître les ressources à Montréal, il se voit en quelque sorte contraint de s'impliquer en retour dans un important réseau de revente de stupéfiants. En bout de ligne, tous les deux se retrouvent en prison et tout est à refaire.

Lulu explique qu'après avoir tout perdu et être ressorti de prison, ses contacts avec un Shylock lui permettent d'emprunter à un haut taux d'intérêt et de se payer un appartement. Toutefois, les dettes qu'ils contractent ainsi n'entraînent que des problèmes supplémentaires, l'obligeant à rendre des services de nature criminelle à ses usuriers.

Le gars que j'ai rencontré à Berri, il m'a présenté à un Shylock en sortant de prison. Facque là, je lui emprunte de l'argent pour payer ma part de l'appart. Pis je lui en emprunte encore pis encore... Pis là, je suis pu capable de payer mon loyer. Osti, je me retrouve dans la rue avec le gars avec qui je partageais le loyer. Je m'en vas à un organisme avec lui, je donne mon chèque au Shylock, j'attend le prochain chèque. Mais dans le fond, j'ai pas attendu le prochain chèque, j'ai réemprunté à un autre shylock pis je me suis refait prendre le mois prochain. Ça, ça l'a duré un bon bout de temps, un an, ça fait une semaine de ça que je suis pu avec lui, mais j'en dois en chris à l'autre. (Lulu, 19 ans. Il quitte l'Abitibi en raison du manque d'emploi. Vit deux longs épisodes de vie dans la rue durant lesquels il s'adonne au trafic de stupéfiants. Il se décrit comme quelqu'un qui demande de l'attention et qui a peur du rejet)

Lulu est pris dans un cercle d'endettement et, il n'est pas en mesure de rembourser ses dettes. En conséquences, il explique plus loin rendre des services de diverses natures pour réussir à réduire ses dettes. Il refuse toutefois de donner des détails à ce sujet.

- La dépendance aux organismes

Lorsque les jeunes rencontrés abordent leurs perceptions quant aux interactions qui se tissent avec les intervenants qui oeuvrent auprès des clientèles en situation de rue, certains soulèvent des questionnements sur les répercussions de la gratuité des services offerts par les différents organismes à Montréal. Les répondants ne critiquent aucunement le travail des différents intervenants et ne remettent pas en doute l'importance de ces ressources. Toutefois, quelques uns soulignent que la gratuité des services offerts agirait en quelque sorte comme un frein aux différentes tentatives d'améliorer leurs conditions de vie. Par exemple, Al mentionne à ce sujet :

J'ai toujours su trouver mes ressources, j'dirais quasiment que je suis profiteur et que je sais exploiter les ressources à Montréal. Admettons que je suis dans la marde, je sais que je peux venir ici. Comme de ces temps-ci, je suis dans la marde économiquement, pu de job, pis euh... je suis pu admissible au bs parce que mes parents ils font beaucoup d'argent. En tout cas, le fait d'avoir accès à de la bouffe pis une chambre gratuitement, c'est sur que ça m'aide, mais, en même temps, c'est comme si ça m'aidait pas à me motiver à trouver une job pis toute. (Al le superficiel, 25 ans. Fugue des centres de réadaptation vers la rue. Affilié aux gangs de rue. Baigne dans l'univers criminel)

Al explique donc que sa débrouillardise et sa connaissance des organismes à Montréal l'aident à répondre à ses besoins de base. Par contre, il n'est pas porté à essayer de se trouver un emploi légal et préfère continuer à faire de petits vols et à revendre la marchandise pour se payer sa consommation.

Pink est du même avis; elle va un peu plus loin en disant clairement que la gratuité des services offerts n'amène pas les jeunes à s'investir. Cette citation illustre bien son point de vue :

Ça c'est le problème avec les ressources genre, pourquoi je me trouverais un appart? Je peux manger à tel organisme, dormir à l'organisme y, faire mon lavage ici. T'sé je peux aller voir l'infirmière au CLSC gratuitement, je peux avoir des médicaments gratuitement. Après ça, le monde, ils veulent pas s'investir. Sans nécessairement faire payer les jeunes en argent, il faudrait réussir à trouver un moyen qu'ils doivent donner un petit quelque chose d'eux-même ou s'impliquer dans un projet, j'sais pas là. (Pink, 22 ans. Provient du Nouveau-Brunswick. A vécu quelques épisodes de vie dans la rue. Grande consommatrice de drogues par injection. Se présente comme une des filles les plus maganées de la rue et se fait hospitaliser à maintes reprises)

Pink explique qu'en utilisant les ressources de différentes façons à combler leurs besoins, les jeunes ne montrent pas un réel investissement pour effectuer des changements dans leur vie. Pink propose une piste de solution intéressante à ses yeux, pour aider les jeunes à pouvoir répondre à leurs besoins. Il s'agit de leur demander une contribution personnelle ou de s'investir dans un projet qui les passionne.

Finalement, selon Amélie, en profitant de tous les services offerts d'un organisme à l'autre, il est facile de se sentir confortable dans cette situation et de devenir dépendant de ces organismes :

Le monde qui sont là fuck le système, c'est de la marde pis moi je suis un punk pis je suis contre le système. C'est comme christ là, tu passes tes journées à quêter, si personne t'en donne de l'argent là, t'en auras pas. Pis si t'es sur le BS, t'es 100 pourcent dépendant du système, encore plus que quelqu'un qui travaille. Sinon, tu vas d'un organisme à l'autre, c'est facile, pas besoin de te casser trop trop la tête quand tu t'y connais un peu. Tu fonctionnes pas selon les normes du système mais t'en est complètement dépendant. En même temps, c'est une liberté d'un côté et une prison d'un autre côté d'être dans la rue T'as besoin du monde, t'as tout le temps besoin de soutirer à quelque part qu'est-ce que tu fais pas. (*Amélie, 19 ans. Un long épisode de vie dans la rue; se décrit comme une grande voyageuse et une grande consommatrice. Sortie de la rue depuis environ six mois*)

Son point de vue est intéressant puisqu'elle fait ressortir deux angles différents de sa perception de la vie dans la rue, lesquels sont assez contradictoires. Elle fait ressortir le sentiment de liberté que procure le fait de vivre dans la rue, mais elle souligne que ce sentiment de liberté peut parfois n'être qu'une illusion. Elle mentionne, notamment, qu'en se nourrissant de l'argent et des biens qui proviennent des autres, les jeunes sont dépendants de ce qui est offert au point de se trouver enfermés dans la rue, tout comme dans une prison.

3.2.2.6 *Des outils pour construire le processus de sortie*

Lorsque les jeunes rencontrés parlent des changements positifs effectués dans leur vie, que ce soit en ce qui concerne leur consommation, leur mode de vie, les activités déviantes ou délinquantes ou l'acquisition d'un emploi, la notion de volonté est la plupart du temps soulevée pour expliquer leurs réussites. Les interactions qui se trament entre les jeunes de la rue et les personnes qui gravitent autour d'eux n'entraînent pas que des répercussions négatives. En effet, certaines interactions sont décrites par les répondants comme des outils pouvant servir à construire leur processus de sortie de la rue et apporter des changements positifs dans leur vie.

- Le reflet d'une dure réalité, la projection d'une image de soi dans le futur

Aussi éphémères qu'elles puissent être, les interactions vécues avec les personnes rencontrées dans la rue, qui vivent dans des conditions très précaires, peuvent, ceci a déjà été dit, avoir un impact considérable sur le cheminement des jeunes rencontrés. Pour certains répondants, le fait de voir la misère qui est vécue par les autres a pu agir comme un frein à l'aggravation de leur consommation. Par exemple, Amélie raconte que, lors d'un voyage à Vancouver, elle a été frappée de voir des jeunes filles quêter sur la rue, celles-ci éprouvant de façon évidente une dépendance aux drogues injectables. En voyant l'état physique dans lequel elles se trouvaient, Amélie prend conscience de la gravité des répercussions d'une consommation excessive et se tient loin de ces façons de consommer les drogues dures. La citation qui suit illustre bien son point de vue à ce sujet :

À Vancouver, c'est horrible, il y en a en osti. Y a du monde là t'sé assis à toutes les portes par terre en train de fumer leur roche, ou ben à quatre pattes en train de gratter le plancher pour peut-être essayer de trouver quelque chose. Pis les petites filles, super jeunes, que ça paraît qui font la rue...le monde ont la face maganée. Moi je pense que c'est ça qui m'a tenu quand même loin de ça. Ah pis le Crystal, ça donne du monde qui dort pas, insomniaque. Ou ben du monde qui alterne, poudre héroïne... ça donne une dépendance forte. Genre gratter le plancher... C'est ça qui m'a tenu plus loin de ces drogues là... juste le smack, l'héroïne que tu fumes, j'ai peur de ça. Pis ça il te faut ton hit à tous les jours sinon t'es malade. Ça scappe le monde, moi je suis ben contente de pas m'être ramassée à faire ça. En plus, il y a ben de mes chums qui se sont ramassés euh, j'sais pas, ou ben qui sont morts d'un overdose ou ben qui se sont ramassés complètement fous. (Amélie, 19 ans. Un long épisode de vie dans la rue; se décrit comme une grande voyageuse et une grande consommatrice. Sortie de la rue depuis environ six mois)

Les interactions avec les personnes rencontrées durant ses voyages, mais également avec ses amis plus près, renvoient à Amélie une image sombre de la réalité et l'incitent à ne jamais se rendre aussi loin.

Vanessa exprime, elle aussi, ne jamais vouloir faire l'expérience de drogues dures en observant tout ce que ses amis « punks » sont prêts à faire pour obtenir de l'argent afin de se procurer de la drogue.

- Le reflet d'une dure réalité, la projection d'une image de soi dans le futur

Aussi éphémères qu'elles puissent être, les interactions vécues avec les personnes rencontrées dans la rue, qui vivent dans des conditions très précaires, peuvent, ceci a déjà été dit, avoir un impact considérable sur le cheminement des jeunes rencontrés. Pour certains répondants, le fait de voir la misère qui est vécue par les autres a pu agir comme un frein à l'aggravation de leur consommation. Par exemple, Amélie raconte que, lors d'un voyage à Vancouver, elle a été frappée de voir des jeunes filles quêter sur la rue, celles-ci éprouvant de façon évidente une dépendance aux drogues injectables. En voyant l'état physique dans lequel elles se trouvaient, Amélie prend conscience de la gravité des répercussions d'une consommation excessive et se tient loin de ces façons de consommer les drogues dures. La citation qui suit illustre bien son point de vue à ce sujet :

À Vancouver, c'est horrible, il y en a en osti. Y a du monde là t'sé assis à toutes les portes par terre en train de fumer leur roche, ou ben à quatre pattes en train de gratter le plancher pour peut-être essayer de trouver quelque chose. Pis les petites filles, super jeunes, que ça paraît qui font la rue...le monde ont la face maganée. Moi je pense que c'est ça qui m'a tenu quand même loin de ça. Ah pis le Crystal, ça donne du monde qui dort pas, insomniaque. Ou ben du monde qui alterne, poudre héroïne... ça donne une dépendance forte. Genre gratter le plancher... C'est ça qui m'a tenu plus loin de ces drogues là... juste le smack, l'héroïne que tu fumes, j'ai peur de ça. Pis ça il te faut ton hit à tous les jours sinon t'es malade. Ça scappe le monde, moi je suis ben contente de pas m'être ramassée à faire ça. En plus, il y a ben de mes chums qui se sont ramassés euh, j'sais pas, ou ben qui sont morts d'un overdose ou ben qui se sont ramassés complètement fous. *(Amélie, 19 ans. Un long épisode de vie dans la rue; se décrit comme une grande voyageuse et une grande consommatrice. Sortie de la rue depuis environ six mois)*

Les interactions avec les personnes rencontrées durant ses voyages, mais également avec ses amis plus près, renvoient à Amélie une image sombre de la réalité et l'incitent à ne jamais se rendre aussi loin.

Vanessa exprime, elle aussi, ne jamais vouloir faire l'expérience de drogues dures en observant tout ce que ses amis « *punks* » sont prêts à faire pour obtenir de l'argent afin de se procurer de la drogue.

Nathalie, quant à elle, décide d'arrêter de consommer du crack lorsqu'elle croise une dame dans la rue, amochée par la consommation excessive de drogues, qui cherchait une roche de crack sur le trottoir. Cet événement est, pour elle, le déclic qui lui permet de prendre conscience des répercussions de ces drogues et de l'urgence d'arrêter d'abuser de ces substances.

J'ai vu une vieille madame qui marchait, pis qui regardait à terre. Elle était vraiment dégueulasse. Pis je me suis rendue compte que j'avais perdu du poids beaucoup, que je marchais pis que je regardais à terre comme elle. Ça m'a fait peur, ça m'a sauté aux yeux pis je me suis vu plus tard. Je me suis dit que c'est assez. T'sé je me rappelle encore de ça. [...] Je suis vraiment restée traumatisée par la madame là. Était tout maigre là, vieille. Ah non...elle regardait à terre. T'sé les crackhead, ils regardent tout le temps à terre pour voir sil y aurait une roche qui trainerait par hasard mais dans le fond il y en a jamais là. Je sais pas pourquoi qu'on fait ça. Une chance qu'était là la madame dans le fond. J'ai comme pogné la chienne en deux secondes pis chu comme partie en cinq minutes. J'suis partie, j'ai appelé ma mère. Une chance qu'elle était là mais elle est surement morte. (Nathalie, 22 ans. Fugue de 13 ans à 15 ans. Elle fait connaissance avec la culture punk et alternative à Montréal. Consommatrice de crack. Sortie de la rue depuis plus d'un an, après plusieurs épisodes dans la rue)

Ainsi, cette femme, manifestement en manque de drogues, lui a projetée une image d'elle-même quelques années plus tard, si elle avait continué au rythme qu'elle vivait. Elle décide alors de se tourner vers sa famille pour essayer de s'en sortir.

- Des interactions clefs qui ouvrent la porte vers le changement

Malgré le fait que certains jeunes aient abordé quelques effets pervers associés à la gratuité des services offerts par les différents organismes à Montréal ou des répercussions néfastes de leurs interactions avec les policiers, plusieurs ont mentionné que différentes interactions qu'ils ont vécues ont eu, pour eux, l'effet d'un levier pour construire leur processus de sortie de la rue. Il est intéressant de voir que les personnes qui signalent ces interactions positives sont surtout celles qui ont pris un certain recul face à leur expérience dans la rue puisqu'elles s'en sont sorties depuis un certain temps. Tout de même, les jeunes qui, durant la rencontre, vivaient encore dans la rue ou dans des conditions qu'ils considéraient comme étant précaires sont capables d'identifier quelques répercussions positives des interactions vécues avec les autres.

Lulu explique que sa rencontre avec une équipe de patrouilleurs, qui l'ont ramené dans un refuge pour les jeunes, lui a permis de prendre conscience de plusieurs choses à changer dans sa vie, ce qui l'a amené à prendre un petit répit et à cesser temporairement ses activités illicites, sa revente de stupéfiants ainsi que la consommation de drogues dures. Voici comment il raconte cette expérience :

Là, la police, ils m'ont embarqué à un moment donné, j'avais pu rien, j'étais désespéré. Ils se doutaient que je vendais parce que j'étais sur la rue, comme d'habitude. Ils m'ont amené au refuge pis ils m'ont dit, tu commences à être pas mal pu là. Genre tu commences à disparaître à petit feu, on le voit qu'est-ce que tu fais. Pis là je me suis mis à brailler dans le char, je sais pas qu'est-ce qui s'est passé[...] Facque là, la police ils me sortent du char, ils me disent tu peux aller te coucher au refuge, ta journée à été longue. Y ont été gentils, ils auraient pu trouver un moyen facile de m'amener au poste mais non. À place, ils m'ont comme encouragé à essayer de faire d'autres choses, de faire plus attention à moi. En tout cas, le lendemain j'avais encore le goût d'aller fumer cette *scrappe* là mais j'ai décidé de ralentir, pis d'arrêter de vendre pour un boutte. *(Lulu, 19 ans. Il quitte l'Abitibi en raison du manque d'emploi. Vit deux longs épisodes de vie dans la rue durant lesquels il s'adonne au trafic de stupéfiants. Il se décrit comme quelqu'un qui demande de l'attention et qui a peur du rejet)*

Lulu a de la difficulté à expliquer ce qui s'est passé, mais il identifie certains changements qui se sont produits par la suite. Cette situation met en lumière la pertinence d'étudier, lors des épisodes de changements et tout au long du processus de sortie de la rue, quelles interactions permettent aux jeunes de maintenir une certaine stabilité ou, encore, qu'est-ce qui entre en ligne de compte et les mène à rechuter et à reprendre leurs activités illicites.

Les interactions avec les intervenants qui oeuvrent auprès des clientèles en difficulté sont souvent citées par les jeunes comme étant d'importantes clefs pour ouvrir la porte vers le changement, et des outils pour construire le processus de sortie de la rue. Anabelle attribue une partie de ses réussites et sa capacité de passer à travers les épreuves qui marquent son parcours au fait qu'elle était entourée d'intervenants qui l'ont supportée tout au long de ses épisodes de vie à la rue.

Il y a eu du monde qui ont eu beaucoup d'impact dans ma vie, surtout les intervenants qui travaillent ici. Comme je te disais tantôt, j'aurais jamais réussi à finir mon projet si Nath (une intervenante significative pour elle) n'aurait pas été là. Elle m'a tellement supportée, pis aussi tout le long que j'étais en cours, je me sentais tellement déboussolée. Ben elle, était toujours là pour me dire ce que je pouvais faire pis ce qui était le mieux pour moi. Pis quand j'ai perdu la garde de ma fille, ben ça, j'ose même pas croire ce que j'aurais fait. Aujourd'hui, j'ai mon appart, ma job pis j'ai recommencé à voir ma fille pis j'serais jamais rendue là. *(Anabelle, 23 ans. Vit un long épisode dans la rue après avoir fugué des centres d'accueil. Se décrit comme une bonne consommatrice)*

Cette citation met en lumière l'importance du soutien apporté par les intervenants lors de la réalisation de projets divers et durant les démarches des jeunes de la rue pour construire leur processus de sortie. Par exemple, les démarches judiciaires que doivent poursuivre les jeunes qui désirent régler les dossiers en suspens qui les concernent peuvent s'avérer des obstacles difficiles à surmonter lorsque les jeunes s'y connaissent peu et se retrouvent seuls pour affronter cette épreuve. Nous avons vu antérieurement, avec Wil, que certains processus peuvent s'étirer en longueur, ce qui peut amener les jeunes à se sentir impuissants et à abandonner les démarches entreprises. Il est donc important d'informer ces jeunes, de les référer vers les bons endroits et de les encourager à ne pas baisser les bras.

Plusieurs répondants mettent l'accent sur l'importance des relations de confiance qui s'établissent avec les intervenants qui oeuvrent auprès des jeunes dans la rue, qu'ils proviennent d'organismes communautaires ou gouvernementaux. Reprenons l'histoire de Vendale, qui a quitté le domicile familial à 13 ans et a développé un sentiment de méfiance et de révolte à l'égard du monde adulte. Malgré cette façon générale d'interagir avec les adultes qui représentent, pour lui, des figures d'autorité, Vendale souligne l'importance de ses contacts avec les intervenants qui travaillent dans un organisme du centre-ville :

Les intervenants de l'organisme W sont pas mal gentils, ils m'aident beaucoup, ça pour vrai, ça me donne du moral. Une fois j'étais fini, je venais juste de perdre une job à quelque part, j'avais pu d'argent qui rentrait de nulle part, je pouvais pu aller dormir aux organismes X et Y, j'avais pu rien nulle part, j'étais désespéré, je comprenais pu rien. J'allais les voir, on parlait un peu, ils m'aidaient à trouver de quoi à faire pis ils finissaient par me remonter le moral. Après ça je repartais en courant dehors là. J'allais me repogner une autre job, je sais pas, c'est ça j'allais changer de numéro, j'allais travailler ailleurs pis je me repartais là. (Vendale, 19 ans. Il quitte le domicile à 13 ans avec son grand frère, un des plus gros revendeurs à Montréal. Il se retrouve dans la rue suite à l'emprisonnement de son frère, il devient lui-même un revendeur de stupéfiants. Vit dans les hôtels)

À travers ses interactions avec ces intervenants, on constate qu'il va chercher du support moral et se fait conseiller sur les solutions qui s'offrent à lui pour surmonter ses difficultés.

Quelques jeunes soulignent également la part des interactions avec les pairs rencontrés dans la rue ou les partenaires amoureux comme source de motivation vers le changement. Pink raconte qu'après avoir vécu plusieurs hospitalisations en raison de sa consommation excessive de drogues dures, elle retourne dans la rue et s'aperçoit que ses amis ont eu peur pour sa vie.

Certains la confrontent en lui rappelant qu'elle aurait pu y rester et qu'elle devrait cesser la consommation de ces drogues. Pink soulève l'importance de ces conseils provenant de ses amis et établit un lien entre ces interactions et son désir d'apporter du changement dans son mode de vie. Elle indique même que maintenant qu'elle a réussi à arrêter de consommer, elle est la première à dire aux jeunes de la rue qu'elle rencontre au centre-ville de se tenir loin de la cocaïne et de l'héroïne.

Quant à eux, Al le superficiel, Wil, Lulu, Alex, Binette, John et Stepho estiment que la rencontre avec une partenaire amoureuse a été un motif important pour cesser leur consommation pendant un certain temps, pour entreprendre des thérapies et pour tenter d'améliorer leurs conditions de vie.

Notons que les interactions avec les partenaires amoureux sont plus souvent perçues comme des levier de changement positif dans le cas des répondants masculins alors que, pour les filles, les relations avec les *chums* ont plus souvent l'effet contraire, soit de contribuer à rendre leur situation personnelle plus fragile.

- La famille comme levier de changement

Au cours des entretiens, plusieurs jeunes affirment se tourner vers les membres de la famille lorsqu'ils rencontrent différentes difficultés durant leur épisode de vie dans la rue. Même si les interactions des jeunes avec leur famille ne sont généralement pas quotidiennes, et qu'il y a parfois eu une rupture momentanée des liens, certains disent faire appel à leurs parents en cas de besoin. Comme le mentionnent Hurtubise et ses collègues (2000) ainsi que Poirier et ses collègues (1999), la famille s'avère une force des réseaux des jeunes qui agira de diverses façons, que ce soit du point de vue matériel, moral ou psychologique. Notons que parmi les répondants, les filles sont plus enclines à demander de l'aide aux différents membres de la famille. Cette observation peut être expliquée par le fait que, dans l'échantillon, les filles rencontrées se considèrent, pour la plupart, dans un processus de sortie de la rue, ce qui les amènent à prendre un certain recul et à être en mesure d'apprécier l'aide qui leur a été offerte.

Dans son récit, Khristine confie qu'elle se réfère à son père lorsqu'elle décide de cesser ses activités de prostitution et a besoin d'un endroit pour se loger afin d'arrêter de dépendre de son copain, qui est impliqué dans les différentes activités qu'elle pratique, liées à la prostitution et au trafic de stupéfiants. Amélie demande également de l'aide à sa mère lors d'un voyage à Vancouver puisqu'elle se retrouve sans argent et sans billet d'avion pour revenir. Étant constamment en conflit avec son copain durant ce voyage, elle ne voit aucune autre issue que de revenir. Elle décide alors de se tourner vers sa famille pour surmonter ses difficultés.

On voit que les interactions avec les membres de la famille peuvent, dans certains cas, aider les jeunes lors de moments plus ardues, servir d'outils pour construire le processus de sortie de la rue et appuyer les jeunes dans le maintien d'habitudes jugées plus saines. Pink, Amélie et Nathalie expliquent que la présence de leurs parents leur a permis d'arrêter temporairement ou complètement la consommation de drogues, de se trouver un logement et de formuler un projet pour le futur.

Celles-ci expliquent que c'est suite à un événement marquant, soit une hospitalisation ou un choc particulier, qu'elles décident de faire appel aux membres de leur famille pour s'en sortir. Cette citation de Nathalie illustre bien le rôle des parents comme frein aux difficultés rencontrées et comme levier de changement.

Mes parents, ils savaient qu'il fallait qu'ils me respectent là-dedans parce que sinon j'allais leur en vouloir. Ils ont essayé de me comprendre. Ils ont tellement fait la bonne chose parce que je suis revenue sur le bon chemin, chez eux, après. [...] J'pense que c'est rare, ben rare. Mais y m'ont laissé faire ce qu'il fallait, mes expériences. Je repensais à ça l'autre fois, justement, pis je pense vraiment que ça l'a fait en sorte que je suis redevenue plus tranquille. Parce que sinon, j'aurais juste pensé tout le temps à m'en aller, j'aurais juste cherché tout le temps la liberté, j'aurais juste été plus révoltée. Ça m'a aidé à revenir parce que le monde qui ont rien, le monde qui sont dans la rue pis qui ont soit pas de contacts avec leurs parents, ou ben, les parents veulent rien savoir, ben ils peuvent pas revenir à quelque part s'ils veulent arrêter, se stabiliser, ou si...la dope n'importe quoi. Ils peuvent pas revenir, ils sont pognés là pis ils doivent avancer tout seul, par eux même, pis c'est souvent ça. Pis tu peux pas te trouver un appart tout seul dans la rue, c'est vraiment dur.

R-Quand t'as des liens fragiles...c'est important selon toi le lien avec tes parents?

Ben oui, c'est ça qui aide le plus. Ça t'aide à revenir. Moi, ils m'ont pris comme que j'étais à 16 ans, quand j'ai arrêté, surtout que j'avais l'air méchante quand je suis revenue. Je criais après pis...parce que t'en veux (du crack), t'en a de besoin, tu fais des rêves pis toute. C'est vraiment dur pis...non, ils ont été vraiment corrects. (*Nathalie, 22 ans. Fugue de 13 ans à 15 ans. Elle fait connaissance avec la culture punk et alternative à Montréal. Consommatrice de crack. Sortie de la rue depuis plus d'un an, après plusieurs épisodes dans la rue*)

Il est possible de remarquer que Nathalie a pris une distance de son expérience de la rue lorsqu'elle souligne l'importance des liens avec les parents pour aider les jeunes à stabiliser leur situation personnelle. Selon elle, l'attitude respectueuse et compréhensive de ses parents a fait en sorte qu'elle est retournée vers eux lorsqu'elle se sentait prête à le faire. Elle établit aussi une association entre cette attitude parentale et la présence constante des membres de sa famille auprès d'elle, sa capacité d'arrêter la consommation et d'apporter des changements positifs dans sa vie en terminant ses études et en se trouvant un emploi qu'elle aime. Les situations décrites par Amélie et Pink sont semblables alors que la persévérance de leurs parents pour les accompagner au cours de leurs diverses expériences est identifiée comme un outil précieux pour construire le processus de sortie de la rue.

En somme, les interactions qui se tissent avec les personnes qui entourent les jeunes de la rue prennent parfois un sens crucial aux yeux de ces jeunes, que ce soit des interactions éphémères vécues dans l'espace public ou à travers les liens qui se créent avec les intervenants, les pairs rencontrés dans la rue, les partenaires amoureux ou les membres de la famille.

Pour conclure ce chapitre, il paraît essentiel de tisser quelques liens entre la part des interactions vécues par les jeunes avant leur arrivée dans la rue et celles qui se trament une fois rendus dans cet espace. Nos analyses révèlent qu'à l'intérieur des premiers foyers de socialisation, les interactions des jeunes avec leur entourage, en fragilisant leur situation de façon graduelle, les ont tranquillement menés à quitter leur milieu. Le départ vers la rue est vu comme un aboutissement d'une série d'interactions perçues comme étant négatives et les ayant affectés à différents égards. Une fois arrivés dans la rue, les interactions qui se tissent avec les personnes rencontrées entraînent, dans les débuts, des répercussions plutôt négatives. En effet, elles en amènent plusieurs à découvrir les drogues dures, à s'impliquer dans des activités jugées déviantes ou délinquantes et, selon le cas, à faire l'objet de multiples arrestations. En cours de route, les interactions prendront, pour plusieurs, une direction différente, devenant plus positives, ce qui leur permettra de réaliser de nombreux apprentissages et de reprendre un chemin plus conventionnel.

Pour ces jeunes, dont la situation est généralement fragile avant même d'arriver dans la rue, il n'y a pas de recette miracle pour s'en sortir. Chaque jeune est l'acteur principal de son histoire et doit avoir la volonté de vivre un changement pour qu'ensuite les interactions vécues avec les autres puissent agir comme levier et comme outil pour construire le processus de sortie de la rue.

CONCLUSION

À partir du point de vue de jeunes ayant fait l'expérience de la rue, à un moment ou un autre de leur vie, notre recherche visait à comprendre comment se tissent les interactions entre les jeunes de la rue et les personnes qu'ils rencontrent quotidiennement dans les espaces publics du centre-ville de Montréal. En plaçant la parole des jeunes au cœur de nos analyses, nous voulions mieux saisir leurs perceptions des interactions qu'ils vivent avec l'environnement et les répercussions que ces interactions entraînent sur leur cheminement. À notre avis, cette entreprise ne pouvait se réaliser qu'en replaçant, d'abord et avant tout, les interactions des jeunes dans leur contexte. Il s'agissait donc de tenir compte des circonstances entourant leur départ vers la rue ainsi que des interactions vécues dans les premiers foyers de socialisation (la famille, l'école, les amis), ceci dans le but de mieux comprendre leur façon d'entrer généralement en relations avec les autres. Cette façon d'interagir allait-elle se reproduire ou se transformer dans la rue. Cette question, somme toute, faisait partie de nos interrogations à l'origine de ce projet.

L'approche qualitative utilisée nous a permis d'étudier en profondeur, par l'entremise d'entretiens semi-directifs, une facette de l'expérience de 15 jeunes de la rue, soit sept filles et huit garçons, âgés entre 16 et 25 ans, dont six se considéraient comme étant en processus de sortie de la rue. Inscrite dans une perspective interactionniste, notre recherche apporte un éclairage particulier sur la réalité vécue par ces jeunes en se centrant précisément sur leur interprétation de leurs interactions avec les autres, en mettant en lumière certains processus qui forment leur expérience dans la rue et en faisant un lien entre les épisodes vécus dans cet espace et la vie de ces jeunes avant leur arrivée dans la rue.

Les interactions qui sont décrites par les jeunes avant leur arrivée dans le monde de la rue, avec les membres de la famille, les pairs et avec les multiples intervenants rencontrés à l'école et lors des prises en charge institutionnelle, s'il y a lieu, contribuent à la formation de leur identité personnelle et au développement de la perception qu'ils entretiennent d'eux-mêmes et des autres (Lucchini, 1996; Bellot, 2001; Parazelli, 2002).

Ce que montre notre analyse c'est que cette façon de concevoir l'image de soi et des autres amène les jeunes à réagir de façon spécifique aux diverses situations rencontrées au quotidien, en fonction du contexte et de l'interprétation qu'ils se font de ces événements. Ils développent donc, à l'intérieur des premiers systèmes dans lesquels ils évoluent, des scripts relationnels qui peuvent aider à mieux comprendre leurs façons d'interagir avec les personnes qui les entourent. En tenant compte des circonstances parfois difficiles auxquelles ils sont confrontés dans leur milieu de vie, les interactions vécues avec les autres mettent tout d'abord en lumière les motifs expliquant leur départ du domicile familial. Ensuite, elles aident à mieux comprendre les façons de réagir à la présence des personnes qui, avec eux, occupent l'espace public du centre-ville de Montréal.

Les expériences interactionnelles vécues dans la rue telles que présentées par les jeunes rencontrés s'inscriraient donc en continuité avec celles qui tracent leur cheminement, avant même leur arrivée dans la rue. Ceci vient appuyer les constatations de Lucchini (1993), de Bellot (2001) et de Parazelli (2002) sur le fait que le passage à la rue ne constitue pas obligatoirement une rupture avec le passé, mais bien une période transitoire durant laquelle se réalisent plusieurs apprentissages sociaux qui participent à la construction de l'identité.

Les expériences antérieures aux épisodes de vie dans la rue sont marquées, pour la plupart, par l'absence d'interactions avec un ou plusieurs membres de la famille et l'effritement des liens d'attachement avec les personnes significatives en raison d'interactions perçues comme étant conflictuelles. De plus, les interactions décrites par les jeunes de la rue rencontrés sont imprégnées par le rejet ou par l'instabilité vécue suite à l'expérience d'adoption et de multiples déplacements d'une ressource à l'autre lors des prises en charge institutionnelles. Dans ces circonstances, les jeunes développent généralement une image d'eux comme étant peu importants, différents des autres, marginaux, le bouc émissaire, et même, comme étant la honte de la famille.

Lorsque plusieurs des éléments contextuels nommés sont réunis et s'accumulent dans la vie d'un individu, on peut voir apparaître chez les jeunes l'impression de vivre de l'injustice ainsi que des sentiments de colère et de révolte, qui se perpétueront à travers les interactions vécues dans la rue. Ceci aura pour effet de renforcer l'image négative qu'entretiennent les jeunes d'eux-mêmes et des autres. Les interactions avec leur entourage les ont amenés, en fragilisant leur situation de façon graduelle, à quitter leur milieu de vie. Le départ vers la rue est donc présenté comme l'aboutissement d'une série d'interactions perçues comme étant négatives pour le jeune.

En regard de ces premières conclusions, il paraît pertinent de miser sur la prévention auprès des familles qui vivent des difficultés et des jeunes qui ont fait l'objet d'un signalement auprès du système de protection de la jeunesse, sachant que plusieurs jeunes de la rue rencontrés ont vécu au moins une prise en charge institutionnelle. Tout d'abord, un premier travail de sensibilisation pourrait être réalisé auprès des parents qui vivent des difficultés avec leur enfant à l'école primaire, par le biais d'une brochure offrant de l'information sur l'apparition des conflits, l'importance des relations avec la famille pour surmonter les difficultés et des pistes de solutions possibles en cas de besoin.

Ensuite, lorsque les personnes se disent ouvertes à recevoir de l'aide, il s'agirait de repérer les éléments de fragilisation, d'offrir un support nécessaire en référant vers les ressources disponibles dans la communauté, et de mettre un accent particulier sur l'importance de briser l'isolement et de se tourner vers la famille élargie ou les personnes significatives dans l'entourage immédiat.

Finalement, des ateliers parents-enfants pourraient également être mis sur pied, tant dans les centres jeunesse que dans les organismes communautaires et les écoles; afin d'aider les jeunes et les adultes à connaître et comprendre leurs scripts relationnels, pour ensuite tenter de trouver des solutions alternatives à mettre en application au quotidien. Différents médiums tels que l'art, la musique ou la cuisine peuvent être utilisés pour travailler les relations à l'intérieur d'activités psychoéducatives.

Les interactions vécues avant les épisodes de vie dans la rue génèrent, pour certains jeunes, un sentiment de solitude, la peur de créer des liens d'attachement, ce qui se reflète par la suite durant leur cheminement dans la rue puisqu'ils auront tendance à n'entretenir que des interactions éphémères avec les autres, à éviter les situations sociales dans lesquelles ils devront s'investir, voire même, à s'isoler. Pour d'autres, il en résulte une recherche d'affection, un désir de plaire aux autres, un besoin d'orienter sa vie autour d'un partenaire amoureux, ce qui en amènera quelques-uns à s'impliquer dans des activités perçues comme déviantes ou délinquantes, par exemple la prostitution. L'adoption de ces conduites aura, dans certains cas, une incidence sur leur cheminement et, généralement, l'effet de précariser leur situation personnelle du point de vue psychologique, social, et même physique. Néanmoins, derrière les différentes façons de vivre l'expérience de la rue et d'interagir avec les autres, on retrouve la recherche du plaisir et des sensations fortes, le désir de profiter du moment présent, la quête de l'autonomie et d'un projet de vie pour le futur.

Une fois dans la rue, en quête de liberté mais, également, à la recherche de nouvelles stratégies pour combler leurs besoins de base, plusieurs jeunes s'adonneront à des activités diverses, le plus souvent jugées déviantes ou délinquantes. À travers les interactions vécues avec les personnes rencontrées, certains développeront des stratégies pour obtenir de l'argent, et, essentiellement à cette fin, des techniques pour effectuer le trafic de stupéfiants, pour exercer la prostitution ou pour commettre des crimes lucratifs, sans évidemment se faire prendre. La plupart découvrent également les drogues dures telles les amphétamines, la cocaïne, le crack ou l'héroïne. Si l'expérience de la consommation avait été entamée avant l'arrivée dans le monde de la rue, elle prendra une toute autre couleur une fois la rencontre avec le monde de la rue amorcée. Les interactions qui prennent place dès les débuts de l'expérience de la rue entraînent donc des répercussions plutôt négatives, ce qui soulève l'importance d'appuyer financièrement les organismes qui œuvrent pour intervenir rapidement lorsque les jeunes arrivent au centre-ville de Montréal, particulièrement durant la saison printanière. Il est nécessaire de préparer ces jeunes à la réalité vécue au centre-ville en leur rappelant les risques de la vie dans la rue et les lois qui les concernent. Des ateliers de prévention de la toxicomanie et sur la pratique d'une sexualité saine devraient également être offerts aux personnes ciblées comme étant plus fragiles.

Pour la majorité des jeunes formant notre échantillon, les interactions avec les personnes rencontrées dans la rue gravitent autour de la consommation de drogues. De leur point de vue, la consommation de drogues dures entraîne des répercussions importantes dans leur vie et constituera la plus grande épreuve à traverser pour entamer le processus de sortie de la rue.

S'ils réussissent à arrêter ou à diminuer leur consommation afin que chacun de leur geste ne soit plus essentiellement orienté vers des stratégies pour se procurer de la drogue, ils demeurent néanmoins, plus souvent qu'autrement, en contact avec d'autres personnes qui consomment. Une grande partie du travail reste à faire pour maintenir des habitudes jugées plus saines car les interactions avec les autres peuvent facilement les mener vers la rechute. Force est d'admettre que les liens entretenus avec les pairs et les personnes rencontrées dans la rue peuvent avoir pour effet de cristalliser l'expérience des jeunes dans ce que Bellot (2001) a nommé une *trajectoire d'enfermement dans la rue*. La place accordée à la question de la consommation de drogues n'est donc pas à négliger et, comme le soulignent les jeunes rencontrés, les efforts déployés dans la recherche de pistes de solutions novatrices destinées aux personnes en situation de rue devraient cibler d'abord et avant tout les personnes éprouvant des problèmes de consommation, la répression étant, à leur avis, loin d'être une solution qui les aide à se sortir du cercle vicieux consommation - stratégies de procuration - consommation dans lequel ils se trouvent plus ou moins profondément enfermés. Ces constatations ouvrent aussi la porte à la pertinence d'approfondir les recherches sur la construction du processus de sortie de la rue et les interactions qui, au cours de cette période, ont une incidence sur le cheminement des jeunes.

Les interactions qui se trament entre les jeunes et les personnes qui font partie de leur environnement au centre-ville de Montréal peuvent également renforcer les processus de stigmatisation auxquels ils ont d'abord fait face dans leur milieu d'origine, avant leur arrivée à la rue. Un regard ou un commentaire dénigrant peut avoir l'effet de les faire se sentir comme s'ils n'étaient pas à leur place. Selon leur interprétation des situations dans lesquelles ils se trouvent impliqués, les jeunes réagiront de différentes façons, ce qui peut mener vers l'escalade des confrontations et entraîner de lourdes conséquences.

À cet égard, les interactions quotidiennes des jeunes de la rue face aux policiers se transforment parfois en affrontements en raison des perceptions de chacun des acteurs, les jeunes se sentant pourchassés et les policiers se trouvant dans le devoir de réagir pour se protéger *des jeunes dangereux*. Ces confrontations se déroulent, le plus souvent, dans l'espace public et ont pour effet de créer un clivage dans les représentations de la population générale à l'égard des jeunes, qui le verra soit comme des victimes d'abus policiers ou, plus souvent qu'autrement, comme des délinquants qui peuvent devenir violents et dangereux. Les perceptions ainsi alimentées affectent à la hausse le sentiment d'insécurité de la population, lequel est souvent invoqué pour justifier les interventions policières. Loin d'être aussi simples, ces événements doivent être replacés dans leur contexte pour être mieux compris. Cette constatation soulève l'importance d'étudier, lors de recherches futures, la perspective des policiers patrouilleurs qui doivent intervenir quotidiennement auprès des jeunes de la rue. Par ailleurs, il paraît crucial de mettre en place des interventions de médiation sociale comme une équipe d'acteurs neutres présents lors des rondes dans les parcs, pour dédramatiser les situations, éviter l'escalade de l'échauffourée et laisser à chacun l'occasion de s'expliquer pour éviter les malentendus.

Il faut comprendre que les interactions vécues avant la rue et durant les épisodes dans la rue fragilisent la situation personnelle de l'individu, rendent vulnérable la personne à différents égards et orientent son cheminement d'une façon plutôt qu'une autre, ce qui ne signifie pas qu'elles sont la cause de sa présence à la rue. Néanmoins, lorsque les jeunes arrivent dans cet espace social qu'est la rue, ils ont déjà entamé un parcours qui a rendu leur situation personnelle précaire. Comme le font ressortir Thomas (2000) et Bellot (2001), la criminalisation des pratiques quotidiennes des jeunes de la rue par la remise de billets de contravention ne fait que fragiliser davantage leur situation puisqu'ils ne sont pas en mesure de payer leurs amendes. Nos analyses montrent que, face à leur endettement, les jeunes entrevoient peu d'issues, encore moins par l'acquisition d'un métier rémunéré légalement, et choisissent d'utiliser des moyens illicites pour subvenir à leurs besoins.

Les interactions avec les policiers lors d'interventions répressives contribuent également à la transformation du phénomène en amenant les jeunes à se déplacer vers d'autres quartiers, vers

des endroits cachés et des espaces moins règlementés tels les hôtels ou les appartements, où ils se rassemblent en grand nombre.

Ainsi, le phénomène devient de moins en moins visible et on voit apparaître un réseau parallèle, « sous-terrain », dans lequel de nouveaux acteurs sont impliqués. Ce faisant, afin d'éviter les interventions répressives, les jeunes s'éloignent, du même coup, des ressources d'aide qui leur sont dédiées et il devient alors plus difficile pour les intervenants de créer un lien de confiance avec eux, de leur proposer des projets ou d'agir comme un levier de changement pour améliorer leurs conditions de vie.

La criminalisation des pratiques des jeunes de la rue, ce que Bellot (2001) nomme la contraventionnalisation, a également pour effet d'engendrer des prises en charge pénales qui contribuent à la précarisation de la situation des jeunes de la rue. Landreville et ses collègues (2000) soulignent à cet effet que les prises en charge pénales agissent comme des facteurs qui interviennent dans le processus de marginalisation et agissent comme des conditions d'ancrage dans l'itinérance. Nos observations montrent qu'en plus de créer une rupture d'avec le réseau social déjà fragile des jeunes, l'expérience de la prison en amène certains à entrer en contact avec des personnes qui leur apprendront des stratégies associées au vol, à la prostitution ou au trafic de stupéfiants. Étant soumis à diverses conditions restrictives après leur passage dans le système de justice ou en prison, leur retour à la rue rendra ces jeunes davantage susceptibles de faire l'objet d'une intervention policière et de retourner dans le filet pénal.

Ainsi, plusieurs se disent pris dans une boucle de prises en charge institutionnelles, débutant parfois durant l'enfance avec le système de protection de la jeunesse, et se poursuivant à l'intérieur du système de justice pour adulte, ce qui rend leur situation personnelle encore plus précaire. Pour les jeunes incarcérés, il semble toutefois que la prison ne constitue qu'un épisode dans un parcours déjà largement semé d'embûches contribuant bien moins à la formation identitaire que l'ensemble de l'expérience de la vie en situation de rue, incluant les séjours en prison (Larouche, 2000).

Par ailleurs, le fait d'avoir recruté autant de filles que de garçons pour notre échantillon de recherche fait ressortir la distinction qui s'établit dans les interactions qui se tissent au quotidien avec les autres selon le genre de la personne. De façon générale, les filles interviewées se sentent plus couvées et perçoivent les réactions parentales comme étant orientées autour du désir de protection, ce qui se reproduit également avec les personnes rencontrées dans la rue, les passants, les intervenants et, même, les policiers. En effet, une différence s'observe dans la façon de réagir à la présence des filles dans la rue et d'intervenir à leur égard, l'intervention étant alors davantage axée sur l'accompagnement et l'aide que sur la répression des comportements jugés déviants. De surcroît, il est moins fréquent de les voir faire l'objet d'une prise en charge pénale. Le cheminement des dossiers des jeunes filles de la rue dans le système de justice prend en effet une tangente différente de celui des garçons, qui se retrouvent plus souvent dans le filet pénal tandis que les filles se retrouvent plus souvent pris dans le système de protection de la jeunesse. Ceci suscite plusieurs questionnements quant à l'influence des représentations entretenues à l'égard des femmes, sur les manières d'éduquer ou de réagir aux comportements des filles comparativement aux garçons et, plus précisément, sur les processus qui forgent l'expérience des jeunes de la rue en fonction du genre. Une étude portant spécifiquement sur l'expérience des jeunes filles de la rue nous semblerait à ce point tout à fait indiquée.

Nous entrevoyons aussi l'importance de se pencher sur la précarité des conditions de vie qui affecte les jeunes d'aujourd'hui et d'élargir le champ de recherche à la population de jeunes qui vivent dans la précarité, sans nécessairement vivre dans la rue. Même si plusieurs jeunes ne se considèrent pas comme étant en situation de rue, et que pendant plusieurs moments de leur vie, ils n'entretiennent pas de rapport particulier avec l'univers de la rue, certains vivent dans la précarité, tassés dans des appartements insalubres, à ne survivre qu'avec ce que procure leur bien-être social et les ressources qui sont offertes gratuitement. En matière d'intervention, il est crucial d'agir et d'accompagner cette tranche de la population, qui est toujours sur une mince ligne, à chevaucher entre les organismes communautaires, les logements temporaires, et qui, devant chaque petit imprévu, devient à risque de se retrouver dans la rue.

À cet égard, les constatations de certains jeunes rencontrés remettent en question l'aspect gratuit des ressources d'aide lorsqu'ils abordent les pistes de solutions à envisager. Selon eux, il y a lieu de se demander à savoir si la gratuité des services aide les jeunes à s'investir dans un projet qui vise le changement et l'amélioration de leurs conditions de vie ou si, au contraire, elle ne l'entrave. Il faut nuancer ces propos puisque la plupart des jeunes rencontrés ont été référés par des organismes communautaires et apprécient grandement l'aide qui leur est fournie. Ces ressources sont nécessaires pour un grand nombre d'individus qui ne trouvent pas, à un moment de leur vie, d'autres façons de s'en sortir ou, encore, la volonté de le faire. Toutefois, une contribution personnelle pourrait être demandée aux jeunes qui sont ciblés comme étant des clients plus réguliers, dont on soupçonne qu'ils ne font pas d'effort pour améliorer leur situation. Il serait également primordial d'aider ces jeunes à identifier leurs champs d'intérêts, à développer des passions pour, éventuellement, utiliser ceux-ci comme élément de motivation et levier d'intervention pour favoriser le changement.

Si les jeunes de la rue interviewés dans le cadre de notre recherche brossent un tableau plutôt sombre de leurs interactions avant la rue ou durant les épisodes dans la rue, ils identifient néanmoins certaines forces qui agiront, pour quelques uns, comme un frein à la précarisation de leur situation et, parfois même, comme des outils pour construire le processus de sortie de la rue. En effet, les interactions avec les parents et des adultes avec qui un lien de confiance s'est créé, comme les intervenants des organismes communautaires, sont souvent citées par les jeunes comme étant au cœur de leurs démarches pour améliorer leurs conditions de vie, particulièrement lorsque ceux-ci demeurent respectueux de leurs choix et de leur façon de trouver leur voie. La persévérance de ces adultes significatifs dans l'entourage des jeunes est également soulevée comme une clef pour réussir à les amener vers des changements perçus comme positifs dans leur vie. On constate alors l'importance d'accompagner discrètement les jeunes, tout au long de leurs expérimentations, d'être présents lorsque requis, de les écouter lorsque cela paraît s'imposer et de les aider à identifier les aspects positifs dans les différentes sphères de leur vie, tablant sur leurs forces dans l'élaboration et la mise en oeuvre d'interventions qui leurs sont destinées.

RÉRÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- Agence de santé publique du Canada, (2006). *Les jeunes de la rue au Canada : Constatations découlant de la surveillance accrue des jeunes de la rue au Canada. 1999-2003*. Ottawa, Gouvernement du Canada.
- Angers, M. (1992). *Initiation pratique à la méthodologie des sciences humaines*. Montréal: Les Éditions de la Chenelière inc.
- Angers, M. (2005). *Initiation pratique à la méthodologie des sciences humaines*. 4e éd. Montréal: Les Éditions de la Chenelière inc.
- Aranguiz, M. et Fecteau, J.-M. (2000). « L'école de la précarité : vagabonds et errants à Montréal au tournant du siècle », in D. Laberge (dir.). *L'errance urbaine*. (pp.11-24) Québec : Éditions Multimondes. Collectif de recherche sur l'itinérance, la pauvreté et l'exclusion sociale
- Barreyre, J.-Y. (1992). *Les loubards. Une approche anthropologique*. Paris: l'Harmattan, Logiques sociales.
- Bégin, P., Casavant, L., Chenier, N. M., & Dupuis, J. (1999). *Les sans-abri*. Ottawa: Direction de la recherche parlementaire.
- Bellot, C. (2001). *Le monde social de la rue : expérience des jeunes et pratiques d'intervention à Montréal*. Montréal : Thèse de doctorat. École de criminologie. Université de Montréal.
- Bellot, C. (1995). *Les représentations et les pratiques des agents de sécurité privée à l'égard des itinérants*. Montréal : Mémoire de maîtrise. École de criminologie. Université de Montréal.
- Bellot, C., Cousineau, M.-M. (1995). « Le métro espace de vie, espace de contrôle », *Déviance et société*, vol. 20, no. 4, p. 377-395.
- Bengston, V. L. (2001). « Beyond the nuclear family: the increasing importance of multigenerational bonds », *Journal of Marriage and the Family*, 63, p.1-16.
- Bessant, J. (2001). «From Sociology of Deviance to Sociology of Risk. Youth Homelessness and the Problem of Empiricism», *Journal of Criminal Justice*, vol. 29, p. 31-43.
- Billette, I (2006). « Le partenariat et la dynamique de l'intersectorialité », in (dir.) Section recherche et planification du SPVM, *La sécurité et la qualité de vie à Montréal : constats et tendances, lecture de l'environnement externe 2006*, (pp 83-93). Montréal: SPVM, direction stratégique.
- Blumer, H. (1966). *Symbolic Interactionism*. Englewood Cliffs, NJ, PrenticeHall.
- Bowlby, J. (1969). *Attachement and loss*. vol. 1, *Attachement*. New York (NY): Basic books.
- Brannigan, A. et Caputo, T. (1993). *Étude sur les fumeurs et les jeunes de la rue au Canada : problèmes conceptuels et méthodologiques*. Ottawa : Ministère du Solliciteur général du Canada.
- Brochu, S. (1995). *Drogues et criminalité : une relation complexe*. Montréal : Presses de l'Université de Montréal.
- Bruchey, S. (1997). *Homeless youths creating their own street family*. New York: Garland series

- Castel, R. (2004). « Intégration et nouveaux processus d'individualisation » in Poupart, J., Arcand, S., Cantin, J. *Au delà du système pénal : L'intégration sociale et professionnelle des groupes judiciairisés et marginalisés*, (pp.14-23). Sainte-Foy : Les Presses de l'Université du Québec.
- Castel, R. (1995). « Les pièges de l'exclusion », *Lien social et politique*. Riac, automne, vol. 34, p. 13-21.
- Castel, R. (1994). « La dynamique des processus de marginalisation: de la vulnérabilité à la désaffiliation », *Cahiers de recherche sociologique*, vol. 22.
- Charbonneau, J. (2004). *Contexte sociétal et réversibilité des trajectoires au début de l'âge adulte*. Montréal : Institut national de la recherche scientifique- Urbanisation, Culture et société, 38 p.
- Chobeaux, F. (2001). *L'errance active: politiques publiques et pratiques professionnelles*. Paris : Éditions ASH
- Colombo, A. (2003). « La sortie de la rue des jeunes à Montréal : processus ou objectif d'intervention? », *Nouvelles pratiques sociales*, vol. 16, no. 2.
- Comité de travail sur les jeunes sans abri. (1993). *Réflexion sur la situation des jeunes sans-abri*. Rapport du comité de travail à l'attention du comité de suivi du programme conjoint Ville de Montréal-MSSS.
- Côté, M.-M. (1991). *Les jeunes de la rue*. Montréal : Liber.
- Cousineau, M.-M., Gagnon, C., Hamel, S., Meeson, J.-S., & Daoust, K. (2004). Vers la réalisation de récits d'expérience de jeunes prostitués garçons et filles en vue de l'élaboration d'un plan d'action : première étape - une recension critique des écrits. Rapport soumis au Centre national de la prévention du crime.
- Claes, M. (2003). *L'univers social des adolescents*. Montréal : Les Presses de l'Université de Montréal.
- De Gaulejac, V. et Taboada Léonetti, I. (1994). *La lutte des places*. Paris : Desclée de Brouwer.
- Demers, R. (2005). « La présence des organismes communautaires de soutien aux groupes vulnérables dans un quartier de Centre-Ville; Leur rapport avec la collectivité », *Nouvelles pratiques sociales*, vol. 17, no. 2, p.151-159.
- Denis, V. (2003). « Pour comprendre la pratique du « squeegee » à Montréal », *Criminologie*, vol 36, no 2.
- Denis, V. (2000). *La pratique du squeegee à Montréal : expériences et perceptions des jeunes impliqués*. Montréal : Mémoire de maîtrise. École de criminologie. Université de Montréal.
- Deslauriers, J.-P., Kérisit, M. (1997). « Le devis de recherche qualitative », in J. Poupart, J.P. Deslauriers, L.Groulx, A. Lapperrière, R. Mayer, A. Pires (Eds.) : *La recherche qualitative : enjeux épistémologiques et méthodologiques*, (pp.85-111), Boucherville : Gaëtan Morin.
- Direction de la culture, des sports, des loisirs et du développement social de l'arrondissement de Ville-Marie. (2005). *Portrait de l'arrondissement de Ville-Marie; projet d'implantation restreinte des stratégies locales de prévention de la criminalité*. Ville de Montréal.
- Dorvil, H., Mayer, R. (2001). *Problèmes sociaux, Tome I; Théories et méthodologies*. Sainte-Foy : Les Presses de l'Université du Québec.

- Dubet, F. (1995). « Changements dans l'intégration » in Poupart, J., Arcand, S., Cantin, J. (2004). *Au delà du système pénal : L'intégration sociale et professionnelle des groupes judiciairisés et marginalisés*, (pp.27-42). Sainte-Foy : Les presses de l'Université du Québec.
- Dubet, F. (1994). *Sociologie de l'expérience*. Paris : du Seuil.
- Dubet, F. (1987). *La galère : jeunes en survie*. Paris : Fayard.
- Dufour, R. (2000). « Trois vilains petits canards. Étude sur la filiation de parenté et la désaffiliation sociale » in D. Laberge (dir.). *L'errance urbaine*. (pp.138-156) Québec : Éditions Multimondes. Collectif de recherche sur l'itinérance, la pauvreté et l'exclusion sociale.
- Durand-Brault, G. (1999). *La protection de la jeunesse au Québec*. Montréal : Boréal.
- Fitzpatrick, S (2000). *Young homeless people*. New York : St. Martin's Press.
- Fournier, L., Mercier, C. (1996). *Sans domicile fixe : Au-delà du stéréotype*. Montréal : Éditions du méridien.
- Gauthier, M. (2000). « L'âge des jeunes : un fait social instable », *Lien social et politiques*, vol. 43, p.23-33.
- Giddens, A. (1987). *La construction de la société*. Paris : PUF.
- Giraud, M. (2004). *Le jeune SDF : socioanalyse de la précarité*. Paris : L'Harmattan.
- Guillou, J., Moreau de Bellaing, L. (2003). *Figures de l'exclusion : parcours e sans domiciles fixe*. Paris : L'Harmattan.
- Hagan, J. et McCarthy, B. (1997). *Mean streets. Youth Crime and Homelessness*. Cambridge: Cambridge University Press.
- Hamel, S., Fredette, C., Blais, M.-F., et Bertot, J. (1998). *Jeunesse et gangs de rue. Phase II : Résultats de recherche-terrain et proposition d'un plan stratégique quinquennal*, Montréal, Service de police de la Communauté urbaine de Montréal.
- Haynie, D. L. (2001). « Delinquent peers revisited : does network matter? » *American Journal of Sociology*, vol.106, no 4, p.1013-1057.
- Hébert, J., Hamel, S. et Savoie, G. J. (1997). *Plan stratégique « jeunesse et gangs de rue ». Phase 1 : Revue de littérature*, Montréal, Institut de recherche pour le développement social des jeunes (IRDS), rapport présenté au Service de police de la Communauté urbaine de Montréal
- Hirshi, T. (1969). *Causes of delinquency*. Berkeley: University of California Press.
- Horwitz, A.V., (1990) *The logic of social control*. New York: Plenum Press.
- Hurtubise, R., Vatz Laaroussi, M., Dubuc, S. (2000). *Jeunes de la rue et famille. Des productions sociales et des stratégies collectives au travers les mouvances du réseau*. Rapport de recherche présenté au Conseil Québécois de la Recherche Sociale. Subvention no. RS-2856
- Hyde, J. (2005). « From home to street : understanding young people's transition in homelessness », *Journal of Adolescence*, vol. 28, p. 171-183.
- Jones, G. (1997). « Youth homelessness and the "underclass" » in R. MacDonald (dir.), *Youth, the "underclass" and social exclusion*. (pp.96-112). New York: Routledge.

- Laberge, D. (2000). *L'errance urbaine*. Québec : Éditions Multimondes. Collectif de recherche sur l'itinérance, la pauvreté et l'exclusion sociale.
- Laberge, D. et Landreville, P. (2000). « De l'évènement à l'infraction. Du sans-abri au délinquant. Réflexions sur le processus de catégorisation dans le champ pénal », in D. Laberge (dir.). *L'errance urbaine*. (pp.121-134) Québec : Éditions Multimondes. Collectif de recherche sur l'itinérance, la pauvreté et l'exclusion sociale.
- Laberge, D. et Landreville, P., Morin, D. et Casavant, L. (2000). « Une convergence : parcours d'emprisonnement, parcours d'itinérance » in D. Laberge (dir.). *L'errance urbaine*. (pp.255-270) Québec : Éditions Multimondes. Collectif de recherche sur l'itinérance, la pauvreté et l'exclusion sociale.
- Le blanc, M., Dionne, J., Proulx, J., Grégoire, J.C., Trudeau Le Blanc, P. (2002). *Intervenir autrement. Un modèle différentiel pour les adolescents en difficulté*. Boucherville : Gaëtan Morin.
- Lucchini, R. (1998). « L'enfant de la rue : réalité complexe et discours réducteurs », *Déviance et société*, vol. 22. no. 4, p.347-366.
- Lucchini, R. (1996). *Sociologie de la survie : l'enfant dans la rue*. Paris : PUF.
- Lucchini, R. (1993). *Enfant de la rue. Identité, sociabilité, drogue*. Genève : Droz.
- McCarthy, B. et Hagan, J. (1995). « Getting into Street Crime: The structure and Process of Criminal Embeddedness », *Social Science Research*, vol. 24, p. 63-95.
- McCarthy, B. et Hagan, J. (1991). « Homelessness: a Criminologic Situation? », *British Journal of Criminology*, vol 31, no 4, p. 393-410.
- Mead, G.H. (1934). *Mind, Self and Society*. Chicago, University of Chicago Press.
- Moustakas, C. (1994). *Phenomenological Research Methods*. Thousand Oaks, CA : Sage
- Muchielli, A. (1983). *Analyse phénoménologique et structurale en sciences humaines*. Paris : Presses Universitaires de France.
- Noël, V. (2004). *Les crimes lucratifs des jeunes de la rue*. Montréal : Mémoire de maîtrise. Presses de l'Université de Montréal.
- Paillé, P. (1994). « L'analyse par théorisation ancrée », *Cahiers de recherche sociologique*, no. 23, p.147-181.
- Parazelli, M. (2002). *La rue attractive; parcours et pratiques identitaires des jeunes de la rue*. Sainte-Foy : Les Presses de l'Université du Québec.
- Parazelli, M. (2000). *Le sens des pratiques urbaines des jeunes de la rue à Montréal : document-synthèse présenté au Comité sur les problèmes sociaux*. Montréal : Département de sociologie. Université du Québec à Montréal.
- Parazelli, M. (1997). *Pratiques de « socialisation marginalisée » et espace urbain: le cas des jeunes de la rue à Montréal*. Montréal : Thèse de Doctorat. Département d'études urbaines. Université du Québec à Montréal.
- Parazelli, M. (1995). « L'espace dans la formation d'un potentiel de socialisation chez les jeunes de la rue : assises théoriques. » *Cahiers de géographie du Québec*, vol.39, no. 37, p. 287-308.

- Pires, A. P. (1997). « De quelques enjeux épistémologiques d'une méthodologie générale pour les sciences sociales », in J. Poupart, J.P. Deslauriers, L.Groulx, A. Lapperrière, R. Mayer, A. Pires (Eds.) : *La recherche qualitative : enjeux épistémologiques et méthodologiques* (pp.3-54), Boucherville : Gaëtan Morin.
- Poirier, M., Lussier, V., Letendre, R., Michaud, P., Morval, M., Gilbert, S. et Pelletier, A. (1999). *Relations et représentations interpersonnelles de jeunes adultes itinérants. Au-delà de la contrainte et de la rupture des liens*. Montréal : GRIJA.
- Poupart, J., Arcand, S., Cantin, J. (2004). *Au-delà du système pénal : L'intégration sociale et professionnelle des groupes judiciairisés et marginalisés*. Sainte-Foy : Les presses de l'Université du Québec.
- Poupart, J. (1997). « L'entretien de type qualitatif : considérations épistémologiques, théoriques et méthodologiques », in J. Poupart, J.P. Deslauriers, L.Groulx, A. Lapperrière, R. Mayer, A. Pires (Eds.) : *La recherche qualitative : enjeux épistémologiques et méthodologiques* (pp.173-209), Boucherville : Gaëtan Morin.
- Poupart, J. Deslaurier, L. Groulx, A. Lapperrière, R. Mayer, A. Pires (1997). *La recherche qualitative : enjeux épistémologiques et méthodologiques*. Boucherville : Gaëtan Morin.
- Rainville, S.E. (2006). *Un regard sur l'intervention en concertation face aux problématiques de cohabitation dans l'espace public rencontrées au Centre-ville de Montréal*. Montréal : Rapport de recherche présenté au groupe de travail tripartite sur les personnes en situation d'itinérance. CICC- Université de Montréal
- Roy, S., Rhéaume, J., Rozier, M., Héту, P. (2000). « L'hébergement des mineurs en difficulté : une solution? » in D. Laberge (dir.). *L'errance urbaine*. (pp.405-412) Québec : Éditions Multimondes. Collectif de recherche sur l'itinérance, la pauvreté et l'exclusion sociale
- Rullac, S. (2005). *Et si les SDF n'étaient pas des exclus; essai ethnographique pour une définition positive*. Paris : L'harmattan.
- Santé Québec (1998). *Dénombrement de la clientèle itinérante dans les centres d'hébergement, les soupes populaires et les centres de jour des villes de Montréal et de Québec 1996-1997*, Québec, Gouvernement du Québec.
- Schindler, N. (1996). « Les gardiens du désordre : ries culturels de la jeunesse à l'aube des temps modernes », dans G. Levi et J.-C. Schmitt (dir.), *Histoires des jeunes en Occident. De l'Antiquité à l'époque moderne (tome 1)*, Paris : Seuil, p.277-329.
- Shoemaker, D.J., (2000). *An Examination of Explanations of Delinquent Behavior: Theories of Delinquency, (fourth edition)*. Oxford: Oxford University Press.
- Stoecklin, D. (2000). *Enfant des rues en Chine*. Paris: Karthala.
- Sutherland. (1937). *The professional thief*. The university of Chicago.
- Thomas, G. (2000). « Vie itinérante et réglementation des espaces publics » in D. Laberge (dir.). *L'errance urbaine*. (pp.292-308) Québec : Éditions Multimondes. Collectif de recherche sur l'itinérance, la pauvreté et l'exclusion sociale
- Thomas, W.I. (1928). *The child in America: Behavior problems and programs*. New York: Knopf.

- Van der Ploeg, J. D. (1989). «Homelessness: A Multidimensional Problem. Spécial Issue: Runaway, Homeless, and Shut-Out Children and Youth in Canada, Europe, and the United States » *Children and youth Services Review*, vol.11: p.45-56.
- Whitbeck, L.B. et Hoyt, D.R. (1999). *Nowhere to grow: Homeless and Runaway Adolescents and Their Families*,.New York: A. de Gruyter.

OUVRAGES CONSULTÉS N'AYANT PAS ÉTÉ CITÉS

- Brassard, R. et Cousineau, M.-M. (2000). « Victimation et prise en charge des intierants : entre aide et contrôle » in D. Laberge (dir.). *L'errance urbaine*. (pp.361-374) Québec : Éditions Multimondes. Collectif de recherche sur l'itinérance, la pauvreté et l'exclusion sociale.
- Castel, R. (1995). *Les métamorphoses de la question sociale*, Paris : Fayard
- Fournier, L., Chevalier S. (1998). *Dénombrement de la clientèle itinérante dans les centres d'hébergement, les soupes populaires et les centres de jour des villes de Montréal et de Québec 1996-1997*. Montréal : premiers résultats
- Gassin, R. (1999). « Les constructivismes », *Problèmes actuels en sciences criminelles*, vol XII, p.33-55.
- Goyette, M., Turcotte, D. (2005). « La transition vers la vie adulte des jeunes qui ont vécu un placement: un défi pour les organismes de protection de la jeunesse », *Service social*,. vol.51, no. 1.
- Hamel, S., Fredette, C., Blais, M.-F., Hébert, J., Savoie, G. J. et Bertot, J. (1998). « Jeunesse et gangs de rue : principaux constats venant de la recension des écrits et de la recherche terrain », *Défi jeunesse*, vol. 5, no 2, p.3-12.
- Laberge, D., Cousineau, M.-M., Morin, D., Roy, S. (1995). *De l'expérience individuelle au phénomène global : configuration et réponses sociales*. Cahier de recherche no. 1, Collectif de recherche sur l'itinérance (CRI). Montréal, Département de sociologie UQAM, et CICC.
- Lanctôt, N. (1999). *Une explication intégrative et développementale de la conduite marginale des adolescentes*. Thèse de doctorat, Faculté des arts et sciences de l'Université de Montréal, Montréal.
- Lhoumeau, S. (1997). *Le cheminement de vie de jeunes filles sans domicile fixe: une étude qualitative*. Mémoire de maîtrise en criminologie dirigé par M.-M. Cousineau, Université de Montréal, Montréal, Canada.
- Paquet, S. (2005). *La revanche du Centre-Ville*. La Presse, 26 mars 2005. Montréal
- Poirier, M. (2000) « Le Leitmotiv de l'itinérant », in D. Laberge (dir.). *L'errance urbaine*. (pp.221-235). Québec : Éditions Multimondes. Collectif de recherche sur l'itinérance, la pauvreté et l'exclusion sociale.

ANNEXE 1

FICHE SIGNALÉTIQUE

1-Coordonnées de l'entretien (partie réservée à la chercheure)

Date :

Heure :

Durée réelle :

Durée de l'entretien :

Endroit :

Organisme/jeune de référence :

2-Coordonnées sur la personne interviewée :

1. Quel âge as-tu?
2. Gars ou fille?
3. Dans quelle ville es-tu né?
4. As-tu un (des)frère(s) ou sœur(s)? Si oui combien?
5. Quelle est la nationalité de tes parents?
6. Quelle langue(s) as-tu apprise(s) à la naissance?
7. Quelle langue(s) parles-tu couramment?

Variables spécifiques

Quelle est la dernière année scolaire que tu as complétée?

Quelle est la dernière année scolaire de tes parents?

As-tu déjà eu un emploi? Si oui, lequel?

Présentement, as-tu un emploi? Si oui lequel?

Que font tes parents dans la vie?

Combien de fois as-tu déménagé dans ta vie?

Durant la dernière année, où as-tu habité?

As-tu un domicile fixe, si oui, depuis combien de temps?

As-tu déjà été sans domicile pendant plus d'un an?

As-tu déjà voyagé à travers le Québec? Si oui, serait-il possible

As-tu déjà voyagé à l'extérieur du Québec, si oui, où?

Dans quelle ville as-tu habité le plus longtemps?

As-tu un ou une partenaire amoureuse?

As-tu déjà eu une mesure volontaire ou une ordonnance sous la direction de la protection de la jeunesse (DPJ)? Si oui, combien et pour quel motif?

As-tu déjà eu une ordonnance sous la loi des jeunes contrevenants\ou la loi sur le système de justice pénale pour adolescents (LJC\LSJPA)? Si oui combien et pour quel motif?

As-tu déjà vécu un placement dans les Centres jeunesse du Québec ou dans tout autre maison ou centre de réadaptation? Si oui, quand et combien?

**As-tu déjà reçu des contraventions en lien avec tes activités sociales ou de travail depuis les cinq dernières années?*

As-tu déjà été semé à comparaître devant un juge?

As-tu déjà été condamné pour un ou des crimes? Contre les biens\propriété ou contre la personne?

Quelles ont été les sanctions à l'égard de celui ou ceux-ci?

As-tu déjà fait de la prison?

Consommes-tu de la drogue? Si oui lesquelles?

Combien de fois as-tu consommé de ces drogues durant le dernier mois? Régulièrement, occasionnellement ou rarement?

As-tu des choses particulières à dire par rapport à ta santé physique?

As-tu des choses particulières à dire par rapport à ta santé mentale ?

As-tu déjà vécu des situations d'abus physique ou sexuel?

As-tu d'autres choses à me dire qui te sembleraient importante à savoir dans le cadre d'une recherche sur ton expérience de vie et ton expérience de la rue?

ANNEXE 2

FORMULAIRE DE CONSENTEMENT

Titre de la recherche: L'expérience des jeunes de la rue au Centre-Ville de Montréal : un regard sur leurs interactions sociales.

Chercheur : Sabine Eléonore Rainville, étudiante, Maîtrise en criminologie, École de criminologie, Université de Montréal.

Directrice de recherche : Marie-Marthe Cousineau, Ph.D sociologie, professeure à l'École de criminologie.

A) RENSEIGNEMENTS AUX PARTICIPANTS

1-Objectifs de la recherche

L'objectif général de cette recherche est de connaître et comprendre l'expérience des jeunes qui fréquentent les espaces publics du Centre-Ville de Montréal.

Plus précisément, il s'agit de connaître les motifs et les circonstances qui amènent certains jeunes à fréquenter la rue. Ensuite, je désire partir du point de vue des jeunes de la rue pour comprendre la nature et la qualité de leurs interactions avec les personnes qu'ils rencontrent au quotidien. Finalement j'espère comprendre les répercussions qui, du point de vue des jeunes, découlent de leurs interactions avec les autres.

2-Participation à la recherche

Je te rencontrerai, à la date et au lieu de ton choix, pour une entrevue d'environ une heure, pendant laquelle tu pourras parler de ton expérience dans la rue, et plus particulièrement de tes interactions avec les personnes qui t'entourent. D'abord, une large consigne te sera donnée afin que tu me parles de ton expérience dans la rue, comment tu vis cela, et comment ça se passe avec les personnes que tu rencontres au quotidien. Tu seras ensuite libre d'en parler comme tu le désires. Finalement, selon le déroulement de l'entretien, j'introduirai des relances et des thèmes pour te rapprocher du cœur de ma recherche.

Si tu es d'accord, l'entrevue sera enregistrée par le biais d'une bande audio et il est possible que je prenne quelques notes pour demeurer le plus fidèles à tes propos.

3-Avantage et inconvénients

Le projet vise à approfondir ma connaissance et ma compréhension de l'expérience vécue par les jeunes de la rue, dans le but d'offrir des pistes de solutions pour les intervenants et les décideurs qui travaillent pour développer des projets destinés aux jeunes de la rue. À ma connaissance, n'y a pas d'inconvénients qui découlent de cette recherche.

Si un problème se présente durant l'entretien et que tu as besoin de support, un intervenant provenant d'un des organismes impliqués est averti de notre rencontre et est toujours disponible en cas de besoin. La carte que je te remets ainsi que le numéro de téléphone qui y est inscrit te permet de rejoindre facilement cette personne de confiance.

5-Caractère confidentiel ou public des informations

Les renseignements que tu me donneras resteront confidentiels. Chaque participant à la recherche se verra attribuer un numéro de code et moi seule aura accès à la liste des participants et des numéros qui leur seront attribués. De plus, les renseignements seront conservés dans un classeur fermé sous clef. Aucune information permettant de t'identifier ne sera publiée. Les enregistrements et toute information personnelle seront détruits au plus tard le 1^{er} juillet 2013, selon la norme établie par l'Université de Montréal.

Cependant, en vertu de la Loi sur la protection de la jeunesse, le chercheur qui a un motif raisonnable de croire que la sécurité et le développement d'un enfant est compromis, parce qu'il est victime d'abus sexuels ou est soumis à des mauvais traitements physiques par suite d'excès ou de négligence est tenu de le déclarer au Directeur de la protection de la jeunesse.

Par ailleurs si tu révéles pendant l'entrevue des informations indiquant un danger imminent de mort (y compris par suicide) ou de blessures graves pour une personne ou un groupe de personnes, je me verrais dans l'obligation soit d'en avertir la ou les personnes menacées, soit d'en avertir les autorités compétentes.

Je serai également tenue par la loi d'informer la police quant à la présence de jeunes fugueurs mineurs dans le cadre de cette recherche.

6-Droit de retrait

Ta participation est entièrement volontaire. Tu es libre de te retirer en tout temps sans préjudice et sans devoir justifier ta décision. Si tu décides de te retirer de la recherche, tu peux communiquer avec moi, au numéro de téléphone indiqué à la dernière page de ce document. Si tu te retires de la recherche, tous les informations personnelles te concernant seront détruites.

7-Indemnité

Une compensation financière de 15\$ te sera versée après l'entrevue.

B) CONSENTEMENT

Je déclare avoir pris connaissance des informations ci-dessus, avoir obtenu les réponses à mes questions sur ma participation à la recherche et comprendre le but, la nature, les avantages, les risques et les inconvénients de cette recherche.

Après réflexion et un délai raisonnable, je consens librement à prendre part à cette recherche. Je sais que je peux me retirer en tout temps sans préjudice et sans devoir justifier ma décision.

Signature : _____ Date : _____

Nom : _____ Prénom : _____

Je déclare avoir expliqué le but, la nature, les avantages, les risques et les inconvénients de l'étude et avoir répondu au meilleur de ma connaissance aux questions posées.

Signature du chercheur _____ Date : _____
(ou de son représentant)

Nom : _____ Prénom : _____

Pour toute question relative à la recherche, ou pour te retirer de la recherche, tu peux communiquer avec Sabine E. Rainville, (criminologue), au numéro de téléphone suivant : (514) 343-7322 ou à l'adresse courriel suivante : 

Toute plainte relative à ta participation à cette recherche peut être adressée à l'ombudsman de l'Université de Montréal, au numéro de téléphone (514) 343-2100 ou à l'adresse courriel ombudsman@umontreal.ca.